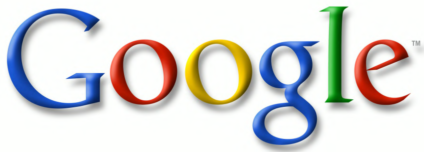

Google


EX LIBRIS
MAX SALOMON
SERVIUNT·NON·SÆVIUNT
2149
0-ME
2






TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



CONTES MOGOLS.

TOME II.

LES SULTANES DE GUZARATE,

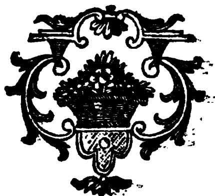
OU

LES SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS.

CONTES MOGOLS.

Par M. G****

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LE CLERC, Quay des Auguſtins ;
à la Toiſon d'Or.

MDCCXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE

Des Hiſtoires contenues au Tome II.

TABLE.

Fin de la Table du Tome second.



LES SULTANES DE GUZARATE, OU LES SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS. CONTES MOGOLS.

XIX. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

JE m'imaginois, continua l'aveugle, trouver dans cette fille que le Sultan me donnoit pour femme, toute la repugnance qu'elle devoit avoir,

CONTES MOGOLS.

TOME II.

LES SULTANES DE GUZARATE,

OU

LES SONGES DES HOMMES ÉVEILLÉS.

CONTES MOGOLS.

Par M. G****

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LE CLERC, Quay des Augustins, à la Toison d'Or.

MDCCXXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

Des Histoires contenues au Tome II.

tems ſervoient de matière aux divertiſſemens que je procurois au Sultan, ſans cependant, autant que je le pouvois, m'attirer des ennemis, comme j'avois fait étant Medecin du Sultan de Chitor; au contraire, je ne cherchois qu'à faire plaiſir à tout le monde, & je vais même vous en raconter un trait qui me valut un preſent très-conſiderable. Le Sultan qui alloit fort ſouvent à la chaſſe à l'oiſeau, avoit un Faucon blanc, qu'il aimoit paſſionnément. Un jour qu'il vouloit le faire voler, ſe trouvant que ſon oiſeau favori étoit malade, & même aſſez dangereuſement : Menoulon, dit le Sultan en colere au grand Fauconnier, tu ſçais combien je ſuis attaché à ce Faucon; je ſuis perſuadé qu'il n'eſt en cet état, que par le peu de ſoin qu'on a eu de lui : prends bien garde à ce qu'il deviendra; car je t'avertis, que

quiconque me dira qu'il eſt mort, je lui ferai couper la tête. Le Fauconnier ſe retira bien affligé d'une pareille menace ; il n'épargna ni ſoins, ni peines pour ſauver le Faucon ; mais malgré cela, l'oiſeau étant mort au bout de huit jours, il n'y eut point de douleur pareille à celle de Menoulon. Comme je demeurois vis-à-vis de ſa maiſon, je courus aux cris que faiſoient les valets de la Fauconnerie, & je fus ſi touché de la ſituation de leur Maître, que je reſolus de faire mes efforts pour le tirer du peril où il étoit, ſe trouvant obligé de rendre compte tous les jours lui-même au Sultan à l'iſſuë de ſon dîner, de la ſanté de ſes oiſeaux. Tranquiliſe-toi, Menoulon, lui dis-je, & laiſſe-moi faire : ſi le Roi fait mourir quelqu'un, ce ne ſera pas ſûrement toi. Je courus ſur le champ au Palais ; le Sultan alloit ſe mettre à table, & paroiſ-

ſoit de fort bonne humeur. D'où viens-tu, Roi de Mouſcham, me dit-il, que tu parois ſi agité ? Ah ! Seigneur, lui dis-je, j'ai une avanture bien ſinguliere à te raconter : je viens de la Fauconnerie, j'ai trouvé Menoulon, le balai à la main, qui nettoyoit une place de trois pieds en quarré, devant la voliere dorée ; il l'a arroſée enſuite avec de l'eau de ſenteur, après quoi il a étendu deſſus un tapis de ſoye brodé d'or qu'il a ſemé de fleurs les plus odiferantes. Il a été alors chercher ton Faucon blanc, & fondant en larmes, il l'a couché ſur le dos. Le Faucon étoit étendu ſur le tapis, les aîles déployées, le bec en haut, les jambes ſerrées, les yeux fermés.... A ce diſcours ſi détaillé, le Sultan m'interrompit bruſquement : Ah ! me dit-il, mon Faucon blanc eſt mort.

C'eſt votre Majeſté même qui l'a dit, m'écriai-je en ce moment,

que sa tête soit sauve ! Le Sultan fut d'abord surpris de ma réponse ; mais se rappellant la menace qu'il avoit faite à Menoulon, il ne put s'empêcher d'éclater de rire ; va trouver le grand Fauconnier, me dit-il, assure-le, que je suis persuadé qu'il a fait son possible pour réchapper mon Faucon, & que je ne lui veux point de mal de sa mort. Je courus annoncer cette bonne nouvelle à Menoulon, & lui ayant raconté de quelle maniere je m'y étois pris pour détourner de dessus sa tête les menaces du Sultan, il m'embrassa tendrement, & me fit present d'une bourse, dans laquelle il y avoit mille pieces d'or.

Avec une pareille conduite de ma part, & une femme qui m'aimoit tendrement, rien ne manquoit à mon bonheur, & je croyois qu'il devoit durer éternellement, lorsqu'il finit tout d'un coup au

bout de quelques mois, par la mort du Sultan qui, à la chasse, étant tombé très-rudement de dessus son cheval, ne laissa aucun enfant mâle pour lui succeder.

La division qui se mit dans le Royaume, ne m'ayant pas permis d'esperer que celui qui regneroit après lui, auroit pour moi les mêmes bontés, je proposai à ma femme de quitter la Cour; elle y consentit d'autant plus volontiers, que le nouveau Sultan fit bientôt connoître que je lui étois très-indifférent : nous nous retirâmes donc dans une petite maison des Faûxbourgs de Golconde, & l'ayant fait accommoder très-proprement & très-commodément, nous y goûtions les plaisirs d'une vie tranquille, lorsque ma femme devint grosse. Je ressentis un extrême plaisir à cette nouvelle; mais je n'étois pas né pour être long-tems heureux : elle mourut

en donnant le jour à un gros Garçon qui suivit sa mere de fort près.

J'avois eu tant d'occasions de me louer de mon épouse, elle m'avoit donné des marques si essentielles de son amour, & je l'aimois avec une passion si extraordinaire, que sa perte pensa me rendre veritablement fou.

XX. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

PLongé dans la douleur la plus vive, je m'abandonnai tout entier à moi-même ; je fus huit jours sans presque boire ni manger, & sans vouloir recevoir aucune consolation. J'avois pour proche voisine une bonne veuve fort âgée, & dont ma femme avoit

reçu dans sa couche tous les secours possibles ; elle fut touchée de mon malheur, ne voulut pas m'abandonner, & fit tant par ses remontrances, que je consentis à ne me point laisser mourir comme d'abord je l'avois resolu. Elle avoit un fils unique, âgé au plus de trente ans, il se joignit à sa mere, & me donna tant de marques sinceres d'amitié, que je crus devoir lui en témoigner toute ma reconnoissance. Nous fûmes plus de six mois sans nous quitter; & le tems ayant diminué ma douleur, & m'ayant fait oublier la perte que j'avois faite, je ne songeai plus qu'à imiter mon ami, c'est-à-dire, à passer la plus grande partie des jours & des nuits à table, dans le vin, le jeu ou avec les femmes, dont on ne manque point à Golconde. En menant cette vie, je vis bientôt la fin de mon argent comptant, & de mes bijoux ; je

comptois du moins sur les deux mille pieces d'or que j'avois droit de recevoir au Tresor du Sultan; mais je ne sçavois pas que celui qui regnoit alors, avoit annullé toutes les liberalités de son Predecesseur; & me trouvant obligé de vendre mes meubles piece à piece, je me vis bientôt reduit dans la derniere misere. Le fils de la veuve m'aida à vivre pendant quelque tems; mais sentant que j'étois à charge à sa mere qui n'étoit pas riche, je pris le parti de me faire Calender, & j'en eus bientôt revêtu l'habit. Ne croyez pas que je fusse devenu meilleur pour cela; au contraire, je n'avois cherché qu'à me mettre à l'abri de l'insulte & de la misere, & j'y étois parvenu par ce moyen. J'avois même engagé mon camarade de débauche à m'accompagner, & nous allions de ville en ville, vivant toujours amplement

aux dépens des bonnes gens. Un jour que nous étions à la campagne, chez un de ces devots Musulmans, on lui annonça une troupe de Charlatans Persans, qui faisoient des choses si extraordinaires, que le recit que l'on en fit à ses femmes & à ses enfans, excita vivement leur curiosité. Comme je n'avois jamais vû de pareilles gens, j'engageai ce bon homme à donner cette legere satisfaction à sa famille : il y consentit, & ayant fait entrer les Charlatans dans sa Cour où il avoit placé ses femmes & ses filles couvertes de voiles qui leur descendoient jusqu'aux pieds, ces hommes singuliers dans leur espece, commencerent leurs exercices d'une maniere à surprendre des personnes qui n'avoient jamais rien vû. Se faire forger un fer rouge sur une petite enclume posée sur le ventre, se tenant renversé sur les pieds

& ſur les mains, après s'être fait mettre ſous le dos un poignard la pointe en haut à un doigt du dos; dans la même poſture ſe faire fendre d'un coup de ſabre un melon placé ſur le ventre, ſans effleurer la peau. Quoique cela fût admiré des ſpectateurs, je n'en fus pas frappé, parce que je m'imaginai bien que le frequent exercice de ces ſortes de gens les avoit accoutumé à ces operations qui paroiſſoient ſi perilleuſes; mais ce qui redoubla mon attention, ce fut la promeſſe qu'ils firent de planter en notre preſence le pepin d'un arbre qui en moins de deux heures devoit ſe trouver chargé de fleurs & de fruits. Voici de quelle maniere ces gens-là s'y prirent pour l'executer. Ils avoient tendu dans cette cour une toile en quarré aſſez loin de nous, qui formoit une eſpece de décoration de Théâtre. Ils l'ouvrirent ſur le

devant, prirent un pepin de pomme; & après plusieurs discours preparatoires, & des recits propres à éblouir des gens credules, ils le mirent en terre, l'arroserent & refermerent la toile; cela fait, s'étant placés entr'elle & les Spectateurs qu'ils amuserent avec de nouveaux tours d'adresse, & ensuite ayant relevé la toile, ils nous firent voir avec de grandes exclamations, à la place du pepin un petit arbrisseau gros comme le pouce, & long d'environ deux pieds : l'un d'eux alors, pour mieux imposer aux Spectateurs, s'étant tiré du sang du bras gauche, il arrosa cette espece de surgeon, après quoi la toile ayant été rabattuë, ils recommencerent leurs jeux, & ayant continué la même operation à cinq ou six reprises avec de feints enchantemens, ils nous firent voir successivement & par degrés, un

pommier gros comme le bras, de quatre pieds de haut, chargé de fleurs, & ensuite de fruits.

Quelqu'ébloui que j'eusse été par l'adresse des Charlatans, & par les applaudissemens qu'ils reçurent, je ne m'y étois pas laissé tromper, bien persuadé que le tout se passoit sans magie; je les avois examiné avec tant d'attention, que je m'apperçus que la toile de derriere étant double, pendant que l'on refermoit celle de devant, un enfant de dix à douze ans plantoit & déplantoit successivement l'arbre en question, à mesure qu'on le faisoit voir aux Spectateurs.

Si je laissai le bon Musulman & sa famille dans l'admiration, je ne voulus pas faire croire au chef des Charlatans que j'eusse été sa dupe; je le tirai à part, & lui ayant appris que j'avois découvert tout le mystere de la farce qu'il

venoit de nous donner, il en convint avec moi. Que voulez-vous, me dit-il en riant, il faut autant que l'on peut se tirer d'intrigue aux dépens des sots; c'est votre état ainsi que le mien; vous ne vivez que de grimaces, & moi de tours d'adresse. J'ai été Calender comme vous, j'ai trouvé cette vie trop unie & trop insipide, je l'ai quittée pour embrasser celle que je mene, elle est bien plus variée; on ne nous regarde qu'avec admiration, nous sommes bien reçus par-tout, & avec toutes les ressources que nous avons, nous ne craignons jamais de mourir de faim. Je crois même que pour devenir un habile Calender, il est necessaire d'avoir fait quelques années d'apprentissage dans des Troupes pareilles à la nôtre, & je ne desespere pas, quand je serai parvenu à un certain âge, de reprendre un

habit que je n'ai abandonné que pour quelque tems ; ainsi, frere, si votre Camarade & vous voulez être des nôtres, nous vous recevrons parmi nous d'autant plus volontiers, que nous avons deux jeunes filles à pourvoir, & que je ne doute point qu'elles ne s'accommodent volontiers de deux gaillards, tels que vous me paroissez l'être.

Cette proposition qui surprit d'abord mon Camarade, ne m'étonna pas. Mon ami, lui dis-je, il n'y a pas à hesiter ; nous devons trouver trop d'avantage dans cette Troupe, pour n'y pas entrer avec plaisir ; & les derniers offres de ce brave homme m'y déterminent entierement. Jusqu'à ce que je sois bien initié dans vos mysteres, continuai-je, en adressant la parole au chef des Charlatans, je ne vous serai point tout-à-fait inutile: je veux presenter au Public des

remedes merveilleux, dont je ſçai ſeul la compoſition : J'ai autrefois exercé la medecine pour mon ſeul plaiſir, & avec mes baumes & mes onguens, je ferai des cures ſi étonnantes, ou du moins je les promettrai telles, que je vous vaudrai autant d'argent, que vos plus habiles Acteurs ; en tout cas, ſi mes malades ne gueriſſent pas, ou qu'ils en crevent, ce ne ſera pas la faute de la Medecine. Fort bien me répliqua le chef des Charlatans, en m'embraſſant avec tendreſſe, vous étiez né pour notre métier, & vous auriez manqué votre vocation ſans cette rencontre. Soyez donc au plûtôt des nôtres. Je ne veux pas, lui répondis-je, mal édifier ces bonnes gens qui nous ont ſi bien regalé aujourd'hui, mais je compte demain, à la pointe du jour, vous rejoindre avec mon Camarade.

Le tout fut executé comme

nous l'avions promis ; nous quittâmes l'habit de Calender; le lendemain matin, l'on nous donna à chacun une jolie Danſeuſe, qui promit de nous être fidelle, tant que nous reſterions dans la Troupe, & nous fûmes au bout de trois ſemaines ſi bien inſtruits de tous les tours de ſubtilité dont nous avions été témoins, que nous fûmes très en état de les executer auſſi-bien que nos Camarades. Outre la capacité que nous avions acquiſe nouvellement, j'avois l'avantage de diſtribuer mes remedes avec des éloges extraordinaires, & une volubilité de langue ſi étonnante, qu'il n'y avoit perſonne qui n'en voulût acheter: j'avois ſur-tout un onguent que je ſoutenois excellent, & j'avois pour cela, imaginé un tour d'adreſſe de plus ſinguliers que mes Camarades executoient de maniere à me faire regarder comme

un faiſeur de miracles. Ils prenoient un enfant de ſix ans (*a*) & le jettant en l'air, on en voyoit un moment après, tomber les membres l'un après l'autre, un pied, une jambe, un bras, &c. & enſuite la tête; je rejoignois toutes ces parties ſur notre eſpece de Théâtre; je les frottois avec mon onguent, après quoi l'enfant ſe relevoit & paroiſſoit tel qu'auparavant. On ſent bien que ceci n'ayant rien de réel, ne conſiſtoit que dans la dexterité & la vîteſſe de l'operation, qui, impoſant par un changement d'objets, faiſoit illuſion aux yeux des Spectateurs aſſez éloignés, pour prendre des

(*a*) Pluſieurs Charlatans dans l'Orient ſont ce tour d'adreſſe qu'ils ont appris des Japonois & Chinois de leur profeſſion, & il y a apparence que M. de Vizé, Auteur du Mercure Galand, l'a emprunté des Orientaux dans ſa Comedie de la Devinereſſe, l'ayant pu lire dans le 4. Volume des Voyages de Chardin, folio 135.

membres

membres de carton ensanglantés pour l'enfant veritable, que nous avions d'abord montré, & qui reparoissoit ensuite.

Je menai cette vie libertine pendant trois ans, avec toute la satisfaction imaginable; nous parcourûmes presque toutes les Villes de l'Indoustan; nous passâmes à Candahar (*a*), & ensuite nous nous rendîmes à Hispahan (*b*). Comme cette Ville est un lieu où la débauche est portée à l'excès, & qu'il y a un très-grand nombre de femmes dont le merite ne consiste pas dans la vertu, ç'auroit été un miracle, si je m'en étois tenu à celle que j'avois dans la

(*a*) *Candahar*, Ville Capitale d'une Province du même nom : elle a été prise & reprise plusieurs fois par les Indiens & par les Perses, à qui enfin elle est restée.

(*b*) *Hispahan*, Ville située dans la Province d'Yerach en Perse sur la Riviere de Zenderou : elle est une des plus grandes, des plus belles & des plus riches Villes du monde.

Troupe. Mon Camarade & moi ayant été un jour engagés par de jeunes Seigneurs dans une partie de plaisir, on resolut d'aller voir une de ces femmes, mais dont la conduite étoit bien extraordinaire; après avoir amassé beaucoup de bien dans sa Profession, elle avoit pris la résolution de faire pénitence de ses fautes; & pour les expier, elle avoit entrepris le pelerinage de la Mecque, d'où étant de retour, elle avoit acheté six belles Esclaves qu'elle loüoit dans Hispahan par bail (*a*) pour une heure, pour

---

(*a*) Quoique cette maniere de vivre en Perse, ne soit pas tenuë pour être honnête, ce n'est pas un peché dans la Religion Mahometane, & les scrupuleux en agissent ainsi. Ils appellent ces sortes de mariages *Sike-Koudim*, termes qui signifient mot à mot, *j'ai fait le Contrat de jouissance*, c'est-à-dire, je me suis marié; cela les sauve à ce qu'ils croyent de l'indecence qu'il pourroit y avoir pour eux, d'avoir commerce avec de pareilles femmes.

Voyez les Voyages de Chardin, Tome 2. folio 24.

un jour, ou pour une semaine, suivant l'usage de la Perse; & comme elle en donnoit tout le produit aux pauvres, elle croyoit, en menant elle-même une vie fort reguliere, faire un acte très-meritoire aux yeux de notre Prophete. Cette femme âgée au plus de trente-cinq ans, étoit encore fort belle; & comme la difficulté irrite ordinairement nos passions, un de ces Seigneurs, au lieu de regarder favorablement ces Esclaves qui éoient certainement plus jeunes & plus jolies que leur Maîtresse, lui fit des propositions qui auroient ébloui une femme moins frappée d'une dévotion si singuliere; elle les refusa constamment; & voyant que non-seulement ce jeune homme, mais encore deux autres, étoient dans le même goût, & faisoient peu de cas de sa resistance à leurs desirs, elle se saisit d'un poignard, & menaça

d'en frapper celui qui feroit affez hardi pour entreprendre de lui faire quelque violence : comme elle avoit à faire à des gens de qualité qui prenoient ces démonftrations de vertu pour de pures grimaces, l'un d'eux ayant voulu l'embraffer, elle lui porta un coup de poignard dont il tomba mort à fes pieds. Nous fûmes tous étrangement étonnés d'un pareil accident ; & les amis du défunt ayant mis le fabre à la main, dans les premiers mouvemens de leur colere, ils couperent en morceaux cette malheureufe femme, victime d'une dévotion fi mal reglée. Les Efclaves voyant leur Maîtreffe dans un état qui faifoit horreur, remplirent en ce moment la maifon de gémiffemens & de cris fi affreux, que tout le voifinage en fut émû : L'on s'empara des portes de la maifon, & le Cady avec fes Archers, y étant

furvenus, nous fûmes tous arrêtés. Cette avanture avoit trop fait de bruit pour n'en pas faire un exemple; mais comme tous ces jeunes Seigneurs étoient puissans, & que le Juge craignoit le ressentiment de leurs familles, ils furent relâchés sur le champ, & mon Camarade & moi, quoique très-innocens, nous fûmes conduits dans la prison.

XXI. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

COmme cette malheureuse femme qui avoit éprouvé la brutale ferocité de ces Seigneurs, avoit autrefois été Esclave, & que par conséquent elle n'avoit aucun parent à Hispahan qui demandât la vengeance de sa mort,

nous aurions dû, ſuivant la Loi de Perſe, être mis hors des priſons, avec d'autant plus de raiſon, que de l'aveu des filles de la maiſon, nous n'avions aucune part à ce meurtre : mais le Cady moins pour le venger, que pour faire un exemple, & pour contenir les jeunes libertins qui faiſoient tous les jours mille déſordres chez ces ſortes de femmes, nous condamna par un nouveau genre de punition, à être fourrés à la porte de la maiſon de la défunte : en vain le Chef de notre Troupe fit toutes les ſupplications poſſibles pour nous ſauver de ce ſupplice ; comme il n'offrit pas apparemment une ſomme aſſez forte à ce Juge inique, nous ne pûmes trouver grace devant lui, & nous fûmes conduits ſans miſericorde au lieu où ſe devoit faire cette execution. Les deux femmes qui nous étoient attachées, ayant vû que les prieres

de notre Chef étoient inutiles, cherchoient du moins à diminuer la dureté de la punitition; elles allerent trouver le valet du Cady qui étoit chargé de cette commission, & lui firent promettre, moyennant quatre pieces d'or qu'elles lui donnerent, d'épargner du moins notre dos; ce scelerat les reçut: mais aussi injuste que son barbare maître, il nous traita si cruellement, & nous frappa avec tant d'inhumanité, que le sang nous couloit abondamment des épaules; ensuite nous les ayant frottées avec du vinaigre & du sel, de peur de la gangrene, sans avoir pitié de nos larmes & de nos cris, il nous rendit nos habits; & par une raillerie des plus sanglante, il nous dit, en se moquant de nous, qu'il nous auroit bien étrillé autrement, sans les quatre pieces d'or qu'il avoit reçûës pour nous épargner.

Après cette execution que nous meritions si peu, je crûs ne devoir pas rester davantage dans Hispahan; j'abandonnai dès le jour même nos Charlatans; & mon camarade n'ayant pas voulu me quitter, nous prîmes le parti de sortir de la Ville, chargeant de malediction le Cady & toute sa sequelle, & dans la résolution de m'en venger: nous avions heureusement chacun plus de cinquante pieces d'or, & ayant été changer d'habits chez les Juifs qui nous en fournirent deux dans le goût de ceux des Calenders, nous prîmes la route de Schiraz. (*a*) Après avoir marché cinq ou six heures, nous arrivâmes à un gros Bourg, où n'y ayant aucun Caravanserail, nous priâmes un

(*a*) Grande Ville, proche la Riviere de Baudemir dans la Province de Farsy: l'on y fait d'excellent vin.

bon Vieillard qui prenoit le frais à sa porte, de vouloir nous dire où nous pourrions aller loger. Quoique ce ne fût qu'un pauvre Menuisier, il nous offrit sa maison de fort bonne grace, & lui ayant presenté une piece d'or pour nous aller chercher à manger, il l'accepta, alla lui-même à la provision, & avant que de sortir nous fit entrer dans une Salle basse, où le premier objet qui nous frappa, fut le Valet du Cady qui nous avoit traité avec tant de rigueur. Comme nous étions parfaitement déguisés, & qu'il ne nous avoit vû qu'au moment de l'execution, il ne nous reconnut pas, & le Menuisier de retour de la provision, nous ayant dit que sans connoître cet homme non plus que nous, il n'avoit pas crû devoir lui refuser l'hospitalité; nous l'invitâmes ainsi que notre bourreau à souper avec nous: Le repas

se passa avec beaucoup de gayeté; nous y mangeâmes un Agneau rôti; & après avoir bû largement de fort bon vin, nous nous couchâmes tous dans la même chambre. Nous étions, mon Camarade & moi, sur le même matelas, & nous ne nous livrâmes au sommeil qu'après avoir médité la vengeance que nous voulions prendre du Valet du Cady, qui coucha à côté du maître de la maison.

A peine étoit-il jour, que cet homme étant allé à son travail, je me levai promptement; j'allai acheter un balai, que j'apportai sous ma robbe: je le divisai en trois parties, & mon Camarade & moi, munis chacun d'une bonne poignée de verges, nous étant dépouillés jusqu'à la ceinture, nous reveillâmes brusquement notre bourreau qui avoit encore la tête lourde du vin qu'il avoit bû la veille; nous lui déchirâmes

sa chemise, & nous commençâmes à l'étriller de toute notre force. Ce miserable fut dans un étonnement extrême, quand nous nous eûmes fait connoître à lui; en vain il se jetta à nos pieds pour demander pardon: Nous ne fûmes non plus émûs de ses prieres & de ses cris qu'il l'avoit été des nôtres, & nous le mîmes en peu de tems dans un état si affreux, qu'il auroit fait pitié à tout autre qu'à des gens animés par le desir d'une vengeance outrée. J'avois déja presque usé deux poignées de verges sur son corps, le sang lui couloit de toutes parts, & les heurlemens que faisoit ce malheureux, étoient si horribles, que le Menuisier accourant à ce bruit avec tous les voisins, crut que nous nous égorgions: comme nous avions fermé la porte sur nous, & que nous criïons aussi fort que celui que nous maltraitions, l'on enfonça la

porte ; & les Spectateurs furent dans un étonnement extrême, de nous voir tous trois dans un état aussi extraordinaire. Ce n'est rien, Messieurs, leur dis-je, pendant que mon Camarade continuoit de frapper ; ce n'est rien, ce drôle que vous voyez, & qui fait tant de cris, nous a proposé de se faire Calender comme nous ; nous lui avons representé que le Noviciat étoit rude, & que l'on éprouvoit la patience des Aspirans, d'une maniere un peu cruelle, il n'en a fait que rire, & pour nous prouver qu'il étoit homme de cœur, il nous a proposé de nous étriller les uns les autres ; il a commencé sur nous, il nous a mis dans l'état que vous voyez, sans que nous ayons presque ouvert la bouche, & quand son tour est venu d'être fouetté, il croit par ses cris s'exempter d'être traité comme il a fait envers nous ; il n'y a pas de

justice, & puisque nous n'avons pas lieu de nous flatter d'en faire un bon Calender, il ne faut pas du moins qu'il se vante d'en avoir agi impunément avec nous, avec autant de cruauté qu'il y paroît à nos épaules. Le Valet vouloit s'expliquer & nous démentir, mais nous ne lui en donnâmes pas le tems, & les assistans ayant approuvé notre procedé, & même ayant offert de nous aider si nous le voulions, nous recommençâmes à fouetter de nouveau ce miserable Valet, avec tant de fureur, que nous le laissâmes sans connoissance; & lui ayant repris les quatre pieces d'or qu'on lui avoit donné pour nous épargner, nous partîmes de chez notre Hôte sans nous embarrasser de ce que deviendroit ce malheureux bourreau. Vous pouvez croire que nous nous éloignâmes bien vîte de ce lieu, de peur que l'on ne

découvrît la verité de notre avanture ; & ayant repris notre genre de vie de Calenders, nous fûmes plus d'un an & demi à roder dans toutes les Villes de la Perse, vivant toujours avec une extrême licence, mais affectant un exterieur très-mortifié.

Comme je n'avois pas perdu de vûë l'envie de me venger de l'injuste Cady d'Hispahan, je crus être assez changé de figure pour pouvoir hasarder de retourner en cette Ville. Mon Camarade plus sage que moi, eut beau me representer tous les périls ausquels j'allois m'exposer, il ne put me détourner de ma résolution; & la trouvant trop dangereuse, il me quitta, & me laissa seul en courir les risques : Je revins donc à Hispahan, où j'appris que le Valet que nous avions si bien étrillé étoit mort des mauvais traitemens que nous lui avions fait; j'en fus

d'autant plus content, que pouvant me reconnoître s'il eût été encore en vie, je me voyois par-là délivré d'un homme dont j'avois à craindre le ressentiment. Etant donc hors d'aprehension de ce côté-là, je me rendis pendant près d'un an, si assidu à l'Audience du Cady, que tout le monde en étoit étonné; l'on étoit persuadé que c'étoit par principe d'équité que j'écoutois si attentivement toutes les décisions de ce Magistrat, qui passoit pour être très-habile; & que comme dans ma Profession j'étois tous les jours à portée de donner des conseils, pour procurer la paix entre gens divisés par quelqu'interêt de famille, je voulois exactement m'instruire du droit naturel & écrit, & des Loix du Royaume. Cela paroissoit d'autant plus nouveau, que les autres Calenders n'avoient pas coutume de prendre ces precautions; aussi

cela me mit-il en telle reputation dans Hiſpahan, que la plûpart des Artiſans me prenoient pour arbitre dans les differends qu'ils avoient entr'eux : Enfin l'occaſion de me venger, s'étant offerte, je ne la manquai pas. Un jour, le Cady ayant prononcé une Sentence viſiblement injuſte contre un Orphelin, qu'il dépoüilloit d'un heritage qui lui appartenoit legitimement, & ne l'ayant pû faire que gagné par les Parties adverſes qui avoient eu l'indiſcretion de s'en vanter même avant le Jugement rendu, je m'approchai de ce Juge, comme pour lui parler à l'oreille : Reconnois, lui dis-je, celui que tu as fait déchirer cruellement avec tant d'injuſtice il y a près de trois ans, & reçois-en la punition telle que tu la merites; alors ſans lui donner le tems de me répondre, je lui enfonçai mon poignard dans le cœur; je le ren-
verſai

versai de dessus son siege, je le foulai aux pieds; & m'étant assis tranquillement à sa place : Ce chien, dis-je aux assistans étonnés, vient de rendre une Sentence contre les loix & l'équité; & loin d'être le protecteur des Veuves & des Orphelins, je m'apperçois depuis long-tems, qu'en toutes occasions il les opprime, & que ce n'est que celui qui lui fait de plus riches presens qui trouve de la protection auprès de lui : Je casse son Jugement, j'ordonne que l'Orphelin restera en possession de son bien, & que la Partie adverse, pour avoir séduit son Juge, aura tout à l'heure cent coups de bâton sur la plante des pieds.



XXII. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

LE Cady étoit tellement haï même par ses propres Esclaves, par rapport à sa dureté & à son avarice sordide, & l'on me portoit un tel respect dans Hispahan, que loin que personne se mît en devoir de venger la mort du Cady, au contraire, tout le monde applaudit à ma hardiesse, & que le Jugement que je venois de rendre, fut executé sur le champ. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est qu'il fut approuvé par le Gouverneur d'Hispahan, qui m'ayant fait venir en sa presence, m'offrit la place du Cady : je le suppliai de me dispenser d'accepter un Emploi aussi délicat, & dans lequel on

étoit exposé à commettre beaucoup d'injustices, ou à se faire de grands ennemis : Seigneur, lui dis-je ; celui qui a inspection sur la conduite d'autrui, & qui tient en main la balance pour le juger ; doit non-seulement avoir le cœur droit, mais il doit encore être doüé d'une capacité profonde, & veiller de près sur ses propres actions, qui doivent être irreprochables. Est-il sur le siege de la Justice ? Il doit se regarder comme un homme qui conduiroit six chevaux fougueux avec des rênes trop délicates, & que le moindre choc peut précipiter de dessus son Char. Ce sont ces reflexions qui m'empêchent d'accepter l'honneur que vous me proposez : qu'un autre plus hardi que moi en courre les risques. Ce refus ayant surpris le Gouverneur, il ne put s'empêcher d'admirer ma modestie, & m'ayant fait donner cent pieces

d'or, il me permit de me retirer.

Ce n'étoit pas par principe d'équité que j'avois refusé un Emploi aussi lucratif : outre que je craignois d'être un jour reconnu pour avoir été foüetté dans cette Ville, j'apprehendois encore que les parens du Cady ne me fissent assassiner; ainsi je n'hesitai point à sortir promptement d'Hispahan, & je resolus d'aller voir l'ancienne (*a*) Persepolis, & le fameux Temple

---

(*a*) *Persepolis*, fut la Capitale de la Perse sous les Rois des trois premieres races : elle porta aussi le nom d'Estekar, & on l'appelle aujourd'hui Tchilminar, ce qui veut dire en langue Persienne, les quarante Colonnes. Tous les Historiens en parlent comme de la Ville la plus ancienne & la plus magnifique de toute l'Asie ; on s'est servi de ses ruines pour bâtir Schiraz. La tradition fabuleuse des Persans, porte que Tchilminar fut bâtie par les Periz, du tems que le Monarque Gian Bengïan gouvernoit le monde, long-tems avant le siécle d'Adam, & d'autres que ce fut par Salomon : Il y a des relations extrêmement curieuses de Tchilminar, & des monumens surprenans, dont on voit encore les restes.

Voyez à ce sujet, la Bibliotheque Orientale.

que Salomon y avoit fait bâtir. J'avois lû dans le Livre intitulé : *Miracles des Prophetes*, que ce Sultan s'abandonnant à l'idolâtrie, par les charmes, & par les séductions de la Reine son Epouse, fille de Faroüin qui étoit de la religion des Guebres (*a*), & n'osant prophaner le Temple de la Judée, par l'érection d'un mo-

---

folio 327. 395. 400. 455. & 1006. Voyages de Thevenot, Tome 4. folio 501. sur-tout ceux de Chardin, Tome 9. folio 153. & suivans.

(*a*) Les *Guebres*, sont les anciens Persans adorateurs du Feu. Leur principal Temple qu'ils appellent Pirée, est auprès de Yezd dans une Montagne, que quelques-uns prétendent pourtant en être éloignée de dix-huit lieuës ; c'est-là que leurs Prêtres y entretiennent, à ce qu'ils disent, le Feu sacré, & inextinguible, qui y brûle sans interruption depuis quatre mille ans, y ayant été miraculeusement allumé par leur Prophete Zoroastre, qu'ils appellent Zerdoucht. On ne sçait pas trop cependant, si le culte qu'ils rendent au Feu est direct ou relatif, s'ils tiennent le Feu pour Dieu ou l'Image de la Divinité ; toute leur religion est suffisamment expliquée dans le même Tome 9. des Voyages de Chardin, folio 141. & suivans.

nument consacré aux Idoles, commanda aux démons d'aller bâtir pour satisfaire la Reine, un Palais superbe, qui renfermât dans son enceinte un lieu où elle pût exercer sa Religion; & d'y construire des Sepulcres pour elle & pour sa posterité. Que les démons furent neuf ans entiers à travailler à cet Edifice qu'ils n'acheverent pas, parce que la Reine étant venuë à mourir, ce Monarque leur défendit de continuer leur ouvrage, & se contenta de faire transporter dans ces Tombeaux toutes les richesses, dont on sçait qu'il étoit possesseur.

Tant de merveilles ayant excité ma curiosité, j'arrivai à Persepolis avec bien de la peine; & après avoir examiné avec surprise les ruines de ces bâtimens, qui certainement ne paroissent pas avoir été construits par la main des hommes, & dont la description seroit

trop longue à vous faire ; j'entrai dans les souterrains qui communiquent par des chemins très-difficiles dans des sépulchres qui sont gardés, à ce que l'on prétend, par ces Genies que Salomon employa à leur construction ; ensuite je me rendis à deux journées de là à cette fameuse Montagne, composée d'une seule masse de roche escarpée de tous côtés. Elle a près de demi-mille de tour, elle est haute à perte de vûe, & l'on y voit des fenêtres comme si c'étoit un Château : mais l'on n'y remarque aucune entrée ; & cet ouvrage incomprehensible appellé *Cala a* (*a*) *dive se fid*, est regardé comme le tombeau du Geant Rustem. Les Habitans des environs de cette Montagne m'ayant assuré que par tradition, cette espece de Château

(*a*) C'est-à-dire, Château du Demon blanc.

renfermoit la plus grande partie des Trésors de Salomon, j'en fis plusieurs fois le tour, pour voir si je ne pourrois pas y découvrir quelqu'entrée; mes peines furent inutiles, & je songeois à me retirer au plus prochain Village, lorsque, surpris par la nuit, je me vis obligé de me coucher au pied d'un arbre pour y attendre le jour. Le nom de cette montagne ne laissoit pas de m'inquieter; j'avois peine à m'endormir. Cependant je commençois à vouloir sommeiller, lorsque j'apperçus au pied de la Roche une lumiere très-brillante. Je me levai sans hésiter, & quelque frayeur que je dûsse avoir de cet évenement, je courus vers cette lumiere, & je me rassurai en voyant qu'elle venoit d'un flambeau que portoit un petit homme qui alloit entrer dans un souterrain que je n'avois pas apperçu pendant le jour. Il me fit signe de le suivre,
&

& j'eus affez de fermeté pour lui obéir. Nous defcendîmes pendant quelque tems fous cette montagne, nous traverfâmes enfuite une longue allée toute de marbre noir, mais fi poli, qu'il fembloit que ce fuffent des glaces de miroir; & après avoir marché pendant près d'un quart d'heure, j'entrai dans une Salle dans laquelle je trouvai trois hommes qui paroiffoient plongés dans une extrême trifteffe; ils étoient affis vis-à-vis l'un de l'autre, devant une table triangulaire fur laquelle étoit un grand livre couvert de velours noir, garni de plaques & de fermoirs d'or, fur le dos duquel étoient écrits ces mots; *Que nul ne touche ce Livre Divin, s'il n'eft purifié* (*a*). Le petit homme, qui jufqu'alors

(*a*) Ces mots font écrits fur prefque tous les Alcorans, & il y a même des Chapitres qu'il n'eft pas permis de lire qu'après s'être lavé le corps tout entier.

avoit gardé le silence, me dit de m'asseoir à côté de ces trois personnes que je regardois avec étonnement; & lui ayant obéi : que la paix, leur dis-je, soit avec vous.... La paix est bannie de ces tristes lieux, me répondit d'un air farouche le plus âgé de ces trois Particuliers. La paix n'est point dans ces lieux, m'écriai-je avec étonnement! Qui êtes-vous donc? & que faites-vous ici? Nous attendons, reprit-il, avec une frayeur mortelle, dans cette espece de sépulcre, le juste Jugement de Dieu. Vous êtes donc, continuai-je, de grands pécheurs? Hélas! me répondit le second, sans cesse bourrelés par le souvenir de nos mauvaises actions, voyez en quel état nous sommes. Alors déboutonnant leurs vestes, j'apperçus à travers de leur peau, qui étoit transparente comme un cristal, leurs cœurs environnés d'un feu

qui les brûloit sans relâche, & sans pourtant les consumer; & je reconnus alors d'où procedoient les differens mouvemens de rage & de désespoir qui paroissoient peints sur leurs visages. Je ne pus regarder ce genre de supplice sans fremir d'horreur; & mon conducteur me voyant touché de pitié: Tu vois, me dit-il, leur punition, mais tu ne connois pas leurs crimes; tire ce rideau, tu en seras bientôt instruit.

XXIII. SOIRE'E.

Suite & conclusion de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

JE n'eus pas plutôt tiré le rideau, que j'apperçus derriere, un grand tableau dont les figures me paroissoient animées, ces trois

hommes qui y étoient représentés en commettant un nombre infini d'actions détestables. L'on n'y voyoit que vols, assassinats, incendies & autres crimes, dans le détail desquels il ne m'est pas permis d'entrer. Et à cet aspect, ces trois particuliers, loin de paroître touchés de repentir, montrerent sur leurs visages un caractere de joye qui me fit comprendre que ces hommes de sang seroient encore prêts à recommencer, s'ils en avoient la liberté. Je fus si indigné d'un pareil procedé, que ne pouvant retenir ma colere : Malheureux ! m'écriai-je, dont la vie est un égoût d'ordure, de dissolution, de brigandage, & des crimes les plus affreux, au lieu de marquer de la satisfaction à cette vûe, ne devriez-vous pas mourir de honte & de douleur, de voir ainsi retracée à vos yeux l'indigne conduite que vous avez tenue,

lorſque vous étiez ſur la terre ?

*Pourquoi nous inſultes-tu, reprit celui des trois hommes qui n'avoit pas encore parlé ? jette ſeulement tes regards ſur le revers de ce tableau : alors, en le frapant de la main, & l'ayant fait tourner comme ſur un pivot, je fus dans une ſurpriſe extrême d'y reconnoître les circonſtances les plus particulieres de ma vie : Ma ſotte préſomption dans le tems que j'étois premier Medecin du Sultan de Chitor, la punition que j'en reçus ; les differentes conditions par leſquelles j'avois paſſé, toutes mes débauches y étoient naïvement exprimées. J'y vis le Valet du Cady, déchiré de coups, prêt d'expirer, enfin rendant les derniers ſoupirs, & le Cady lui-même percé du poignard dont je l'avois frappé, foulé aux pieds, & verſant un torrent de ſang.

On ne peut être plus humi-

lié que je le fus dans ce moment ; je restai plus d'un quart d'heure sans oser ouvrir la bouche, & ayant les yeux attachés sur ce tableau ; mais enfin, revenant tout d'un coup à moi: Grand Prophete, m'écriai-je, Toi dont le pouvoir n'est pas borné, Toi qui commandes aux Astres, qui du mouvement de ton doigt, (*a*) en fendant la lune en deux, as percé de la crainte de Dieu les cœurs incrédules, comme avec une épée flamboyante, & à qui le Ciel ne peut rien refuser, si le répentir sincere de mes crimes peut te toucher,

(*a*) Mahomet, pour faire croire aux Coraïstes Idolâtres, qu'il étoit envoyé de Dieu, leva la main, à ce que disent ses Sectateurs, & d'un mouvement de ses deux doigts coupa la Lune en deux pieces, dont l'une descendit doucement à terre, passa par dedans la manche de cet imposteur, & ensuite s'alla rejoindre à l'autre moitié ; ils en font une fête appelée, *Chec el-Camar*, c'est à-dire, coupure de la Lune qui se trouve dans le Calendrier Persan.

obtiens-en pour moi le pardon que je lui demande avec le cœur le plus contrit. Soumis à souffrir sur terre les peines que je mérite, épargne-moi celles d'un avenir terrible, & qui m'épouvante, & fais que je trouve un jour avec tes Houris un bonheur qui n'est réservé qu'aux fideles Croyans.

Je n'eus pas plutôt proferé ces paroles, avec une extrême abondance de larmes, que le petit homme m'ayant frappé de son flambeau allumé par le visage : Fais pénitence de tes crimes pendant sept ans, & sans en murmurer, me dit-il, & espere tout de la misericorde de Dieu. Alors il se fit un coup de tonnerre terrible, & qui dura si long-tems, que je crus qu'il venoit d'arriver un boulleversement entier dans la Nature. J'en fus si effrayé que je perdis totalement l'usage des sens, & je ne revins de l'état où j'étois,

& sans sçavoir combien de tems j'y étois demeuré, qu'aux cris que je m'imaginai que l'on faisoit sur les (a) Minarets pour appeller à la priere. Grand Dieu ! m'écriai-je alors, où suis-je ? & quelle obscurité regne autour de moi ? L'ami, me dit un homme qui passoit à côté de moi, il faut que tu ayes perdu la vûe, pour ne pas voir que tu es à la porte de la principale Mosquée de Chitor. De Chitor ! répondis-je tout étonné, j'étois il n'y a qu'un instant à Persepolis. Celui qui venoit de me parler se prit à rire, & j'entendis qu'il disoit à un autre, cet aveugle sans doute a fait hier la débauche, il

(a) Les *Minarets* sont des Tours fort délicatement travaillées, faisant partie des Mosquées ou Temples des Musulmans : c'est ordinairement de la premiere gallerie de ces Minarets, que les Muezins qui sont des especes de Vicaires, appellent le peuple à la priere ; les cloches étant défenduës dans la Religion de Mahomet.

est encore yvre, ou bien il a l'esprit étrangement aliené. Que de réflexions ne fis-je pas à ce moment! Quoi! seroit-il bien possible, me dis-je à moi-même, que l'avanture de la Montagne du Démon blanc seroit véritable? Ah! continuai-je, elle n'est que trop réelle; je sens bien que ce qui m'est arrivé, n'est point un rêve, & que je suis privé de la lumiere. Grand Prophete, puisque tu veux bien me regarder en pitié, j'accepte avec résignation ce que le Ciel a ordonné de mon sort.

Je ne tardai pas à être confirmé dans cette verité. Tout ce que j'entendis de ceux qui entroient dans la Mosquée, me fit bien-tôt connoître que j'étois dans Chitor; & comme il y eut plusieurs charitables personnes qui me donnerent l'aumône, je compris qu'outre la perte de ma vûe, le Prophete vouloit m'humilier, & que

je ne vêcusse que de la charité des fideles Croyans, dans une ville où quatre ou cinq ans auparavant, je n'avois vû au-dessus de moi que le Sultan & le Visir Mamhoud. Je n'eus garde de me faire connoître après le peril que j'y avois évité, & louant une petite chambre dans les Fauxbourgs, je n'ai pas manqué un seul jour, depuis sept ans, d'obéir à la voix de l'Envoyé de Dieu. Je me rendois tous les matins à la porte de la Mosquée, & j'y serois resté toute ma vie, malgré les avis que j'avois plusieurs fois reçu en rêve, de me rendre à Ormuz, pour y recouvrer la vûë, si Albaert favorisé d'une pareille inspiration, n'étoit venu me tirer du malheureux état où j'étois, & ne m'eût fait connoître, en me rendant l'usage de mes yeux, que notre grand Prophete n'est plus irrité contre moi.

avoient infiniment rejoui les Sultanes, & le Sultan de Guzarate dans son particulier n'y avoit pas moins pris de plaisir. Ils admiroient tous la varieté des évenemens de la vie de cet aveugle, & les merveilles arrivées en sa personne, lorsque le Concierge du Caravenserail étant venu avertir Schirin, qu'il étoit arrivé la veille deux hommes d'une très-belle phisionomie, vêtus en Marchands, & qui paroissoient liés d'une extrême amitié, il reçut ordre de les faire conduire au Palais le plûtôt qu'il lui seroit possible. Je n'ai pas attendu, Seigneur, que vous me l'ordonnassiez, leur dit-il, ils ont bû de la décoction de Bueng, & prêts à se reveiller, je viens de les faire placer derriere cette portiere. Le Prince ayant raconté aux Sultanes ce que Saady venoit de lui apprendre, elles attendirent avec

impatience que ces deux nouveaux venus donnaſſent quelques ſignes de vie. Si-tôt que l'on s'en apperçut, l'on ouvrit la portiere; & ſi les Sultanes furent ſurpriſes de la bonne mine de ces deux hommes, qui ſe regardoient l'un l'autre comme pour ſe demander par quelle avanture ils ſe trouvoient dans un Palais auſſi ſuperbe, leur étonnement fut ſans égal, lorſqu'elles les virent ſe lever avec precipitation, & faiſant un cri de joye extraordinaire, ſe jetter tous les deux aux pieds de la Princeſſe de Perſe.

Il eſt impoſſible d'exprimer ce que devint Canzadé, en reconnoiſſant dans ces nouveaux venus, le Prince de Viſapour, & le Sultan d'Ormuz. Si la preſence du premier lui donnoit une joye des plus vives, celle de l'autre lui cauſa une crainte ſi violente, qu'elle tomba ſans connoiſſance

entre les bras de Karabag. Sa situation interessa les Sultanes, & s'empressant de la faire revenir de son évanouissement, à peine eut-elle repris l'usage de ses sens, que Cazan-Can lui adressant la parole ; Ne craignez plus rien, lui dit-il, d'une passion, dont le seul souvenir me couvre en ce moment de confusion ; il ne falloit pas moins, ma chere Sœur, qu'un miracle pour me l'arracher du cœur, & ce frere que vous n'avez dû regarder jusqu'à present qu'avec horreur, par l'amour détestable qu'il avoit pour vous, ne merite plus aujourd'hui que votre pitié. Pardonnez-lui donc, belle Canzadé, les maux qu'il vous a causé. Je ne rougis point d'avouer ici mes crimes, ils ont servi à me faire connoître toute la malignité du cœur humain. Graces à notre Prophete, je ne dois plus être à vos yeux cet Amant terrible, qui

vous a fait trembler tant de fois ; vous n'y verrez plus qu'un frere respectueux ; & pour vous bien prouver que je me suis entierement défait d'un amour, dont le souvenir seul me fait horreur, je consens que le Prince de Visapour soit votre Epoux, s'il est possible, sans aucun délai.

Canzadé ne pouvoit s'imaginer que ce qu'elle voyoit fût bien réel. Elle avoit lieu de croire que les Perizes, dans le Palais desquelles elle croyoit être, pouvoient, pour la flatter, produire à ses yeux des phantômes qui disparoîtroient bien-tôt ; & ce qui venoit de se passer, lui paroissoit d'autant plus difficile à croire, qu'après les noires trahisons, & l'ingratitude si marquée de Cazan-Can, elle ne se persuadoit pas qu'il eût pû changer de sentimens à son égard. Si quelque chose pouvoit la détourner de penser

ainsi, c'étoit l'union qui paroissoit être entre son amant & son frere; mais Cothbedin acheva de la rassûrer contre ses doutes, en lui baisant la main avec le transport le plus tendre. Oui, adorable Canzadé, lui dit-il, vous ne devez plus regarder le Prince votre frere comme notre ennemi; non-seulement il consent sincerement à mon bonheur avec vous, mais même nous vous cherchons ensemble depuis plus de trois mois pour faire finir toutes vos peines; & nous commencions à desesperer de vous rencontrer, lorsque par un évenement qui nous paroît incomprehensible, nous nous trouvons, sans sçavoir par quel moyen, dans un Palais dont la magnificence surpasse tout ce que nous avons jamais vû de plus grand, de plus brillant & de plus majestueux, & qui semble n'avoir été construit que pour donner une

idée veritable du Paradis promis par notre Prophete à ceux qui auront accompli sa Loi de point en point.

Canzadé revenuë de son premier étonnement, releva son amant & son frere, & embrassant tendrement le dernier : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, il est donc bien vrai que je retrouve en vous un frere & un protecteur, & que vous consentez sans regret que je sois au Prince de Visapour ? Oui, ma chere Canzadé, reprit Cazan-Can, en mettant la main de sa sœur dans celle de Cothbedin, non-seulement j'y consens, & je vous donne à l'homme le plus brave & le plus genereux qu'il y ait sur la terre, mais je puis vous assûrer que je verrai cette union avec une joye extrême.

Cothrob, qui jusqu'alors, avoit gardé le silence, prit en ce moment la parole : Sultan d'Ormuz, lui

lui dit-il, tu dois louer le Ciel, de t'avoir arraché du cœur une passion qui t'auroit deshonoré pendant toute ta vie, & que toutes les peines de l'Enfer n'auroient pû expier après ta mort, si tu avois executé tes malheureuses intentions; le bandeau qui te couvroit les yeux, est heureusement tombé; notre grand Prophete a bien fait voir en toi la misericorde infinie du Tout-puissant; il t'aime, il t'a donné des marques sensibles de sa protection, & tu m'entends assez pour que je n'aye pas besoin de m'expliquer plus clairement: acheve donc ce que tu as commencé, & pour ne laisser à la Princesse aucune inquiétude dans l'ame, permets que dans ce moment, je l'unisse avec le Prince de Visapour.

Depuis que le Sultan d'Ormuz avoit jetté les yeux sur Canzadé, il n'en avoit été diverti par aucun

objet, mais ayant regardé fixement l'Iman, il courut se prosterner à ses pieds : illustre vieillard, lui dit-il, qui que vous soyez, homme ou génie, car je ne sçais dans quel ordre je vous dois mettre ; quelle obligation ne vous ai-je pas ? Puisque c'est vous seul qui m'avez guéri d'un amour incestueux, qui m'aveugloit & me précipitoit dans un abîme de crimes, consommez donc votre ouvrage, & si ces Dames veulent bien le permettre, ne differez plus un bonheur que je n'ai troublé que trop long-tems. Je réponds de leur consentement, reprit Cothrob ; elles ont trop de satisfaction de voir les malheurs de Canzadé finis, pour ne pas prendre toute la part possible à un évenement qui lui est si favorable, & dont elle croyoit avoir si peu de lieu de se flatter ; alors s'approchant de Cothbedin & de la Princesse, il les maria dans

le moment même. Tout ceci s'étoit passé avec tant de précipitation, que le Sultan & le Prince de Visapour n'avoient presque pas eu le tems de faire reflexion sur leur transport dans ce Palais. Quand les premiers momens furent passés, ils demanderent à Canzadé où ils étoient, & cette Princesse leur en ayant rendu compte, conformément aux idées qu'elle s'en étoit formée; comme ils avoient lû dans les anciens Romans plusieurs avantures à peu près pareilles, ils crurent, possible, que les mêmes Puissances qui avoient conduit la Princesse en ces lieux, les y eût également transportés pour y terminer leurs peines; & le Sultan d'Ormuz étoit d'autant plus porté à y ajouter foi, que ce qu'il venoit de dire à l'Iman, marquoit que ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit vû ce grand homme.

Les Sultanes qui avoient été jusqu'à ce moment spectatrices de ce qui venoit de se passer, avoient une extrême curiosité de sçavoir comment le Prince de Visapour avoit rencontré le Sultan d'Ormuz, & par quelle avanture ce Monarque avoit pû vaincre son aversion pour Cothbedin, & son amour pour Canzadé. Gehernaz leur ayant témoigné l'extrême plaisir que leur feroit ce récit, le Sultan raconta ainsi ses avantures.

HISTOIRE

De Cazan-Can Sultan d'Ormuz.

IL est inutile, Mesdames, que je vous instruise des premieres avantures de ma vie; elles ne vous sont pas inconnuës, puisque la Princesse vous les aura sans doute racontées; pour celles qui me

ſont arrivées depuis que le Prince Cothbedin fut ſéparé de Canzadé, vous ne les devez pas non plus ignorer ſi vous êtes du nombre de ces génies bienfaiſans, comme j'ai lieu de le croire : mais qui que vous puiſſiez être, je ne vous refuſerai pas un récit qui doit me juſtifier de la paſſion extraordinaire que j'avois conçûë pour ma ſœur, & de mon extrême ingratitude envers le Prince de Viſapour.

Depuis la déſobéïſſance du Sultan Adám, nous naiſſons tous avec des penchans plus ou moins forts, pour nous écarter de nos devoirs. La bonne éducation corrige quelquefois ces diſpoſitions que nous avons à mal faire, mais ſouvent auſſi elles ſont plus fortes que nous-mêmes ; & les châtimens que l'on nous inflige dans l'enfance, ne ſont pas toujours des moyens capables de nous faire revenir de nos mauvaiſes

inclinations : je l'ai éprouvé dans ma personne. Né d'un pere des plus sages & des plus vertueux, il étoit écrit sur la Table (a) de Lumiere que je serois un monstre en execration à toute la terre, puisque la passion incestueuse que j'avois conçue pour ma sœur, avoit étouffé dans mon cœur tous les sentimens de religion, d'honneur & d'humanité : Permettez, Mesdames, que je ne vous rappelle pas ce tems d'aveuglement où j'étois, & que je passe promptement à celui auquel j'ai recouvré l'usage de ma raison.

(a) Les Persans ajoutent beaucoup de foi à la predestination, & sont persuadés que tout ce qui doit arriver est écrit au Ciel dans un grand Livre, qu'ils appellent la Table de Lumiere.

XXIV. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

FUrieux de voir que j'avois encore obligation de la liberté à Cothbedin, qui venoit de me remettre sur le Trône en tuant de sa main le Sultan de Balsora mon plus cruel ennemi; que malgré l'extrême ingratitude, dont je lui avois donné les marques les plus sensibles, ce Heros n'avoit pas cru devoir m'abandonner à ma mauvaise fortune, & accepter les propositions avantageuses qu'Abdarmon lui avoit faites, je frémis de rage de me trouver dans la necessité de lui en témoigner de la reconnoissance; & la jalousie affreuse qui me possedoit m'ayant gravé au fond du coeur les senti-

mens les plus noirs, je résolus de faire périr ce Prince sous l'ombre de l'amitié la plus sincere : je lui promis Canzadé en mariage, je la remis même, pour ainsi dire, entre ses mains, pour la conduire à Visapour, avec serment de ne l'épouser que quand il seroit arrivé dans les Etats du Roi son pere ; mais je n'épargnai rien pour empêcher l'accomplissement de ces promesses ; j'ordonnai sous peine de la vie au Capitaine du Vaisseau qu'il montoit, de précipiter Cothbedin dans la mer, dans un endroit que je lui marquai, & ensuite de me ramener la Princesse, persuadé qu'après la mort de son amant, je trouverois son esprit plus disposé à m'obéir. Quand je vis à peu près le tems que cette cruelle execution pouvoit être faite, & que celui auquel Canzadé devoit être de retour étoit passé, je fus dans une extrême inquiétude de n'en avoir

avoir point de nouvelles ; & comme la passion que je ressentois pour cette Princesse ne me donnoit aucun repos, je fis armer quatre Vaisseaux, & je résolus de parcourir toutes les Mers par où elle devoit avoir passé, pour apprendre ce qu'elle étoit devenue. Après être entré dans differens ports, sans avoir pû être instruit de ce que je souhaitois sçavoir, j'avois ordonné que l'on prît la route de Dabul, & mon dessein étoit d'envoyer de-là à Visapour sçavoir si le Prince n'y étoit point arrivé malgré mes ordres, lorsque le vent changea tellement, que nous fûmes rejettés en pleine mer. La tempête devint alors si violente, que nous fûmes huit jours entre la vie & la mort ; du moins, mon Vaisseau qui étoit le meilleur ; car pour les trois autres, il y a apparence qu'ils périrent dans les flots. Le gros tems cessa enfin, &

nous commencions à nous reconnoître, lorsque le Pilote tout effrayé me fit appeller : Seigneur, me dit-il, nous sommes dans la Mer d'Oman (*a*) & quelque effort que je fasse, le Vaisseau dérive avec une extrême vîtesse vers l'Isle Ramak, qui n'est habitée que par des Sauvages d'une cruauté extraordinaire. Ils dévorent sans misericorde leurs ennemis, ou

(*a*) *Ramak*, est le nom d'une Isle de la Mer d'Oman ; c'est-à-dire, de l'Ocean Ethiopique ou Oriental, dont les Habitans sont nommés par les Persans, *Sermahi*, qui signifie *tête de Poisson*, à cause qu'ils ont, selon quelques-uns, la tête semblable à celle des Poissons ; mais, selon les autres, parce qu'ils n'ont point d'autre nouriture ordinaire que celle qu'ils tirent des Poissons ; ce sont apparemment ceux que les anciens ont appellé Ichthyophages, peuples extrêmement farouches, & qui n'ont aucun commerce avec les autres hommes, qu'ils prennent aussi pour des Poissons, puisqu'ils les mangent, quand ils tombent entre leurs mains. Le Roman intitulé *Cousehenk-Nameh*, parle de cette Isle, & rapporte les exploits fabuleux que Khosrouschir y fit.

Bibliotheque Orientale, folio 708.

ceux que le naufrage pousse vers leurs Isles; le courant nous y porte, & nous n'avons aucune esperance d'en réchapper : il est vrai qu'ils épargnent quelquefois ceux qui sçavent un métier qu'ils puissent apprendre d'eux ; comme ils sont fort industrieux, ils ne les font pas mourir. Souvent même après quelques années d'esclavage ils leur donnent la liberté, j'en puis parler avec certitude, puisque j'ai eû le malheur de tomber déja une fois entre leurs mains, & que ce n'est qu'en qualité de Charpentier de Vaisseaux, ausquels j'avois travaillé étant jeune, & dont je leur ai enseigné la construction, que j'ai évité une mort que tous mes Camarades essuyerent. A peine le Pilote avoit achevé de me faire ce récit, que nous fûmes entourés de plus de soixante barques de Sauvages, qui furent dans notre Vaisseau, avant que nous nous

fussions mis en défense : nous étions si accablés de la fatigue que nous avoit causé la tempête, qu'aucun de nous n'étoit en état de soutenir seulement ses armes ; en un instant ces Insulaires s'emparerent de nous, nous lierent avec des cordes, & amenerent notre Vaisseau dans une espece de Port, d'où nous fûmes conduits à terre, & logés sous une grande cabane faite de planches.

Les principaux Chefs des Insulaires au nombre de huit, étoient distingués des autres par des bonnets ornés de plumes; de près de cent hommes que nous étions, on en fit trois parts; ils en tuerent un tiers, & les autres furent distribués entre le reste des Sauvages; j'échus heureusement avec mon Pilote à l'un des Chefs, & comme il avoit provision de viande boucanée, nous eûmes le bonheur de n'être pas d'abord traités avec

autant d'inhumanité que nos Camarades, dont six furent égorgés, rôtis & dévorés à nos yeux.

Ce ne fut pas sans fremir que je fus témoins d'une pareille expedition ; comme le Pilote qui avoit été deux ans Esclave dans cette Isle, avoit eu le tems d'en apprendre la langue, je voulus l'engager à proposer à notre maître de nous mettre à rançon : Il se prit à rire : eh ! quelle rançon Votre Majesté pourroit-elle offrir à ce Sauvage, me dit-il ? L'or, les diamans & toutes les richesses de la Perse ne sont pas capables de toucher ces cœurs (a) barbares ; la chasse &

(a) L'Isle dans laquelle arrive le Sultan d'Ormuz, ressemble tout-à-fait à celles qui sont habitées aujourdhui par les Sauvages de l'Amerique, du Bresil, du pays des Amazones, & du Canada, lesquelles suivant les conjectures du Pere Lafiteau Jesuite, *dans ses mœurs des Sauvages Americains, comparés aux mœurs des premiers tems*, tirent leur origine des differentes nations qui y ont penetré après le

la pêche font leur seule occupation & leur seul plaisir ; de toutes

---

Deluge. *Les Histoires anciennes*, dit-il, *Tome premier, folio 38. de l'Edition in-12. font mention d'une grande quantité de peuples, qui ont occupé les trois parties du monde connu, & comme on n'en voyoit plus aucune trace, on croyoit avoir lieu de juger qu'ils avoient été entierement détruits ; la découverte des Indes Orientales & Occidentales, nous a fait retrouver la plus grande partie de ces nations que l'on croyoit anéanties* ; ensuite au folio 45. il rapporte quelques traits caracteristiques de ces peuples, nouvellement découvets, qui peuvent faire hazarder des conjectures sur la probabilité qu'il y a, qu'ils sortent de ces peuples anciens, dont les Histoires nous ont conservé quelque idée : telle est par exemple la coutume qu'avoient les maris chez certains peuples de se mettre au lit quand leurs femmes étoient accouchées, & de s'y faire servir par leurs femmes mêmes : cela se trouve chez les Iberiens, ou les premiers peuples d'Espagne, chez les anciens Habitans de l'Isle de Corse, chez les Tibareniens en Asie, & même encore aujourd'hui dans quelques-unes de nos Provinces voisines d'Espagne, ou cela s'appelle, *faire couvade*. Cette même coutume est vers le Japon, dans l'Amerique, chez les Caraïbes & les Galibis ; & ne peut-on pas presumer, continue le Pere Lafiteau, *d'un usage qui paroît si singulier, que de ces premiers peuples, elle a passé à ces der-*

les passions, ils ne connoissent que l'amitié & la haine; fideles à toutes épreuves entr'eux & à leurs alliés; reçoivent-ils quelqu'outrage de leurs ennemis, ils risquent tout pour en prendre la vengeance la plus cruelle, & n'ont point de plus grande satisfaction que celle de les surprendre, de les assommer & de les manger. Cette réponse m'affligea fort, & je ne regardois pas sans frayeur le genre de mort auquel j'étois destiné, lorsque mon Pilote me parla en ces termes : Je ne sçais, Seigneur, qu'un seul moyen de vous sauver la vie; vous avez vû hier la fille de notre maître, elle n'a pas plus

---

niers; d'autant mieux que Strabon & la plûpart des Auteurs nous tracent le chemin que les Iberiens, qui étoient venus d'Asie en Espagne, ont tenu pour retourner d'Espagne en Asie, où le même nom d'Iberie est resté au pays qu'ils occuperent, & le Pere Lafiteau insinuë que de-là ils ont pû se transporter en Amerique.

de quinze ans, je l'engagerai à jetter les yeux sur vous; si vous êtes assez heureux pour lui plaire, & qu'elle veuille dire deux mots en votre faveur à son pere, il vous adoptera dans sa famille, vous deviendrez son gendre, mais il faudra vous resoudre à vivre suivant les mœurs de cette Isle, & ne plus penser à retourner en Perse, si vous ne voulez mourir dans les tourmens les plus horribles : je sçais que cela coutera à Votre Majesté, mais que ne fait-on pas pour éviter la mort, lorsqu'elle se presente à nos yeux sous un aspect aussi affreux ?

La proposition de Vagieddin (c'étoit le nom du Pilote) m'étonna si fort que je ne pûs lui répondre; il prit mon silence pour un consentement tacite, & me quitta brusquement. J'étois si affligé des discours de cet homme, que je ne m'apperçus pas qu'il

n'étoit déja plus auprès de moi, & quand je reconnus que j'étois seul, je m'abandonnai à la douleur la plus amere. Quoi ! me dis-je alors, moi qui ai méprisé les plus rares beautés de l'Orient, je serois réduit pour sauver ma vie, à faire ma cour à la fille d'un Sauvage, à une créature qui n'a presque rien qui la distingue de la brute que la parole & la figure ; encore quelle figure ! En vit-on jamais de plus effroyable & de plus sale ? Juste Ciel ! à quoi me condamnez-vous ? Ah ! mourons, il n'y a plus à balancer, & n'attendons pas que nous devenions, ou la victime cruelle de notre nouveau maître, ou l'objet des horribles desirs de sa fille. Mais, repris-je, ne dois-je pas regarder ma situation comme une juste punition du Ciel que j'implore. Désobéissant aux dernieres volontés de mon pere, à qui j'avois

promis d'abandonner le dessein d'épouser ma sœur, persecuteur sans relâche de cette vertueuse Princesse, ingrat de la maniere la plus marquée envers un Prince à qui je dois la vie, la liberté & le Trône que je possedois, ne meritai-je pas d'être puni encore plus severement que je ne le suis ? N'est-ce pas cet amour incestueux qui m'a conduit vers cet affreux rivage ? Oui, sans doute, & notre Prophete ne m'y a fait aborder que pour me faire expier un crime, dont je n'ai pas la force de me repentir.

Je n'avois pas fini ces tristes réflexions, que Vagieddin revint à moi : Bonnes nouvelles, Seigneur, me dit-il, vous n'avez point été indifferent à notre jeune Maîtresse; par la conversation que je viens d'avoir avec elle, il y a lieu de croire qu'elle s'interesse à votre vie, & pour peu qu'elle

veuille le témoigner à son pere, vous éviterez le sort de nos Camarades. Ah! mon ami, m'écriai-je en ce moment, à quel excès de misere suis-je réduit? Quoi le Sultan d'Ormuz se verroit obligé d'épouser un monstre? Non, j'aime mieux cent fois mourir. Le Pilote fut surpris de ma réponse. Seigneur, reprit-il, quand Votre Majesté s'afflige ainsi, elle ignore sans doute de quelle maniere se font les mariages dans cette Isle, & toutes les cérémonies qu'on y apporte; lorsque je les lui aurai expliqué, elle connoîtra qu'elle n'a point de meilleur expedient pour se procurer la liberté. Ce que vous craignez tant, c'est-à-dire, d'épouser Agariata, (car c'est ainsi que s'appelle la fille unique de Michapous notre Maître,) n'arrivera pas si-tôt. Il y a dans ces lieux bien des usages bizarres avant que d'en venir à la conclu-

fion, & ils nous donneront peut-être le tems, ou nous fourniront l'occafion de fortir de cette Ifle. Le difcours de Vagieddin me tranquillifa un peu; je commençai à refpirer, quand il m'eut appris que les Mariages ne fe faifoient pas dans cette Ifle avec auffi peu de précautions & de cérémonies qu'en Perfe, & que j'avois du tems devant moi. Suivant donc le confeil de cet homme, qui prévint Michapous fur l'inclination que fa fille avoit pour moi, j'allai le lendemain à l'entrée de la nuit dans la Cabanne d'Agariata: je la tirai trois fois par le nez pour l'éveiller; comme c'eft une cérémonie effentielle, je n'eus garde d'y manquer. Cette belle fille ne me dit aucune parole, elle fe contenta de me regarder d'un air riant à la lueur d'une petite lampe que je tenois à la main, & le tout s'étant paffé avec beaucoup de circonf-

pection, & encore plus de bienséance, je me retirai très-content de la modestie de ma jeune maîtresse, & je fus obligé pendant plus de deux mois de renouveller toutes les nuits pareille ceremonie. Comme pendant le cours de ces galanteries nocturnes, je vis que l'on s'apprêtoit à assommer deux de mes Sujets pour être mangés dans la famille de Michapous ; je pris la résolution d'en parler à sa fille. Belle Agariata, lui fis-je dire par mon Pilote, tous ces gens qui ont été faits esclaves avec moi, sont mes enfans & les vôtres : je suis leur Roy dans mon Pays, qu'ont-ils fait à votre pere, pour les traiter avec tant de barbarie ? Si vous avez quelque bonté pour moi, faites-leur accorder la vie, c'est le seul moyen de conserver la mienne.

Comme j'étois present au discours de Vagieddin qui ne faisoit

XXV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

ARrête me dit cet homme, avec un air d'autorité que je respectai ; le Prince à qui tu veux ôter le jour, ne doit pas perir par tes coups. De quelque ingratitude dont tu te sois souillé à son égard, je l'ai informé de l'état affreux où tu te trouves ; lui seul peut t'en tirer, & il veut bien encore hazarder sa vie pour un perfide qui a tenté de la lui arracher de la maniere du monde la plus indigne. C'est en lui un excès de generosité sans exemple, & je veux malgré toi-même l'en recompenser, en t'arrachant du cœur cette semence (*a*) noire, qui est le principe de

(*a*) Cette semence s'appelle *Hebbat al calb.*

de toutes les fautes que les hommes commettent, & qu'ils tiennent originairement du Sultan Adam depuis sa désobéissance. Alors ce Vieillard venerable s'approchant de moi, me frappa au côté gauche d'un couteau tranchant des deux côtés, me l'ouvrit, en tira une petite graine noire, grosse comme une groseille, & la jetta dans le feu qui étoit dans ma cabanne. Je ressentis dans cette operation qui ne dura qu'un instant, une douleur si violente, que je fis un cri des plus perçans; à ce bruit, Vagieddin

c'est-à-dire, la graine du cœur, & signifie l'amour propre, & la concupiscence qui nous porte au peché; c'est aussi le peché d'origine que les Mahometans reconnoissent être venu d'Adam, & qu'ils disent être le principe de toutes nos fautes. Mahomet se vantoit d'en avoir été délivré par l'Ange Gabriel qui lui arracha du cœur cette semence noire, & que par ce moyen il étoit devenu impeccable.

Bibliotheque Orientale, folio 440.

se reveilla, il alluma la lampe, accourut à mon secours, & me trouvant dans une extrême agitation, il jugea à propos de m'éveiller. Qu'avez-vous donc, Seigneur, me dit-il ? Quel rêve affreux vous tourmente ? Ah ! ce n'est point un rêve, lui dis-je, je suis mortellement blessé ; comme j'avois la main appuyée sur mon cœur, il approcha sa lumiere, & fut ainsi que moi dans la derniere surprise d'y trouver une cicatrice longue comme le doigt, & qui paroissoit encore presque sanglante ; mais ce qui mit le comble à mon étonnement, c'est qu'après que l'extrême douleur que j'avois ressentie fut passée, l'horrible passion que j'avois eu jusqu'alors pour Canzadé, s'éteignit dans mon cœur, qu'elle y fit place à la tendresse la plus pure, que couvert de confusion pour l'indigne conduite que j'avois tenue

envers le Prince de Visapour, je sentis naître pour lui dans mon ame toute l'estime & la reconnoissance qu'il meritoit, & que j'eus un déplaisir extrême de ne pouvoir sur le champ lui en donner des marques, en lui accordant pour épouse la Princesse ma Sœur.

Je rêvois sans cesse à un évenement aussi singulier; & comptant sur les promesses de ce sage Vieillard, je vivois dans l'esperance de voir bien-tôt la fin de mon esclavage, lorsqu'une nuit, ce même homme m'apparut encore, & me presentant un portrait d'une jeune fille d'une beauté achevée: Voilà, me dit-il, la personne qui t'est destinée pour épouse. C'est elle qui doit te faire perdre entierement l'idée de Canzadé, à qui elle n'est pas inferieure en merite. Je ne regardai point ce portrait sans admiration, & effectivement depuis ce jour, je ne pus penser

sans horreur à la passion que j'avois conçûë pour la Princesse ma Sœur. J'étois dans cette situation, lorsque les deux mois du cérémonial qui devoit préceder mon mariage étant expirés, Vagieddin m'avertit que je devois m'expliquer avec Michapous.

Suivant son conseil, nous allâmes la nuit à sa cabanne; je l'éveillai, je lui présentai une pipe allumée qu'il prit, & mon Pilote l'ayant prié de ma part de m'adopter dans sa famille, & de me donner la belle Agariata en mariage, il lui fit réponse qu'il communiqueroit cette affaire à ses parens, & nous fit signe de nous retirer.

Je ne pouvois déguiser mon chagrin au Pilote, quoiqu'il m'eût fait entendre que de ne pas faire cette démarche, c'étoit attirer sur ma tête, & sur celle de mes Sujets, toute la colere de notre maître, je me livrois à la plus amere

douleur. Il faut donc, lui dis-je enfin, que j'épouse Agariata. Malheureux que je suis! que ne me laissois-tu perir dès le commencement de notre esclavage, la mort me seroit plus douce qu'une union pour laquelle je n'ai que de l'horreur. Eh! Seigneur, reprit Vagieddin, je suppose que vous soyez marié bien-tôt avec cette fille, avez-vous oublié que vous n'êtes point obligé pour cela de vivre avec elle, comme un mari avec sa femme? Cessez de vous allarmer, & rappellez-vous, Seigneur, ce que je vous ai dit plus d'une fois, que l'on pense ici très-differemment de ce que l'on fait en Perse. Il est difficile de croire jusqu'à quel excès l'on pousse la continence dans cette Isle. Quoique suivant les Loix du Pays un homme marié puisse user de ses droits quatre jours après la cérémonie, il est d'usage de n'approcher de

ſon épouſe qu'après plus de ſix mois ; on y eſt perſuadé que cette moderation eſt le témoignage le plus autentique de l'eſtime que l'on a pour elle ; & lors même que ce tems eſt expiré, & que les nouveaux mariés demeurent dans la même cabanne, ils ne ſe parlent preſque point, ou s'ils le font, ce n'eſt qu'en grondant, & d'un air bruſque ; ils croyent que la pudeur exige cette bienſéance, & que ce n'eſt que vers la fin de l'année qu'ils doivent ſe donner des témoignages reciproques de leur tendreſſe.

Les nouvelles aſſurances que Vagieddin me donna ſur la conduite des Inſulaires me tranquilliſa un peu ; & la famille de Michapous m'ayant fait l'honneur de m'agréer, il fallut de bonne grace épouſer Agariata. Je paſſe pardeſſus l'agréable détail de cette cérémonie, qui ne feroit que vous

ennuyer ; ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que la mariée avoit les cheveux graissés avec de l'huile d'Ours, & que l'on m'avoit barboüillé le visage & le corps de maniere que je devois être d'une figure affreuse.

Tout ce que m'avoit dit le Pilote étoit vrai ; mon peu d'empressement pour ma nouvelle épouse fut trouvé admirable. L'on regarda ma continence comme une marque d'un vrai respect pour la famille dans laquelle j'entrois ; loin de m'en sçavoir mauvais gré ; cela me mit parmi les Sauvages dans une grande consideration, & tous mes Sujets à mon exemple furent adoptés dans differentes familles.

Il n'y avoit guéres que quinze jours que j'étois marié, lorsqu'un des chefs de la Nation ayant invité les Principaux à un festin, je m'y trouvai avec Michapous. Là il nous déclara qu'il avoit eu avis

qu'une autre Nation ſauvage de leurs ennemis étoit en marche pour les venir attaquer, & qu'il falloit aller au-devant d'eux, & tâcher de les ſurprendre. Ces peuples, ainſi que Vagieddin me l'avoit aſſuré, aimoient paſſionnément la guerre, & n'ayant point d'autre paſſion que celle de porter le fer & le feu chez ceux qui les avoient offenſés, l'on peut juger que la propoſition de l'Inſulaire fut acceptée avec une joye extrême. L'on réſolut de partir dès le lendemain; & comme Michapous m'avoit conduit dans cette Aſſemblée avec Vagieddin qui m'y ſervoit d'interprete, je lui fis demander la permiſſion de les accompagner dans cette expedition, & de permettre que tous mes Sujets, qui étoient alors au nombre de trente, combatiſſent ſous mes ordres. Ils accepterent volontiers ma demande; l'on nous

rendit les armes que l'on nous avoit ôté au moment de notre esclavage : je les engageai aussi à se servir des sabres des Persans qui avoient péri dans leur Isle, & après avoir pris congé d'Agariata, nous partîmes environ cinq cens avec beaucoup de gayeté.

Après avoir marché pendant six jours, nos Coureurs nous ayant appris qu'ils avoient entendu pendant la nuit precedente un mouvement très-considerable dans un petit bois, & qu'aux environs ils avoient vû du feu d'espace en espace, cette découverte nous arrêta tout court. L'on tint conseil; & comme il y avoit un chemin creux entre les ennemis & nous, je fis proposer par Vagieddin de les laisser s'engager dans cet espece de défilé, par où probablement ils devoient passer; de nous séparer en deux parties égales, de nous coucher sur la

hauteur, le ventre contre terre, & ensuite de fondre sur eux de toutes parts. Mon avis fut suivi, & executé avec tant de succès, que de plus de huit cens qui venoient pour nous attaquer, il n'en rechappa pas cinquante. Il est vrai qu'étonnés de voir l'effet de nos sabres, & du carnage que nous faisions en si peu de tems, ils perdirent cœur dans le moment, & nous eûmes bon marché de gens intimidés, surpris & consternés de se voir attaquer de tous côtés, sans espoir d'échapper à la fureur de leurs ennemis.

Comme mes Sujets, à la tête desquels j'avois combattu, avoient tous fait des prodiges de valeur, & que nos Insulaires les regardoient comme les premiers auteurs de la victoire complette que nous venions de remporter, nous en fûmes extrêmement caressés, & même regardés avec respect.

Après avoir célebré ce jour heureux par des chants & par des danſes, & nous être chargés des dépouilles de nos ennemis, nous reprîmes la route de notre habitation, & étant arrivés proche un petit bois, nous réſolûmes d'y paſſer la nuit; & comme nous étions dans une ſecurité parfaite, nous nous livrâmes à un ſommeil tranquile. Je dormois paiſiblement, & mon Pilote étoit à côté de moi, lorſque nous nous ſentîmes l'un & l'autre ſaiſir bruſquément par les pieds & par les mains; l'on nous baillonna, l'on nous enleva ſans qu'aucun de ceux qui étoient à côté de nous pût nous entendre, & l'on nous emporta avec une vîteſſe incomprehenſible. Je ne ſçavois que penſer d'un tel évenement, lorſqu'à la pointe du jour, je me vis entre les mains de nos ennemis, & je connus que douze des leurs

avoient entrepris & executé un coup aussi hardi & aussi temeraire.

XXVI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

L'On peut juger de notre douleur & de la joye que témoignerent ces Sauvages, en nous voyant entre leurs mains ; ils nous débaillonnerent, nous lierent avec de grosses cordes, & nous portant à cinq ou six, ils s'éloignerent presqu'en courant de ce lieu, & marcherent du même pas pendant quatre jours, au bout desquels approchant de leur habitation, ils envoyerent annoncer leur retour infortuné par un des leurs, & attendirent que tous leurs freres vinssent au-devant d'eux. Il n'est pas difficile de concevoir dans

quel état nous étions Vagieddin & moi ; mais ma frayeur redoubla lorsque je vis arriver tous les autres Sauvages avec des hurlemens horribles, & que les femmes & les enfans tenoient des cailloux prêts à lancer contre nous. Ils avoient déja le bras levé, lorsque le plus ancien de ceux qui nous conduisoient, leur fit signe de la main de se contenir. Regardez bien ces deux hommes, leur dit-il, ils ne nous ressemblent presqu'en rien ; cependant leur bravoure est au-dessus de toute expression ; avec un petit nombre de gens faits comme eux, ils ont seuls fait pancher la Victoire de leur côté ; ils ont massacré vos peres, vos maris, vos fréres, vos enfans, & nous ne serions jamais venus à bout de les enlever, si nous n'avions usé de surprise ; voilà donc les seuls hommes, sur lesquels vous avez à venger tant de morts illustres, qui

sont péris sous leurs coups ; ainsi suspendez pour quelques jours votre douleur, afin de les punir par un supplice proportionné au tort qu'ils vous ont fait. Ce discours rallentit la fureur des Sauvages, & nous garantit de la mort : loin de nous faire le moindre mal, on nous délia, on nous conduisit dans une cabanne dont on nous établit les maîtres ; l'on en garda seulement la porte avec beaucoup d'exactitude, & l'on nous servit à manger du poisson sec deux fois par jour fort exactement.

Comme je remarquois une extrême tristesse dans Vagieddin, je lui en demandai la raison : Seigneur, me dit-il, nous devons dès ce jour, nous regarder comme de malheureuses victimes dévouées à une mort certaine : nos ennemis ne sçavent ce que c'est que de faire grace, & leur

vengeance ne s'assouvit que par le sang des misérables qu'ils font mourir dans les plus cruels tourmens : alors m'ayant expliqué la harangue du Sauvage, ne croyez pas, Seigneur, continua-t'il, que nous jouissions encore long-tems de la vie; nous sommes destinés à essuyer des supplices, accompagnés de circonstances d'une barbarie si rafinée, que l'on ne peut rien concevoir de plus affreux; toute ma fermeté m'abandonne; quand j'y pense, je frémis par avance de la seule idée que je m'en rappelle, & dont j'ai été tant de fois témoin chez les Insulaires que nous venons de quitter.

Si le discours du Pilote m'étonna d'abord, je revins bientôt de mon effroi : Vagieddin, lui dis-je, rassure-toi, nous ne mourrons pas parmi les barbares; le grand Prophete m'en a

assuré trop positivement; je porte sur mon cœur une marque certaine de sa protection: En m'arrachant de l'ame la fatale passion qui a causé tous mes malheurs, il m'a fait entendre que j'aurois encore obligation de la vie au Prince de Visapour, & quoique j'ignore de quelle maniere un secours si extraordinaire puisse m'arriver, je ne dois point désesperer d'en ressentir bien-tôt les effets.

Malgré la cicatrice que je portois à l'endroit du cœur, & que Vagieddin avoit examinée avec une extrême surprise, il n'ajoutoit pas tellement foi au prodige, qu'il ne se livrât souvent à la plus amere douleur; enfin, après avoir demeuré près de quinze jours avec ces barbares, on nous apprit que nous serions bien-tôt brûlés à petit feu, & voici de quelle maniere nous en

fûmes informés. La veille du jour destiné à notre supplice, on vint nous prendre dans notre cabanne, on nous mit au col une longue corde de coton; on nous dépouilla tout nuds, & plusieurs femmes après nous avoir peint le corps, & nous y avoir attaché des ornemens de diverses couleurs, firent retentir l'air du bruit effrayant de leurs chansons & de leurs danses; elles nous annonçoient que nous devions le lendemain leur servir de nourriture, & que nous eussions à nous préparer à la mort, avec toute la fermeté que des braves tels que nous, devoient faire paroître. Je vous avoue, Mesdames, que ce ne fut pas sans une extrême émotion, que je crus ma fin prochaine, & que je commençai à désesperer un peu de la protection du Prophete; on nous garda toute cette

nuit avec un extrême ſoin : l'agitation de Vagieddin redoubloit encore ma peine ; je tâchois pourtant à le conſoler, & je l'exhortois à ſe reſigner à la Providence, qui ne nous avoit pas abandonné juſqu'à ce moment, lorſque je jettai par hazard les yeux ſur un Livre qui ſortoit à moitié de la poche de ſon habit, que les Inſulaires en le dépouillant, avoient laiſſé dans notre cabanne : Je ne ſçai par quel motif je le ramaſſai ; mais je n'eus pas plutôt connu que c'étoit ſon routier, & qu'il contenoit outre ce, une computation Aſtronomique, que par une eſpece d'inſpiration, je le parcourus d'un bout à l'autre ; & comme j'y trouvai une Eclipſe preſque totale de ſoleil, annoncée dans le mois dans lequel nous nous trouvions, je demandai au Pilote, s'il ſçavoit exac-

tement à quel quantiéme du mois & de la Lune nous étions. Ouy, Seigneur, me dit-il, & de peur de me tromper, je les ai marqué tous les jours; alors ayant examiné avec attention cette computation, nous trouvâmes par un calcul très-exact, que cette Eclipse devoit arriver le lendemain, environ à deux heures après midi. Transporté de joye de cette découverte, je me persuadai que cet évenement ne m'étoit pas présenté sans mystere; & ayant fait part de mes idées à Vagieddin, je l'instruisis de l'usage qu'il en devoit faire.

A peine le jour commençoit à paroître, que les Insulaires étant venus nous tirer de notre cabanne, ils la démolirent; on nous ôta la corde que nous avions au col; on nous la passa autour du corps, & plusieurs de ces barbares la tenant par les

deux bouts, nous conduisirent toujours en courant, jusques sur le bord de la mer dans une grande place, où tous ceux qui composoient cette Nation s'étoient rendus en foule. On nous attacha à un poteau, & l'on alluma à cinquante pas de nous un feu qui me parut être la divinité à laquelle on nous alloit sacrifier. Alors un des Sauvages armé d'une espece de massue qu'il tenoit sur son épaule, nous adressa ainsi la parole : N'êtes-vous pas les deux hommes que l'on a enlevé d'entre nos ennemis, & qui avez fait un si grand carnage de nos peres & de nos freres ? Vous ne pouvez le nier ; & puisque nous sommes aujourd'hui maîtres de vos personnes, vous devez vous attendre aux tourmens que vous méritez. Vos membres vont être rôtis piece par piece, & nous les mange-

rons jusqu'aux os. Quelqu'effrayé que Vagieddin pût être d'une si cruelle menace, il répondit ainsi au Sauvage, suivant les instructions que je lui avois données : Si vous nous avez pris au milieu de vos ennemis, ce n'est pas à dire pour cela que nous soyions personnellement les vôtres. Forcés de combattre pour ceux avec qui nous étions, il falloit ou périr sous leurs massues, ou employer nos armes contre vous ; ainsi ce n'est point à nous que vous devez imputer la mort de vos freres, & il seroit injuste de la venger sur nos personnes : J'en atteste ce Soleil qui nous éclaire ; c'est lui qui vous a fourni le premier feu, que vous paroissez adorer ; & si vous persistez à vouloir notre mort, je vous apprends de sa part que vous allez éprouver toute sa colere, & que cet astre lumineux,

pour vous prouver l'interêt qu'il prend à notre vie, va couvrir dans peu ce continent, des plus épaiſſes ténébres; differez donc notre ſupplice, juſqu'à ce qu'il ait fait preſque les deux tiers de ſa carriere ordinaire, & ſi je ne vous dis pas la verité, redoublez envers nous les tourmens que vous nous préparez : mais en cas que ce Pere de la lumiere protege notre innocence d'une maniere auſſi viſible, craignez les plus grands malheurs qui puiſſent jamais vous arriver, ſi vous ne nous rendez pas la liberté.

Le diſcours de Vagieddin ſurprit extrêmement les Sauvages : l'air affirmatif avec lequel il leur parloit, les intimida; ils s'éloignerent de nous pour quelques momens ; & après avoir tenu conſeil, le Chef de ces Inſulaires s'étant rapproché de nous : Ton ſupplice & celui de ton ca-

marade eſt differé, lui dit-il, juſqu'à l'heure à laquelle ce grand évenement que tu nous annonces doit arriver; mais ſi tu nous en impoſes, n'attendez l'un & l'autre qu'une mort infiniment plus cruelle que celle qui vous étoit préparée. Alors nous laiſſant dans le même état où nous étions, ils ſe mirent à danſer, à chanter, & à faire entr'eux un feſtin, dans lequel ils n'épargnerent pas les boiſſons enyvrantes? Enfin le moment annoncé étoit près d'arriver, lorſque les Sauvages impatiens nous détacherent du poteau; ils reprocherent à Vagieddin ſon impoſture; & nous ayant conduits ſur une eſpece de théatre dreſſé devant le feu qu'ils avoient allumé dès le matin, ils nous y firent monter; nous attacherent les bras élevés à une perche, qui traverſant au-deſſus de l'écha-

faut, portoit ſur deux pieces de bois plantées en terre, & nous envelopperent d'une eſpece de chemiſe faite d'écorce de boulleau, dans le deſſein d'y mettre bien-tôt le feu, & par ſon peu d'activité, de nous procurer une mort, extrêmement lente & cruelle. Nous touchions déja à ce moment fatal, & le Chef des Inſulaires, un tiſon enflammé à la main alloit commencer le ſacrifice, lorſque Vagieddin lui cria d'un ton effroyable : Regarde, malheureux incrédule, regarde le Dieu vengeur, qui va foudroyer toute ta nation ; leve les yeux au Ciel, & vois-y ta condamnation écrite. Les Sauvages ayant alors porté la vûë vers le Soleil, furent dans la derniere conſternation de voir, ſuivant la prédiction du Pilote, le Ciel s'obſcurcir inſenſiblement, & la terre ſe couvrir des plus noires ténebres.

XXVII.

XXVII. SOIRE'E.

Conclusion de l'Histoire de Cazan Can, Sultan d'Ormuz.

PEndant la duré entiere de l'Eclipse (a) qui fut de plus de trois heures, les Sauvages, tant

(a) L'Eclipse du Soleil est causée par l'interposition du corps de la Lune, directement entre l'œil & le Soleil : les plus grandes Eclipses arrivent lorsque cet Astre est dans son apogée, & la Lune dans son perigée ; parce que le Soleil étant dans son apogée, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement de la terre, son demi diametre apparent est le plus petit qu'il puisse être ; & quand la Lune est dans son perigée, c'est-à-dire, dans le point le plus près de la terre, son diametre apparent est le plus grand, de sorte que l'Eclipse de Soleil est non-seulement totale, mais aussi avec la plus grande demeure. La durée totale de ces sortes d'Eclipses solaires, appellées centrales, est de trois heures huit minutes, & la demeure de tout le Soleil dans l'obscurité, est de neuf minutes & trente secondes.

De l'usage des Globes, par le sieur Bion, Paris in-8°. 1728.

hommes que femmes, étoient prosternés en terre, sans oser remuer. Quel fut leur étonnement en se relevant, après que l'obscurité fut cessée, de voir tout d'un coup plus de trois cens hommes, d'une figure qui leur étoit entierement inconnuë, fondre sur eux le sabre à la main. Comme ils prenoient ces ennemis pour des envoyés de l'Astre, qu'ils croyoient avoir offensé dans nos personnes, ils ne se mirent point en défense, & se laisserent massacrer.

Si Vagieddin regardoit ce second évenement, avec autant de surprise que les Sauvages, pour moi rempli des promesses du Prophete ; j'en fus d'autant moins étonné, qu'à la tête des braves Guerriers, qui venoient à notre secours, j'avois reconnu le Prince Cothbedin, qui après m'avoir fait détacher de la perche à laquelle j'étois lié, fit rendre le même ser-

vice au Pilote : Seigneur, lui dis-je, reconnoissez-vous dans cet état déplorable, un ingrat Monarque que vous avez droit, non seulement de haïr, mais même dont il semble que la mort vous soit necessaire pour satisfaire votre juste vengeance, & votre amour outragé. Roi d'Ormuz, me répondit le Prince de Visapour en m'embrassant avec tendresse, loin de m'être inconnu, ce n'est que pour vous tirer de ce péril, que j'ai abordé sur les côtes; c'est une histoire trop longue à vous raconter à present, ce n'est pas ici le moment de le faire; venez à mon Vaisseau reparer les forces dont votre corps épuisé paroît avoir besoin. Je prenois le chemin de la Mer, lorsque Vagieddin s'apperçevant que les femmes des Sauvages & leurs enfans, qui avoient été épargnés par les Soldats du Prince, étoient encore

prosternés la face contre terre. Malheureuses, leur cria-t'il d'une voix forte, relevez-vous, retournez à vos cabannes : profitez de la punition de ces monstres ; élevez vos enfans dans des principes d'humanité, & par des cruautés, dont le seul récit doit faire horreur, n'offensez plus un Etre superieur qui vient de nous venger de la barbarie que l'on vouloit exercer sur nous : ces paroles rassurerent ces pauvres femmes désolées ; elles ne se leverent qu'en tremblant & retournerent à leur habitation, pendant que nous gagnions un Cap, derriere lequel étoit le Vaisseau de Cothbedin. Avant que d'y entrer, nous fîmes le Pilote & moi une ablution, d'autant plus necessaire, que les femmes de ces Sauvages nous avoient peint tout le corps avec des cendres de differentes couleurs; après quoi le Prince nous ayant presenté

des habits convenables, nous montâmes ſur le Vaiſſeau, où nous trouvâmes tous les rafraîchiſſemens dont nous avions un extrême beſoin.

Je ne vous ferai pas, Meſdames, le détail des remercimens que je fis au Prince de Viſapour, les aſſurances que je lui donnai, que ma paſſion pour Canzadé, étoit entierement éteinte, & la maniere extraordinaire dont je lui appris que j'avois été gueri de cet amour inceſtueux; je vous dirai ſeulement qu'après avoir traverſé avec beaucoup de vîteſſe, des Mers qui juſqu'alors nous étoient inconnues, nous entrâmes dans celle d'Arabie, & fûmes pouſſés par un vent favorable juſques dans le Port de Cambaye; là le Prince & moi reſolûmes de nous traveſtir en Marchands, & avec ſix Eſclaves ſeulement, nous allâmes loger au Caravenſerail de cette Ville; le

Concierge nous y reçut avec distinction; il nous fit donner une des meilleures chambres, & même nous engagea à souper avec lui; nous nous mîmes à table, le repas fut fort gay, nous y bûmes de bon vin; mais soit qu'il nous ait donné dans la tête, ou qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans notre sommeil, nous avons été transportés dans ce superbe Palais, sans sçavoir comment, & nous avons été assez heureux pour y trouver la fin de nos peines.

Les Sultanes avoient été plus d'une fois touchées des tristes situations dans lesquelles s'étoit trouvé le Sultan de Perse. Elles étoient charmées que le hazard eût conduit ce Prince & Cothbedin dans leur Palais pour y terminer tous les chagrins de Canzadé; elles faisoient quelquefois reflexion sur les assurances que l'Iman Cothrob lui avoit donné après le

récit de ses avantures, qu'elle verroit bien-tôt la fin de ses malheurs ; elles se souvenoient du transport d'Albaert à Ormuz, de la vûë qui avoit été rendue à Aboul-Assam ; & quoique les discours du Sultan de Perse leur fissent comprendre que cet Iman pouvoit avoir contribué à la guerison de l'esprit & du cœur de Cazan-Can, elles n'avoient garde de s'imaginer que c'étoit cet homme merveilleux qui conduisoit toutes ces avantures à leur fin, par sa profonde capacité dans les sciences les plus sublimes, & par le pouvoir qu'il avoit sur les Genies de toutes les especes.

Il se faisoit tard, & quelqu'envie que les Sultanes eussent de sçavoir par quel moyen le Prince de Visapour étoit sorti des mains des Corsaires, & comment il avoit pû secourir aussi à propos le Sultan, elles crurent devoir

remettre au lendemain le récit de ses avantures, & chacun s'étant retiré, ils passerent tous la nuit avec beaucoup de tranquilité, à l'exception de Caman-Can. Le Portrait que le Sage lui avoit montré dans la cabanne des Insulaires, avoit fait une trop forte impression sur son cœur, pour qu'il ne l'eût pas toujours present à l'esprit, & il croyoit avoir trouvé l'original de cette peinture dans une jeune personne de ce Palais, jusqu'alors couverte d'un voile : elle avoit toujours été presente à tout ce qui s'étoit passé dans le Serail ; mais son voile lui ayant échappé vers la fin de l'histoire du Sultan, il fut tellement frappé de l'éclat de la belle Acsou, fille d'Oguz & de Gehernaz, (car c'étoit elle que le Prince avoit vû en rêve, pendant cette nuit si satisfaisante pour lui) qu'il en resta immobile.

Comme Cazan-Can n'étoit pas bien aſſuré ſi cette charmante perſonne étoit une mortelle, ou quelqu'un de ces eſprits élementaires qui s'allient quelquefois aux hommes, il paſſa la nuit dans une grande agitation, & pour s'éclaircir de ſes doutes, il fit entendre aux eſclaves qui étoient deſtinés pour le ſervir, qu'il ſouhaiteroit parler au venerable Vieillard qu'il avoit vû tous les jours précedens. Cothrob ne fut pas plûtôt informé des intentions du Sultan, qu'il ſe rendit à ſon appartement. Seigneur, lui dit le Prince, en embraſſant ſes genoux, ne croyez pas paſſer dans mon eſprit pour un homme ordinaire. Les évenemens étonnans qui me ſont arrivés, & auſquels vous avez la part la plus eſſentielle, me font vous regarder comme un Génie favorable, ou comme un Sage, à qui rien n'eſt impoſſible dans la na-

ture ; ainsi après les obligations infinies que je vous ai, ne devinez-vous point ce qui se passe actuellement dans mon cœur ? Sultan d'Ormuz, reprit gravement Cothrob, en embrassant Cazan-Can, tout ce qui t'a paru n'être qu'un rêve, est une verité bien réelle. Oüii, c'est moi-même, qui t'ai arraché du cœur cette graine infectée, qui n'engendre que corruption dans les hommes ; c'est par mon moyen que notre souverain Prophete a permis que tu ayes recouvré l'usage de toute ta raison ; & c'est par sa permission, que je t'ai fait voir le portrait de cette adorable personne, qui cause aujourd'hui toutes tes inquietudes. Si sa vûe t'a vivement touché, lorsque son voile lui échapa hier, la tienne ne lui a pas causé moins d'émotion. Elle sera ton épouse, c'est tout ce que je puis te dire à present ; fais-lui connoî-

tre seulement par des regards respectueux ce que tu penses pour elle. Du reste, ne te fatigue pas l'esprit pour sçavoir où tu es, & quelles sont les personnes qui habitent ce Palais ; tu seras informé de tout cela, lorsqu'il en sera tems, & ce moment qui doit être celui d'une union que tu souhaites avec tant de passion, n'est pas extrêmement éloigné.

L'Iman s'étant alors retiré, sans attendre les remerciemens de Cazan-Can, ce Monarque fut si transporté de joye, des promesses qu'il venoit de lui faire, qu'il courut à l'appartement du Prince de Visapour, pour lui annonçer cette nouvelle. Cothbedin & Canzadé prirent toute la part possible à sa satisfaction ; & la joie s'étant répandue dans toutes leurs actions, ils passerent la journée dans un extrême contentement. L'heure de se rassembler étant

arrivée, on se rendit dans le Sallon, & les Sultanes ayant témoigné au Prince de Visapour quelque curiosité d'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit tombé au pouvoir des Corsaires, ce Prince leur parla en ces termes.

HISTOIRE

Du Prince de Visapour.

APrès l'extrême fatigue que j'avois essuyée dans le combat que j'avois été obligé de soutenir contre le Capitaine & les Soldats du vaisseau qui vouloient obéir exactement au Sultan d'Ormuz, & dans lequel j'aurois succombé infailliblement sans le secours inesperé qui m'étoit arrivé, je ne m'attendois pas, à mon réveil, qui ne fut que plus de douze heures après, que je me trouverois, pour ainsi dire, dans les fers.

J'en fus d'autant plus cruellement affligé, que séparé de ma chere Canzadé, j'appris que dans le partage que les Corsaires avoient fait de nos personnes & de nos biens, elle étoit échûe au plus brutal de tous les hommes. Je ne puis vous exprimer, Mesdames, jusqu'à quel point fut porté mon désespoir : il fut si violent, que j'en tombai dans une espece de délire, qui fit appréhender pour ma vie. Celui qui commandoit notre vaisseau, & qui se nommoit Achabaert, n'ignorant pas ma qualité & mon amour, qu'il avoit appris de quelques sujets du Sultan qui avoient été pris avec moi, eut toutes les attentions imaginables, pour que je ne manquasse de rien; il n'épargna aucune chose pour me consoler : Seigneur, me dit-il, vous êtes libre dès ce moment, & je vais faire toutes les manœuvres

possibles pour rejoindre le Corsaire qui vous enleve Canzadé. Je le forcerai à la remettre entre vos mains, ou je vous jure que je périrai à la peine. Généreux Achabaert, m'écriai-je, quelles obligations ne vous ai-je pas ? Ah ! si vous me rendez un service aussi essentiel, soyez sûr d'une reconnoissance sans bornes ! Mais de grace, ne perdons pas de tems, les momens sont précieux, & le moindre retardement me fait frissonner : Nous tournâmes aussi-tôt la proue du côté que le vaisseau du Pirate avoit cinglé ; & après avoir vogué pendant plusieurs jours avec beaucoup de vîtesse, nous vîmes venir à nous un bâtiment, que de plus près nous reconnûmes pour être celui que nous cherchions : nous l'abordâmes dans le moment même, & n'y trouvant point la Princesse, j'étois sur le point de me précipiter

de douleur dans la mer, lorsque j'appris avec une extrême satisfaction, de quelle maniere Albaert ayant tué le Corsaire, avoit avec la Princesse mis pied à terre à Dabul, & qu'il avoit compté à ceux de ce vaisseau quatre-vingt mille pieces d'or, pour la rançon de Canzadé & de ceux de sa suite.

Nous prîmes dans le moment la route de Dabul, & nous n'en étions pas éloignés de 60 lieuës, lorsqu'une affreuse tempête nous rejetta en mer; & après avoir battu notre vaisseau pendant cinq jours, sans aucune discontinuation, il alla se briser contre un écueil. Tout l'Equipage ayant peri, le seul Achabaert & moi nous nous saisimes d'une espece de poutre qui nous porta à plus de dix lieuës de cet endroit, à bord d'une Isle où nous arrivâmes demi-morts de faim & de lassitude. Après avoir

pénetré avec beaucoup de peine assez avant dans cette Isle, nous reconnûmes qu'elle étoit inhabitée, & nous n'y vîmes qu'une grande quantité de Mouches à miel, & de Chevres qui paroissoient très privées. Les premieres nous fournirent dès le jour même, une nourriture qui nous rétablit l'estomach ; & les secondes, outre le lait qu'elles nous donnoient abondamment, nous indiquerent une fontaine d'eau-vive des plus fraîche, parce qu'elle avoit sa source dans un Rocher, situé au penchant d'une petite montagne, qui étoit exposée au vent du Nord.

Ce nous fut une espece de consolation, de trouver du moins de quoi vivre dans un lieu aussi sauvage, & après avoir passé la nuit à l'entrée de cette Roche, nous commencions à nous résigner aux volontés de la Providence, lors-

que le jour qui commençoit à paroître, sembla tout d'un coup s'obscurcir; cette espece de Phenomene nous causa quelque frayeur; elle augmenta encore par un bruit d'une nature que je ne sçaurois bien décrire, & nous fûmes dans un étonnement au-dessus de toute expression, de voir qu'il procedoit du vol d'un oiseau plus gros qu'un Elephant, que cette espece de Monstre s'abbattit à cent pas de nous, & qu'ayant pris une chevre dans chacune de ses Serres; il remonta vers le Ciel, traversa la mer, & disparut à nos yeux.



XXVIII. SOIRÉE.

Continuation de l'Histoire du Prince de Visapour.

ACHABAERT resta interdit à cette vûe; pour moi, je n'en fus pas tout-à-fait tant étonné, & comprenant qu'il falloit que cet oiseau prodigieux fût un Rokh, (*a*) dont j'avois souvent oüi parler, mais que je croyois n'exister que dans l'imagination de nos Romanciers, je l'examinai avec une extrême attention. Comme pendant près d'un mois que nous fûmes dans cette Isle, je voyois tous les deux jours le Rokh faire la même operation sur les Chevres, cela me fournit une idée que je communiquai à Achabaert,

(*a*) *Rokh*, Oiseau monstrueux qui enleve avec facilité un Bœuf.

& qu'il approuva, quoiqu'elle fût très périlleuse. Suivant mon projet, nous défimes la toile de nos Turbans, & nous coupâmes nos Robbes de dessus, de maniere que nous en fimes des bandes suffisantes pour nous attacher chacun solidement à une chevre: Après les avoir toutes éloignées un soir, de l'endroit où le Rokh avoit coutume de descendre, nous y en laissâmes seulement deux, ausquelles nous étant fortement liés, nous attendîmes avec une impatience mêlée de frayeur, l'arrivée de l'Oiseau: Il vint à l'heure accoutumée, & nous enleva avec nos chevres, comme s'il n'eût été chargé que de deux moineaux. De quelqu'intrepidité que l'on puisse se piquer, j'avoue que ce ne fut pas sans une extrême appréhension que nous nous vîmes emporter presque aux nuës, traverser un espace im-

menſe de mer, & deſcendre vers le ſoir, ſur une Eſplanade ſituée au haut d'une montagne, où le Rokh poſa les deux chevres qu'il avoit étouffé dans ſes ſerres. Comme cet oiſeau les quitta pour aller apparemment chercher ſes petits, & les amener à leur pâture ordinaire, nous profitâmes de ce moment pour défaire les liens qui nous tenoient ſuſpendus aux chevres; nous nous éloignâmes de ce lieu, & après avoir mangé quelques rayons de miel dont nous avions fait proviſion, nous nous retirâmes derriere une roche pour y paſſer la nuit: Nous nous diſpoſions à goûter en cet endroit un ſommeil, dont nous avions un extrême beſoin, lorſqu'en voulant arracher quelques broſſailles, qui m'empêchoient de me placer commodément, j'apperçus quelque choſe de brillant: je m'en approchai, & découvrant au clair

de la lune que c'étoit un anneau d'or, qui tenoit à une eſpece de trappe, je la levai, & y trouvant un dégré éclairé par des lampes de criſtal remplies d'huile de ſenteur, nous ne fîmes Achabaert & moi, aucune difficulté d'y deſcendre : Cependant, à peine y fûmes-nous entrés, que nous fûmes ſaiſis d'une eſpece d'inquietude en entendant la trappe ſe refermer avec violence. Suivans toujours notre premiere réſolution, nous parvînmes dans une ſalle d'une magnificence ſurprenante, & pour l'ornement de laquelle on n'avoit point épargné les pierres les plus précieuſes. Quatre torcheres d'or pur ſoutenoient des lampes, dont il ſortoit une lumiere ſi brillante qu'elle étoit éclairée comme en plein jour ; & à un des coins de cette Salle, étoit un Cabinet magnifique dans lequel on voyoit deux lits de Satin

brodés de Perles. Comme nous étions extrêmement fatigués, nous nous mîmes dessus, nous nous y endormîmes profondément, & nous ne nous reveillâmes qu'à la pointe du jour, au chant de plusieurs oiseaux renfermés dans une magnifique voliere : leur plumage étoit si varié & si brillant, que nous ne pouvions nous lasser de l'admirer ; lorsque nous fûmes distraits de cette vûe par une conversation que j'entendis entre deux personnes que je ne voyois pas : Oüi, Seigneur, dit une de ces voix, le Sultan d'Ormuz est dans l'Isle de Ramak. Je le sçai, reprit l'autre voix ; son impieté envers le Ciel & son ingratitude pour un Prince genereux l'ont conduit dans ce lieu affreux pour y subir le châtiment qu'il meritoit : mais son repentir, & les prieres du Prophete ont fait changer l'Arrêt qui avoit été prononcé contre lui,

pourvû qu'il se trouve un homme assez brave pour l'aller arracher à ces farouches Insulaires qui se disposent à le brûler à petit feu. Je n'eus pas plûtôt entendu ces dernieres paroles, que sans hésiter sur le parti que j'avois à prendre, ce sera moi, repris-je, qui tenterai cette entreprise, quelque difficile & quelque périlleuse qu'elle puisse être : mais daignez du moins m'instruire de quelle maniere je dois m'y comporter. Génereux Cothbedin, poursuivit la seconde voix, je n'en attendois pas moins de ton courage ; poursuis ton noble dessein : après t'être rafraîchi dans ces lieux, éprouve l'avanture de Soham, monte le vaisseau que tu trouveras dans le Port, & pars pour cette expedition. Cette voix n'eut pas plûtôt cessé de se faire entendre, que nous sortîmes Achabaert & moi de ce Cabinet, pour entrer dans

un Jardin ſuperbe que nous traverſâmes : de-là nous étant rendus dans un Salon ſuperbe où nous trouvâmes un repas exquis, qui nous étoit d'un grand ſecours, nous paſſâmes enſuite dans une avenue qui nous conduiſit à un Port rempli de vaiſſeaux. Là, nous étant informés d'un Matelot en quel endroit de la terre nous étions : Seigneur, nous dit-il, vous êtes dans l'iſle de Darem (*a*) qui a toujours paſſé pour fabuleuſe, par la difficulté qu'il y a d'y aborder. Sam-Souvar fils de Caherman, Géneral des Armées de Feridoun, l'un des Rois de la premiere Dinaſtie de Perſe, fut le premier à qui il fut permis d'arriver dans ces lieux : ils étoient remplis de Monſtres ſi terribles,

(*a*) Voyez la Bibliotheque Orientale aux fol. 749. & 750. aux titres Sam, & Sam-Souvar, & Samandar.

qu'aucun mortel avant lui, n'avoit été assez hardi pour chercher à y mettre le pied; cependant ce Heros à qui rien ne paroissoit impossible, osa aborder à cette Isle : il y combattit la plus grande partie de ces Monstres; & ayant dompté celui qui étoit le plus farouche, & qui se nommoit Soham, à cause qu'il étoit de la couleur & de la nature du fer, il l'apprivoisa, en fit son cheval de bataille, & avec son secours, rendit les Peris maîtres du Palais dont vous sortez, en chassant les Dives leurs ennemis mortels. Ensuite ayant laissé sur la terre des marques d'une valeur extraordinaire, il subit en ces lieux le sort de tous les mortels, & laissa en mourant sa monture à la garde de Schacaroun, qui depuis plusieurs siécles attend ici un heros aussi intrépide que Sam-Souvar. Et de quelle utilité, repris-je, peut être à ce

Sage, l'arrivée de cet homme qu'il attend depuis si long-tems ?

Semendoun, continua le Matelot, est un Genie affreux, surnommé (a) Hezar-ïek-Dest, parce qu'avec une taille de Géant, il a la force de mille personnes. Il est voisin de cette Isle, & y vient souvent faire des irruptions qui désolent Schacaroun, & nous ne pouvons appaiser cette espece de monstre que par un honteux tribut qui nous deshonore, & que nous lui payons depuis dix ans : Personne jusqu'à present n'a pû parvenir à nous débarasser d'un ennemi aussi incommode, la raison en est, qu'il ne peut être vaincu que par un mortel assez hardi pour monter le Soham de Sam-Souvar ; & cet animal aussi terrible que Semen-

(a) *Iekdest*, signifie en langue Persienne un millier de mains. Ce Geant est celebre dans le Roman de l'Histoire fabuleuse intitulée, *Caïoumarrath Nameh*.

doun ne doit être soumis que par celui qui pourra lui mettre la bride d'or, dont Sam-Souvar se servit pour le dompter. Comme il a mis en pieces plus d'un Cavalier assez hardi pour tenter cette entreprise, cela en a tellement dégouté les autres, que depuis plus de 60 ans, personne n'a voulu s'y hazarder. J'avois lû une partie de cette Histoire sans y ajouter foi, poursuivit le Prince de Visapour, mais la maniere singuliere dont j'étois arrivé dans l'Isle de Darem, m'ayant fait croire qu'elle pouvoit bien être véritable, je demandai au Matelot si l'on pouvoit voir cet animal si furieux : Oüi, Seigneur, repliqua le Matelot; il est dans un cabinet du jardin d'où vous sortez sous un Pavillon d'Ecarlate ; Schacaroun en a un soin tout particulier, & il ne refusera pas de vous le montrer, ainsi que la bride qu'il tient enfermée dans un

des appartemens du Palais. Je priai le Matelot de nous conduire vers ce Sage : nous en reçûmes tout l'accueil poſſible ; & après lui avoir témoigné l'envie que j'avois d'eſſayer la bride à Soham, il nous mena dans le lieu où ce furieux animal étoit renfermé. J'avoue que je fus très-émû à ſa vûe ; cependant réſolu de mourir plûtôt que de reculer dans cette entrepriſe, je priai le Sage de m'inſtruire de quelle maniere je devois m'y conduire. Seigneur, me dit-il ; vous voyez que ce monſtrueux animal participe de pluſieurs natures : s'il a la tête d'une panthere, il en a toute la ferocité & la legereté ; ſon corps couvert d'écailles les plus dures, qui lui forment ſur le dos une eſpece de ſelle, lui donnent la reſſemblance & la force du Rhinoceros ; & ſes aîles, & ſes pieds armés de ſerres tranchantes lui fourniſſent la hardieſſe

des Griffons ; c'eſt à cet étrange animal que vous devez préſenter la bride d'or que voici. Si cette avanture eſt réſervée à un autre qu'à vous, de quelque bonne trempe que ſoit le ſabre que je vous preſente, Soham vous aura déchiré en mille pieces avant que vous lui ayiez fait la moindre bleſſure : ſi au contraire vous êtes deſtiné à mettre à fin cette eſpece d'enchantement, vous trouverez ce Monſtre auſſi doux que le cheval le mieux dreſſé ; il ſe laiſſera brider, & monter ſans difficulté, & ſelon toutes nos prédictions, vous ſerez vainqueur de Semandoun.



XXIX. SOIRE'E.

Conclusion de l'Histoire du Prince de Visapour.

PEndant que Schacaroun me parloit ainsi, il m'examinoit pour voir si je ne changerois pas de visage, & voyant que malgré les périls qu'il venoit de m'annoncer, je demeurois ferme dans ma résolution : Seigneur, continua-t'il en me remettant la bride d'or entre les mains, si vous êtes assez heureux pour dompter Soham, songez que vous avez à combattre un Géant terrible, dont la monture ordinaire est le Rokh qui vous a conduit hier sur la montagne inaccessible qui cache cette Isle aux humains ; outre l'extrême force dont il est doüé, il est bon de vous avertir que ce Géant est

du nombre des mauvais génies, qui ont le pouvoir de prendre toute sorte de formes ; il en changera infailliblement, s'il se voit inferieur, ou blessé dans le combat que vous allez entreprendre : mais sous quelque figure qu'il se présente devant vous, ne le quittez point que vous ne lui ayez ôté la vie ; ne craignez pas au reste d'abandonner Soham, vous le retrouverez toujours lorsqu'il vous sera necessaire ; & si vous sortez victorieux d'un combat aussi étrange, assurez-vous qu'en nous délivrant d'une odieuse tyrannie, vous arracherez le Roi d'Ormuz à une mort cruelle qu'on lui prépare, & que vous retrouverez en lui un homme penetré de douleur des injustices qu'il vous a rendues. Un de nos Sages en lui arrachant du cœur l'inces-tueuse passion qu'il ressentoit pour la Princesse sa sœur, lui a

ouvert les yeux sur votre mérite : Soyez seulement vainqueur de notre ennemi, vous ne trouverez plus d'obstacle à votre passion pour l'incomparable Canzadé.

Ces dernieres promesses, continua le Prince de Visapour, redoublerent mon ardeur pour le combat, & Schacaroun m'ayant ouvert la porte du Sallon où étoit enfermé Soham, j'y entrai sans hésiter, tenant la bride d'or de la main gauche, & de la droite le sabre que ce Sage m'avoit donné. Comme je ne me flattois pas de réussir dans mon projet, je m'étois résolument dévoué à la mort ; & après avoir fait une courte priere à notre souverain Prophete, je me préparois à me défendre de l'attaque du Monstre, lorsque je le vis s'humilier, pour ainsi dire, devant moi, plier les genoux, & me présenter la

tête pour y recevoir la bride. Je fus si transporté de joie à cette vûe, que je la lui passai promptement dans la gueule ; & sautant hardiment sur son dos, je m'y trouvai aussi ferme que sur le meilleur cheval.

Schacaroun se prosternant alors le visage contre terre : loué soit Dieu & notre Prophete, s'écria-t'il, la mort de notre ennemi est prochaine. Partez, intrepide Cavalier, laissez-vous conduire par Soham ; mais afin que Semendoun n'ait sur vous aucun avantage, ayez, comme lui, le don de Métamorphose pendant tout ce jour, & songez à ne le point quitter que vous ne l'ayez vû sans vie : pendant votre absence j'aurai soin de votre compagnon.

Schacaroun n'eut pas achevé ces paroles, que le toit du salon où Soham étoit renfermé sous le

pavillon, s'étant ouvert par le milieu, cet animal merveilleux prit son vol dans l'air, & m'enleva avec lui. Il planoit au-dessus de la mer, lorsque j'apperçus le Geant Semendoun monté sur le Rokh, & qui venoit à nous avec une extrême vîtesse. Je fus surpris d'abord de sa taille énorme ; mais animé par les discours de Schacaroun, j'allai droit à lui dans le dessein de ne le pas épargner; il étoit armé d'une massue-d'acier, garnie de pointes, & m'en déchargea un si furieux coup, que j'en aurois été accablé, si Soham n'y avoit opposé une de ses pates, qui étoit plus dure que du fer, avec laquelle il la saisit. Pendant que le Geant se débattoit pour conserver son arme, je le frappai si rudement de mon sabre, que le sang lui ruisseloit de toute part, & chaque coup que je lui por-

tois étant immanquable, & le brûlant jusqu'aux os, il jetta des hurlemens si affreux, que j'en étois moi-même épouvanté. Comme il ne pouvoit retirer sa massue des pates de Soham, quelque effort qu'il fît, il jugea à propos de la lui abandonner, & de me saisir, s'il lui étoit possible, par le milieu du corps. Mais m'appercevant de son dessein, & voulant lui porter un coup de sabre pour lui abattre le bras, le Rokh sur lequel il étoit monté, fit un mouvement, & le reçut sur le col. Mon sabre étoit de si bonne trempe, que rien n'étoit à son épreuve; ainsi ce monstrueux oiseau se sentant dangereusement blessé, referma ses aîles, & se laissa tomber dans la mer, au-dessus de laquelle nous combattions. Comme le Geant prenoit la même route, & que Schacaroun m'avoit sur-tout

recommandé de ne le pas perdre de vûe, je craignis que Soham ne descendît pas aussi legerement que je le souhaitois : je n'hésitai pas à saisir la main de Semendoun, & lui portant en même tems un coup de sabre sur la tête, j'abandonnai ma monture, & me précipitai avec lui dans la mer. Nous n'eûmes pas plûtôt touché cet élément, que surpris de ne plus voir ni le Rokh, ni le Geant, j'apperçus à sa place un Monstre marin, d'une grandeur & d'une figure horrible, qui ouvrant une large gueule, bordée de dents des plus tranchantes, se préparoit à m'engloutir : je me ressouvins alors du don que Schacaroun m'avoit fait en montant sur Soham, je pris promptement la figure d'un poisson d'une taille mediocre ; & m'élançant brusquement dans la gueule du monstre, après avoir legerement tra-

versé son vaste gosier, j'allai droit au cœur, & le lui ayant arraché à belles dents, le monstre disparut. Je repris ma premiere forme, & je me trouvai flottant sur le corps du Geant qui étoit sans vie. Quoique je ne fusse pas extrêmement éloigné du rivage, qui étoit bordé par tous les Habitans de l'Isle de Darem, je craignois qu'avant qu'on eût pû me joindre avec une chaloupe, la mer qui étoit extrêmement agitée, ne m'emportât avec le corps de Semendoun, lorsque Soham se jettant dans la mer, passa sa bride dans le col du Geant, & nous ramena l'un & l'autre jusques dans le Port.

Je fus reçû par tous les Habitans de cette Isle avec des acclamations de joye d'autant plus sinceres, qu'ils se voyoient délivrés par la mort de leur ennemi

d'un tribut qui leur causoit une extrême douleur : ce monstre exigeoit d'eux, tous les ans à pareil jour, dix des plus belles filles de l'Isle, sans que jusqu'alors on eût pû y apporter remede, & la fille même de Schacaroun alloit être au nombre de ces Victimes, lorsque j'arrivai dans l'Isle : l'on doit donc juger de la joie veritable de tous ces Habitans, & en particulier de ce Sage. Il fit allumer un grand feu sur la gréve ; & y ayant fait jetter le corps du Geant, il n'y eut pas plûtôt été consumé, que Sohem s'élevant dans l'air, fut bien-tôt perdu de vûe, & qu'il parut sur la mer une grande barque qui cingloit à toutes voiles vers le Port. Elle y arriva bien-tôt, & la satisfaction des Habitans de Darem se trouva excessive, lorsque l'on vit que la barque étoit remplie de tou-

tes les filles de l'Isle, qui avoient été livrées à Semendoun. A mesure que ce monstre les amenoit dans son Palais, une Perise qui les avoit protegé contre ses mauvais desseins, les lui enlevoit par un pouvoir superieur au sien, & les transportoit dans sa demeure; mais comme il ne lui étoit pas permis de les rendre à leurs parens qu'après la mort de Semendoun, elle n'avoit pû les reconduire à Darent que dans ce moment.

Après que ma victoire eût été célébrée par une Fête des plus magnifiques, & que l'on m'eût comblé de remercimens, Schacaroun me conduisit avec Achabaert vers le Port; & m'ayant fait monter un vaisseau sur lequel il y avoit plus de deux cens hommes vêtus à la Persienne, il ordonna au Capitaine de tourner la prouë vers le con-

tinent où le Sultan d'Ormuz avoit besoin de mon secours.

Il sembloit que les vents fussent soumis aux ordres de ce Sage, & nous vogâmes avec tant de vîtesse, qu'en deux jours nous arrivâmes au Cap près duquel Cazan-Can alloit subir la mort la plus cruelle. Vous avez sçû, Mesdames, de quelle maniere furent traités ces feroces Insulaires qui alloient le sacrifier à leur barbare fureur. Après cette prompte expedition, & qui ne nous coûta aucun danger, puisqu'ils nous regarderent comme des gens envoyés du Ciel, contre lesquels toute défense étoit inutile, nous remontâmes sur notre vaisseau; & après avoir parcouru avec la même vîtesse, ainsi que le Sultan d'Ormuz vous l'a dit, plusieurs mers à nous inconnues, nous entrâmes dans le Port de Dabul:

là je recompensai dignement Achabaert. Le reste vous est connu, puisque vous avez été témoins du consentement que Cazan-Can a donné à mon bonheur: Heureux si ce Prince, suivant les prédictions du Sage qui l'a guéri de sa passion pour Canzadé, trouvoit dans ce Palais la fin de ses peines, & le commencement d'une felicité qui ne doit finir qu'avec sa vie.

La Princesse Acsou n'entendit pas sans rougir les dernieres paroles du Prince de Visapour. Les avantures du Sultan d'Ormuz l'avoient extrêmement attendrie: elle n'avoit pû s'empêcher de verser des larmes au recit du péril qu'il avoit couru chez les Insulaires, & elle s'applaudit secretement d'avoir laissé faire tant de chemin à son cœur, se persuadant que le Prophete ne desapprouvoit pas sa paf-

sion. Si cette jeune Princesse se livroit ainsi aux mouvemens qui l'agitoient, Cazan-Can ne ressentoit pas avec moins de violence, un amour qu'il voyoit autorisé par le sage Cothrob, & il croyoit l'avoir fait assez connoître par ses regards à cette aimable Princesse, de dessus laquelle il ne détournoit pas les yeux, lorsqu'il étoit dans le sallon.

Oguz, du lieu de sa retraite, voyoit avec plaisir se former une union, dont les suites ne devoient pas lui être desagréables; l'alliance du Sultan d'Ormuz lui convenoit fort, & ce Prince, à l'exception des sentimens odieux qu'il avoit eu pour sa sœur, & dont il étoit guéri, avoit toutes les perfections imaginables. Le Sultan de Guzarate témoignant à l'Iman l'impatience qu'il avoit de voir conclure ce mariage: Seigneur, lui dit-il,

ce tems n'eſt pas encore bien éloigné ; mais il faut auparavant que vous connoiſſiez à fonds le cœur de vos Sultanes. Je crois déja y lire une partie de leurs ſentimens, répliqua Oguz ; Neubahar, Schabgerak & Geanzouz, ont été d'abord veritablement touchées de ma prétendue mort ; mais on ſe laſſe bien-tôt de vivre dans la triſteſſe, & il me ſemble que leur douleur eſt un peu diminuée. Pour Goul-Saba, elle n'a témoigné de l'affliction de ma perte que par rapport à ſon fils, dans lequel j'ai entrevû toutes les marques d'un mauvais naturel ; les converſations que j'ai entendues entre ſa mere & lui à mon ſujet, ne me confirment que trop dans cette penſée : la ſeule Gehernaz m'a paru toujours plongée dans une veritable affliction ; rien juſqu'à préſent n'a pû la détourner de ces pen-

ſées affligeantes; je ſuis témoin de l'amertume de ſes pleurs; & ſi elle paroît quelquefois détournée de ſa douleur, par le récit des hiſtoires ſingulieres qu'elle a entendu juſqu'aujourd'hui, elle y rentre bien-tôt dans le particulier, & n'entretient la Princeſſe Acſou que du malheur qu'elle a eu de me perdre; mais je ne m'en tiens pas à une épreuve ſi legere; vous m'avez promis, mon cher Cothrob, de faire quelque choſe de plus pour moi. Vous ſerez content, Seigneur, reprit l'Iman, le moment de cet éclairciſſement n'eſt pas encore venu; il faut l'attendre ſans impatience.

Le lendemain de cette converſation, les Sultanes s'étant rendues dans le ſallon avec la compagnie ordinaire, elles y trouverent deux hommes, dont l'un, d'un air grand & majeſtueux, paroiſſoit être le maître de

l'autre ; il étoit extrêmement foible, & sembloit relever d'une longue maladie ; une profonde tristesse regnoit sur son visage, & dans ses actions ; & autant que son Esclave marquoit d'étonnement de se voir dans un lieu où regnoient tant de richesses, autant l'autre témoigna d'indifference pour la situation où il se trouvoit ; cette insensibilité surprit les Sultanes, & l'une d'elles lui adressant la parole : Seigneur, lui dit-elle, vous paroissez bien peu touché de vous trouver en ces lieux ; votre indolence pique notre curiosité, daignez nous apprendre le sujet de vos chagrins ; peut-être trouverez-vous quelque soulagement en nous les racontant ; & pourrons-nous les adoucir par nos conseils, ou par le secours que nous serons capables d'y apporter. Hélas ! Madame, reprit

triſtement cet homme, je ne ſçais ſi je dors ou ſi je veille; mais en quelque état que je me trouve, mes malheurs ſont d'une nature à ne recevoir aucun adouciſſement; le récit que je vous en ferois, ne pourroit que redoubler l'extrême douleur qui m'accable, & augmenter les reſſentimens que j'ai d'une bleſſure, dont je ne ſuis pas parfaitement guéri; ainſi diſpenſez-moi, je vous ſupplie, de vous apprendre les évenemens d'une vie qui m'eſt à charge: ſi cependant vous ſouhaitez en être inſtruites, permettez que cet homme vous les raconte, pendant que je me retirerai pour prendre quelque repos, ſi la choſe eſt poſſible.

Les Sultanes attendries par les larmes qu'elles virent couler à regret des yeux de ce Cavalier, donnerent ordre qu'on le conduiſît dans un appartement con-

venable, & Cothrob l'y ayant accompagné lui-même, lui fit présenter du Sorbet, dans lequel il versa quelques goutes d'un Elixir merveilleux pour ses blessures; après quoi il le laissa sur un lit, où il ne fut pas plûtôt, qu'il s'abandonna à un sommeil, d'autant plus tranquille, que les douleurs que sa blessure lui caussoit, cesserent sitôt qu'il eut pris son Sorbet. Pendant qu'il reposoit, l'Iman étant retourné dans le sallon avec celui qui avoit accompagné cet inconnu, les Sultanes n'eurent pas plûtôt témoigné au dernier l'envie qu'elles avoient de sçavoir les avantures de son maître, que se disposant à leur obéir, il leur parla à peu près dans ces termes.

HISTOIRE

De Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendehroud, Princesse de Samarcand.

JE ne vous ferai pas, Mesdames, la description du Royaume de Kasgar, (*a*) cela vous doit être connu; je ne m'étendrai que sur le récit des actions particulieres du Prince Zem-Alzaman, (*b*) fils unique du Sultan Fraydoun qui domine dans ce Royaume. Ce Monarque avoit eu une guerre sanglante avec celui de Samarcand (*c*); elle avoit

(*a*) *Kasgar*, Ville Capitale du Turchestan.

(*b*) C'est-à dire l'ornement du Siecle.

(*c*) *Samarcand*, Ville grande & capitale de la Province de Mavaralnahar. Elle est bâtie sur une Riviere assez considérable qui la traverse par le milieu; il y a beaucoup d'apparence que c'est une des sept qu'Alexandre le Grand fit bâtir, & ausquelles il donna son nom.

été pendant quelque tems assez douteuse ; mais enfin ce dernier succombant sous la puissance de Fraydoun, il fut tué de sa propre main dans une bataille fort cruelle, qui fut donnée sur les frontieres de son Royaume. Après une victoire des plus complette, le Sultan de Kasgar auroit pû étendre ses conquêtes jusques dans le cœur de la Province de Mavaralnahar ; mais comme il n'avoit fait que repousser les Troupes du Roi de Samarcand qui l'avoit attaqué injustement, il se contenta de l'avantage qu'il venoit de recevoir ; & croyant ne pouvoir sans crime envahir les terres de ses voisins, il accorda à la veuve de son ennemi la paix qu'elle lui fit demander, & se tint paisible dans son Royaume, où il gouverna ses Sujets avec toute la justice & la modération possibles.

Le Roi de Samarcand n'avoit laissé en mourant qu'une femme appellée Al-Alma; cette Sultane dans toutes les occasions avoit témoigné tant de prudence & de courage, qu'après la mort de ce Monarque qui n'avoit qu'une fille, ses Sujets ayant une extrême confiance dans cette Princesse, lui défererent la Couronne, contre l'usage ordinaire de l'Orient.

Quoique cette illustre femme sçût le tort que son époux avoit eu dans la guerre dans laquelle il venoit de succomber, & qu'il avoit entreprise contre son sentiment, & que la necessité de ses affaires l'eût obligée de demander la paix à Fraydoun, elle garda dans l'ame une violente douleur de la perte du Sultan son époux; & ne respirant que la vengeance, elle chercha dans la Princesse Zendehroud sa fille, toute sa

consolation. Cet enfant avoit six ans au plus; mais à cet âge elle étoit d'une beauté si parfaite, que faisant esperer qu'elle seroit bientôt un miracle de la nature, Al-Alma se flattoit par le moyen de sa fille de se faire, pour ainsi dire, des esclaves de tous les Princes ses voisins qu'elle armeroit contre Fraydoun. Dans cette esperance elle éleva la jeune Princesse avec tous les soins imaginables; & en lui donnant la fierté d'une Lionne; elle lui inspira des sentimens de la haine la plus marquée contre le Sultan de Kasgar, & l'accoutuma à n'entendre prononcer son nom qu'avec horreur.

Comme cette Princesse étoit d'une complexion vigoureuse & robuste, Al-Alma lui fit pratiquer bien-tôt les exercices les plus violens; & la faisant monter à cheval dès qu'elle eut assez de

force pour cela, elle voulut qu'armée d'arc & de fleches, elle allât fréquemment à la chasse; & si elle n'en fit pas une Amazone, elle souhaita du moins qu'elle ressemblât à ces femmes illustres par leur bravoure, qui jusqu'au tems du grand Iskender (a) s'étoient acquises dans l'Asie une si haute réputation.

XXX. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendehroud, Princesse de Samarcand.

LE Prince Zem-Alzaman, qui depuis la nuit qu'il avoit passée dans le Serail, jouissoit d'une santé presque parfaite,

---

(a) Alexandre le Grand.

étant entré dans le sallon à l'heure ordinaire, avec sa compagnie qui l'y avoit amenée, & dont il avoit reçu toutes les amitiés possibles, les Sultanes n'eurent pas plûtôt paru souhaiter sçavoir la suite de ses avantures, qu'il fit signe à celui qui l'avoit accompagné de les continuer : ce qu'il fit ainsi.

Zendehroud réussit à merveille dans tous les projets de la Sultane sa mere. Elle devint d'une beauté achevée ; & à mesure que son esprit se formoit avec toutes les graces qu'une excellente éducation peut donner, son corps s'accoutuma sans peine aux exercices les plus violens de notre sexe. Quand Al-Alma vit la Princesse telle qu'elle l'avoit souhaitée, elle ne cacha plus son dessein ; & la proposant à tous les Princes ses voisins pour prix de la vengeance qu'elle ref-

piroit, elle la destina pour épouse à celui qui lui fourniroit le plus de moyens d'accabler son ennemi.

Pendant que Zendheroud croissoit en âge & en perfection, le Sultan de Kasgar mon maître qui n'avoit d'enfant que Zem-Alzaman, plus âgé de quatre ans que la Princesse de Samarcand, employoit tous ses soins pour en faire un Prince accompli; & Zem-Alzaman seconda si bien les intentions du Sultan son pere, qu'à dix-huit ans non-seulement il avoit acquis une extrême capacité dans les sciences, & dans tous les exercices convenables à sa qualité, mais encore qu'il devint le plus vigoureux & le mieux formé de tous les Sujets de son pere.

Il avoit à peine atteint cet âge, que Fraydoun, obligé de se mettre en campagne pour repousser quelques Sultans de ses voisins

qu'Al-Alma avoit excité sous main à lui faire la guerre, lui donna le commandement d'une partie de son armée; & ce Prince y fit des actions de valeur tellement au-dessus de toute croyance, qu'il s'attira, non-seulement l'admiration des Officiers & des Soldats qu'il commandoit, mais qu'il devint la terreur de ses ennemis, dont il tua trois Chefs de sa propre main. Ces commencemens merveilleux ayant porté la réputation du jeune Prince de Kasgar au plus haut point; le bruit qui s'en répandit à Samarcand, causa une si violente douleur dans le cœur de la Reine, qu'elle en pensa mourir de rage, & les éloges qu'elle entendoit faire de ce Prince, le rendirent autant odieux à la mere & à la fille, que le Sultan son pere le leur étoit déja. Fraydoun qui n'avoit pas laissé d'être allarmé des préparatifs de

guerre que la Reine de Samarcand faiſoit ſourdement, pendant qu'elle animoit les Princes ſes voiſins contre lui, fut tranſporté de joie en apprenant les actions éclatantes de Zem-Alzaman. Alors loin de craindre les ſecours qu'Al-Alma eſperoit tirer de la beauté de la Princeſſe ſa fille, il n'eut beſoin que de reprimer la noble envie qu'avoit le Prince de pévenir la Sultane en portant la guerre dans ſes Etats. Mon fils, lui dit cet équitable Monarque, il faut que la juſtice accompagne toujours nos actions; quoique le reſſentiment de la Reine ne ſoit pas abſolument raiſonnable, je ne ſçaurois le condamner tout-à-fait; le Sultan ſon époux me fit une guerre injuſte, mais il périt ſous mes coups; voilà la ſource de ſa haine; je pourrois peut-être me mettre à l'abri des traits d'une ennemie implacable en travaillant

à la détruire ; mais quelle gloire aurois-je à combattre une femme, & encore dans le tems que je sçais que le Sultan de Bockora (*a*) se prépare à lui faire la guerre ? Le jeune Prince goûta les raisonnemens pleins de generosité du Sultan ; & comme son dernier combat avoit établi une paix solide dans ses Etats, il demanda à son pere la permission de voyager. Le Sultan n'ayant pû la lui refuser, il partit d'abord avec une suite de douze personnes ; mais au bout d'un mois, s'en trouvant incommodé, il renvoya dix de ceux qui l'accompagnoient, écrivit à son pere qu'il souhaitoit marcher *incognito*, & débarrassé de toute sa grandeur, & lui pro-

(*a*) *Bockora*, Ville très-considérable par sa grandeur, dans le Zagatay en Tartarie, dont elle a été autrefois la Capitale : elle est environ à 50 lieuës de Samarcand, & l'on croit qu'elle étoit la patrie d'Avicene.

mit de ne se point tellement éloigner de ses Etats, que si ses ennemis faisoient quelques mouvemens, il ne pût revenir promptement à son secours. Quelque chagrin que Fraydoun ressentît à la lecture de cette Lettre, il fut obligé de prendre patience, & se confiant aux promesses de son fils, il attendit son retour avec tranquillité.

Le nom de Zem-Alzaman avoit trop fait de bruit pour que ce Prince voulût le porter dans ses voyages; comme il n'avoit gardé qu'un de ses esclaves & moi pour son service, il nous défendit de l'appeller autrement qu'Edris; & ayant, sous ce nom, parcouru une partie du Turquestan, il résolut de passer dans les Etats de la Reine de Samarcand, attiré sans doute à ce dessein par le désir de connoître ses forces, ou par la curiosité d'apprendre si la

beauté de Zendheroud, que sa mere comptoit devoir être si fatale au Sultan Fraydoun, & lui susciter tant d'ennemis, méritoit la réputation qui se répandoit chez les Rois ses voisins.

Le Prince eut à peine mis le pied dans le Mavaralnahar, où il apprit que le Prince Kobad, frere d'Al-Alma, se disposoit à aller au-devant du Sultan de Bockora, que pour être instruit plus particulierement de sa maniere de faire la guerre, il résolut de lui aller offrir ses services. Kobad charmé de la bonne mine de Zem-Alzaman, qui se presenta à lui sous le nom d'Edris, le reçut avec un extrême plaisir, & ce jeune Prince fit de si grands prodiges de valeur dans la bataille que Kobad presenta au Sultan, qu'on ne parla plus dans l'armée que du brave Edris, qui dans ce jour sauva deux fois la vie à Ko-

bad, &c. fut cause par ses belles actions, de la victoire la plus complette que l'on pût remporter.

Al-Alma instruite par un courier que lui envoya son frere, de l'extrême bravoure de mon maître, le regarda comme un homme envoyé du Ciel, non-seulement pour la délivrer des mauvaises intentions du Sultan de Bockora, mais encore comme un instrument propre à détruire celui de Kasgar, & à opposer au Prince Zem-Alzaman son fils; & dans le dessein de vengeance qu'elle ne perdoit pas de vûe, elle écrivit à son frere de ne rien négliger pour engager Edris à venir jusqu'à Samarcand, recevoir les récompenses qu'il méritoit avec tant de justice. A cette proposition le Prince se trouva fort embarrassé; mais feignant beaucoup de modestie, il ne voulut rien promettre de positif, & assura

seulement Kobad qu'il ne sortiroit pas des Etats de la Reine, sans aller l'assurer de ses respects.

Zem-Alzaman, que dorénavant je nommerai toujours Edris, nous témoigna l'embarras où il se trouvoit ; cependant ayant fait reflexion qu'il n'étoit sûrement pas connu dans cette Cour, après avoir parcouru quelques Villes du Mavaralnahar, il prit la résolution de se rendre à Samarcand. Nous approchions d'une forêt qui n'est qu'à deux lieuës de cette Ville, lorsque fatigué du voyage, le Prince résolut d'y prendre quelque repos ; pour cet effet, il quitta la grande route, & cherchant l'endroit le plus écarté, il entendit le bruit d'un petit ruisseau qui couloit agréablement sur quelques cailloux ; il le suivit jusqu'à sa source, qui à cent pas de-là formoit une fontaine rustique, & ayant trouvé ce lieu très-commode

pour y passer quelques heures, il y mit pied à terre, & nous ayant ordonné de nous éloigner, il se coucha sur l'herbe, & ceda bientôt au sommeil qui l'accabloit.

Pendant que le Prince dormoit tranquillement, Zendheroud, dont l'exercice de la chasse faisoit, comme je l'ai déja dit, la principale occupation, parcouroit la forêt où nous étions, montée sur un des plus beaux chevaux de l'Arabie : l'ardeur avec laquelle elle poursuivoit un Chevreuil, lui ayant fait prendre une route differente de celle de sa fuite, elle s'en écarta de maniere, qu'elle ne s'apperçut de son erreur, que lorsqu'elle eut atteint la bête qu'elle perça de son dard. Elle méditoit alors de retourner sur ses pas, quand se voyant proche de cette fontaine, qui lui étoit très-connuë, elle résolut d'y aller étancher la soif dont elle étoit

pressée ; elle mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, & prit le chemin qui y conduisoit ; mais elle n'eut pas fait cinquante pas que le premier objet qui la frappa, fut celui du Prince de Kasgar, qui dormoit si profondément, qu'il ne s'éveilla point au bruit qu'elle fit en s'approchant de lui. Si d'abord Zendheroud fut surprise à une rencontre si peu attendue, les avantages qu'elle avoit au-dessus des personnes de son sexe, la rassurerent bientôt ; d'ailleurs, une simpathie secrette l'empêchant de se retirer de ces lieux, elle considera d'abord avec attention, & ensuite avec émotion le Prince mon maître ; il n'avoit pas alors plus de vingt ans ; & comme aucun des déplaisirs qu'il a ressenti depuis, n'avoit encore alteré sa beauté & sa bonne mine, la Princesse ne put disconvenir en elle-même, qu'elle n'a-

voit jamais rien vû de si parfait ; mais ensuite détournant ses regards de dessus un objet qui les attiroit avec violence, elle soupira, & prenant trop d'interêt à ce bel Inconnu, elle souhaita du moins, que ce fût à lui à qui elle pût avoir obligation de la mort du Sultan de Kasgar & de son fils ; & qu'il fût destiné du Ciel pour une vengeance qu'elle souhaitoit avec tant de passion : elle s'arrêtoit à ces reflexions, lorsque le Prince s'éveillant fut frappé & éblouï de la vûë de la Princesse à un point, que se relevant & se jettant à ses pieds sans balancer : Pardonnez, Madame, lui dit-il, la temerité d'un Etranger qui ignoroit que vous honorassiez ces lieux de votre presence ; informé du respect qu'il doit à votre sexe, il n'auroit pas été assez hardi pour se presenter ainsi à vos yeux. La vûë d'hommes faits comme vous, dit

alors Zendheroud, m'eſt de trop bon augure, pour que je m'offenſe de leur rencontre : levez-vous, Seigneur, c'eſt la Princeſſe de Samarcand qui vous en prie.

XXXI. SOIRE'E.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman Prince de Kaſgar, & de Zendehroud Princeſſe de Samarcand.

ON ne peut concevoir quelle fut la ſurpriſe & la joie du Prince en ce moment. Vous êtes l'incomparable Zendehroud, reprit-il avec étonnement ? Ah Madame, que je me ſçais bon gré d'avoir employé mes armes contre vos ennemis ! & que je m'eſtimerois heureux ; ſi par quelques ſervices que j'ai tâché de vous rendre, le nom d'Edris étoit déja

parvenu jusqu'à vous! Au nom d'Edris, Zendheroud tressaillit; elle recula quelques pas, & ne put voir sans beaucoup de joye que celui de qui l'air charmant venoit de la soumettre à l'empire de l'amour, étoit encore plus digne de cette fortune par sa valeur que par le merite de sa personne; elle tâcha cependant de se remettre de la surprise de ses sens, & prenant la parole à son tour : Seigneur, lui dit-elle, je n'ai point de peine à vous croire le brave Edris, à qui cette Couronne a tant d'obligation; le portrait que l'on m'avoit fait de votre personne, est encore fort au-dessous de ce que je vois en vous.... Pendant que le Prince & la Princesse étoient dans cette conversation, la suite de la chasse l'ayant rejointe, Kobad qui étoit de la partie, n'eut pas plutôt reconnu Edris, que sautant en bas de son

cheval, & courant à lui les bras ouverts, il lui fit mille caresses, ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs imaginables ; & l'ayant invité de venir à Samarcand, le Prince remonta sur son cheval que je lui présentai, & marcha toujours à côté de la Princesse qu'il entretint pendant tout le chemin.

Al-Alma qui avoit ardemment souhaité la vûë de ce Heros, qu'elle esperoit engager à la servir dans la guerre qu'elle méditoit contre le Sultan de Kasgar, reçut Edris avec toutes les marques d'estime & de considération qu'elle eût pu donner aux plus grands Princes de la terre ; elle n'oublia rien pour lui marquer la plus vive reconnoissance qu'elle avoit de ses services, & le Prince s'acquit en si peu de tems toute son affection, que jamais favori ne s'étoit rendu si puissant sur l'esprit d'aucun souverain. Comme mon Maî-

tre étoit très-prevenant, il se fit bien-tôt aimer de tous les Sujets de la Reine; & si quelqu'un envia son bonheur, ce ne furent que quelques Princes, qui aspirant à la possession de Zendheroud & du trône, craignirent que la Reine, aveuglée sur le compte de cet inconnu, ne lui donnât la preference sur eux; leur crainte étoit d'autant plus juste, que cette fiere Princesse, qui ne les avoit jamais favorisé d'un regard qui leur pût donner la moindre esperance, sembloit se plaire infiniment dans la compagnie d'Edris. Il n'avoit pourtant pas encore osé faire connoître sa passion à Zendheroud, lorsqu'un soir se promenant avec elle dans les jardins du Palais, elle le fit asseoir à ses côtés; & ses esclaves s'étant par respect, éloignées de quelques pas: Seigneur, lui dit-elle, en lui montrant une fontaine, qui couloit en

face du berceau, sous lequel elle étoit, c'est dans un lieu presque semblable à celui-ci, que j'ai vû la premiere fois le brave Edris. Vous pourriez ajouter, reprit mon Prince avec vivacité, que ce fut aussi dans cet endroit qu'il laissa sa liberté aux pieds de la divine Princesse de Samarcand, & qu'il s'y chargea des glorieuses chaînes qu'il veut porter jusqu'au tombeau. Quoique la Princesse ne fût pas fâchée d'une pareille déclaration, elle rougit, baissa les yeux en terre, & ne les osant lever sur le visage d'Edris, ce Prince qui observoit sa contenance, y remarquant plus de pudeur que de fierté & de colere, en devint plus hardi qu'auparavant: Belle Zendheroud, lui dit-il, si je vous ai offensé, ordonnez du genre de mort qui doit punir mon audace; mais soyez bien persuadée, que cet Edris, qui sans s'être fait connoî-

tre que par son épée, a osé lever les yeux jusques sur la Princesse de Samarcand, n'est pas indigne de lui appartenir. Ma naissance ne cede ni à la vôtre, ni à celle des autres Princes qui sont à votre Cour; mais pardonnez, si pour le present je ne puis vous en dire davantage; j'ai des raisons essentielles pour garder là-dessus un silence que le tems justifiera.

Edris, dit alors la Princesse, nous vous avons assez d'obligation, pour ne vouloir pas exiger, que vous me déclariez ce secret; mais si ce que vous me dites est véritable, Zendheroud ne sera jamais qu'à vous. La Princesse fut si émue de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle fut quelque tems sans parler; ensuite reprenant la parole, ah! Edris, lui dit-elle, que viens-je de vous avouer? Pouvois-je oublier que je ne devois pas disposer de mon cœur, & qu'il n'est desti-

né, ainsi que ma main, que pour celui qui mettra aux pieds de ma mere la tête du Sultan de Kasgar.

Ces dernieres paroles troublerent un peu Edris, cependant il se remit promptement, & pour empêcher la Princesse de remarquer l'alteration qui étoit sur son visage: Madame, lui dit-il, je n'ai pas ignoré jusqu'ici les conditions ausquelles s'engagent ceux qui aspirent à la gloire de vous posseder, & quoiqu'il paroisse beaucoup de présomption dans ce que je vais vous dire, je vous promets de ne demander la possession de l'incomparable Zendheroud, que pour le jour que je mettrai sur sa tête la couronne de Kasgar.

Quoique la Princesse n'entendît point le sens des promesses du Prince, la confiance avec laquelle il lui parloit, lui persuadoit la grandeur de sa naissance; & cherchant en elle-même les noms des

plus puissans Princes de tout l'Orient, desquels elle exceptoit Zem-Alzaman par la haine qu'elle lui portoit, elle n'avoit garde de s'imaginer qu'Edris & lui ne fussent qu'une même personne. Enfin Zendheroud extrêmement émûe d'une pareille conversation, se leva de dessus son siége, ses femmes se rapprocherent, & elle se retira dans son appartement, dans lequel elle passa la nuit avec beaucoup d'agitation.

A peine le jour parut-il, que la Princesse voulant rendre graces au Prophete de l'arrivée d'Edris dans ses Etats, elle résolut d'aller pour cet effet à la principale Mosquée de Samarcand; elle en prit le chemin avec sa suite, & comme elle alloit y entrer, elle apperçut beaucoup de monde à la porte, & une femme assez âgée qui faisoit retentir l'air de ses cris. Elle fit écarter le peuple, & s'étant approchée

prochée de cette femme, elle lui demanda la cause de sa douleur. Hélas ! Madame, répondit la vieille en fondant en larmes, je n'avois qu'un fils, & je viens de le perdre par son obstination. Un vieux Calender à qui j'ai donné l'hospitalité cette nuit, voyant qu'il se préparoit à monter à cheval pour aller se promener avec ses amis, a fait son possible pour l'empêcher de sortir de la maison. Vous êtes menacé, lui a-t'il dit, aujourd'hui d'un grand malheur ; vous pouvez l'éviter en restant ici : remettez à demain votre promenade, & soyez sûr qu'en suivant mon conseil vous aurez des jours longs & heureux, & que vous serez à l'abri de la malheureuse destinée qui vous attend dans les rues de Samarcand. Mon fils n'a fait que rire de cette prédiction ; il a tourné le Calender en ridicule, & sautant sur son cheval, il est

sorti de ma maison sans écouter mes prieres ni mes larmes, & courant à toute bride il n'est pas plutôt parvenu à cet endroit, que son cheval se cabrant s'est renversé dessus lui, & lui a brisé la tête contre la porte de la Mosquée.

Zendheroud étonnée d'une pareille prédiction, consola de son mieux cette mere affligée, dont le fils expira dans le moment. Elle donna ses ordres pour le faire reporter dans sa maison, & ayant chargé un de ses esclaves d'engager le Calender à venir la trouver à son Palais au retour de la priere, l'esclave s'acquitta si bien de sa commission, qu'elle trouva en y rentrant le Calender qui attendoit ses ordres. Bon Vieillard, lui dit-elle alors, ce que l'on m'a raconté ce matin à votre sujet, me surprend infiniment. Est-il possible que le jeune homme chez qui vous avez passé la nuit, n'a

perdu la vie que pour n'avoir pas voulu suivre votre conseil ? Cela est vrai, Princesse; répondit modestement le Vieillard. J'ai toute ma vie fait une étude particuliere de la phisionomie, & par des principes presque sûrs, j'avois prévû le malheur dont cet étourdi étoit menacé.

La Princesse ayant fait alors éloigner ceux de sa suite : Sage Vieillard, lui dit-elle, puisque vous avez acquis une science si profonde à l'inspection seule du visage, pourriez-vous m'instruire de ce que je dois craindre ou esperer. Madame, reprit le Calender, après l'avoir regardée fixement, quoiqu'il y ait souvent du danger à dire la verité aux Princes, je ne vous cacherai point ce que je pense à votre sujet. Vous joignez à une grande beauté, un courage encore plus grand; mais toutes vos bonnes qualités sont quelquefois

ternies par des mouvemens de colere qui deshonorent votre sexe, dont le partage doit être la douceur & la moderation. Faites-y une extrême attention. Heureuse, si la tendresse que vous a inspiré un jeune Heros digne de vous, ne vous devient pas funeste par cet endroit, & si la violence de vos passions, en causant tous les malheurs de votre vie & de la sienne, n'est pas un obstacle à l'acquisition d'une Couronne qu'il se prépare à vous mettre sur la tête.

XXXII. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendheroud Princesse de Samarcand.

LA Princesse fut si frappée de l'horoscope du Calender, qu'elle en resta dans une extrême

furprife. Elle lui fit préfent de cent pieces d'or, & fe renfermant dans fon cabinet, elle s'abandonna au plaifir de voir que les prédictions de ce vieillard s'accordoient parfaitement avec les fentimens de fon cœur; & comme elle n'avoit à craindre pour obftacle à fon bonheur que les bouillans accès de fa colere, elle fe promit bien de gagner fur elle de fe vaincre dans toutes les occafions où cette violente paffion voudroit prendre quelqu'empire fur fon ame.

Pendant que Zendehroud faifoit de fi agréables réflexions, la Reine fa mere uniquement occupée de fa vengeance, ne fongeoit qu'aux préparatifs d'une guerre cruelle contre le Sultan de Kafgar. Secondée par le brave Edris & par plufieurs Princes qui afpiroient tous à l'hymen de la Princeffe, elle comptoit fur une vic-

toire presque certaine ; & s'entretenant un soir avec eux de la maniere dont elle prétendoit attaquer le Sultan, l'un de ces Princes se vanta de suffire seul avec ses Troupes pour désoler les Etats de Fraydoun : un autre promettoit de lui apporter dans peu la tête de ce Monarque, & le plus modeste d'eux tous assuroit qu'il conduiroit le pere & le fils chargés de chaînes aux pieds de la Sultane, & la rendroit maîtresse absolue de leur destinée.

Quoique la passion de la Reine lui fît écouter toutes ces bravades avec beaucoup de satisfaction, elle s'apperçut que mon Maître qui gardoit le silence, sembloit par un ris moqueur, mépriser les présomptueuses promesses de ces Princes : Et que dit à cela le brave Edris ? reprit-elle. Rien, Madame, repliqua-t'il en riant. Si ces Princes executent leurs projets,

mon secours vous est tout-à-fait inutile, & il y a apparence que je les regarderai faire. Cependant, Madame, s'il m'étoit permis de vous dire ce que je pense, je ne crois pas la conquête du Royaume de Kasgar si facile, & quelles que soient vos forces, & celles des Princes, je vous conseille de n'oublier rien de ce qui peut vous être utile dans une entreprise de cette nature; je crois connoître Fraydoun, en valeur, en experience, & en generosité il ne le cede à aucun Monarque du monde. J'ai vû le Prince Zem-Alzaman son fils dans l'action, & j'ose assurer Votre Majesté qu'il est brave, & que dans un jour de combat, il peut inspirer de la frayeur aux plus intrépides.

Karib-Schak, l'un des Princes qui étoit attaché à la Princesse, jettant alors sur Edris un regard qui marquoit tout son ressenti-

ment : il ſemble, lui dit-il, que vous vouliez nous intimider par les louanges outrées que vous donnez aux ennemis de la Reine ; mais ſçachez que loin de le craindre, il n'y a aucun de nous qui ne s'eſtime autant qu'eux, & qui ne ſe croye aſſez puiſſant pour ſuffire ſeul à détruire un Monarque dont vous élevez un peu trop haut la bravoure & les forces.

Je demande excuſe à la Reine de ma ſincerité, repliqua Edris, j'ai crû devoir lui apprendre des verités dont je ſuis informé par moi-même, je n'en ſuis pas moins zelé pour ſon ſervice ; je lui en ai déja donné des preuves, & ſi nous nous trouvons en campagne contre ſes ennemis, nous verrons qui les abordera avec plus de courage, ou de ceux qui les louent, ou de ceux qui les mépriſent. La converſation commençoit à s'aigrir par de pareils diſcours,

cours, lorſque la Reine fut obligée d'interpoſer ſon autorité : Prince, leur dit-elle, je ſuis perſuadée qu'Edris n'a point intention de vous offenſer, il parle conformément à ce qu'il a vû, & je vous prie de ne vous point piquer mal-à-propos contre un homme dont j'ai reçû des ſervices ſi eſſentiels, que je ne puis trop lui en témoigner ma reconnoiſſance : ſongez plûtôt à faire approcher les ſecours que vous m'avez promis, & diſpoſons-nous tous de concert à détruire un ennemi digne de toute ma haine.

Pendant que chacun des Princes étoit allé lui-même faire avancer ſes Troupes vers les frontieres de Kaſgar, Kobad qui avoit conçu une eſtime toute particuliere pour mon Maître, voulut ſe l'attacher par des liens plus forts que ceux de l'amitié ; & comme il avoit une fille unique

d'une rare beauté, il proposa au Prince de la lui accorder pour son épouse. Jamais on n'a été dans un plus grand embarras qu'Edris le fut en ce moment. Après l'engagement secret qu'il avoit avec la Princesse de Samarcand, il ne devoit pas accepter cette proposition, il ne pouvoit pas aussi la refuser sans craindre d'offenser mortellement un Prince, qui, sans le connoître que par ses belles actions, lui offroit une Princesse dont le plus puissant Monarque de l'Orient se seroit trouvé honoré de devenir l'époux. Il fut donc obligé de dissimuler son déplaisir, & sans rien répondre de positif, il se retrancha sur sa modestie, & reçut les offres de Kobad avec beaucoup de respect, résolu de communiquer à la Princesse, le plus promptement qu'il lui seroit possible, la cruelle situation où il se trouvoit.

Kobad croyant être sûr du consentement d'Edris, courut transporté de joie chez la Reine ; elle étoit dans son cabinet avec Zendehroud : Madame, lui dit-il, en se jettant à ses pieds, Edris a trop rendu de services à Votre Majesté & au Royaume, pour ne l'en pas récompenser dignement. Je me suis chargé de ce soin ; j'ai trouvé le secret de vous l'attacher sans reserve, de bannir par ce moyen la jalousie des Princes, & de le mettre à la tête de vos Armées, sans qu'ils en puissent murmurer. Quel est ce moyen, reprit la Reine avec précipitation ? Je viens, continua Kobad, sous votre bon plaisir, de lui proposer la Princesse Darejan ma fille pour épouse, & s'il a paru recevoir ces offres avec modestie, j'ai cru voir dans ses yeux tant de reconnoissance de l'honneur auquel je veux bien l'élever, que

je dois m'applaudir de l'acquisition que je fais de ce jeune Heros pour mon gendre, si Votre Majesté veut bien approuver mon choix.

Mon frere, reprit la Sultane de Samarcand, à quelque puissant parti que ma niéce puisse prétendre, comme je crois que celui que vous lui destinez l'emporte sur eux par le merite & par la valeur, je ne puis désapprouver un choix que j'aurois fait moi-même pour la Princesse ma fille, si Edris étoit d'une qualité à pouvoir y aspirer. Je vous félicite même de penser avec tant de noblesse, & de faire plus de cas de la vertu toute nue, que des grands titres qui sont souvent dénués du mérite qu'il faut pour les soutenir. De quelque douleur que Zendehroud se sentît pénétrer en ce moment à une nouvelle si peu attendue, elle ne crut pas devoir

garder le silence en cette occasion : Seigneur, dit-elle à Kobad, j'ai oui dire qu'Edris prévenu d'une violente inclination pour une personne dont il étoit tendrement aimé, faisoit tout son bonheur d'être uni avec elle : Etes-vous bien assuré qu'il consente sincerement à accepter l'honneur que vous lui faites ? Si je n'en étois pas bien certain, reprit Kobad, je n'aurois pas demandé le consentement de la Reine pour ce mariage ; & s'il a quelque passion dans le cœur, ce doit être pour la Princesse Darejan ma fille, qui la lui a inspirée : comme j'ai cru m'appercevoir qu'il l'avoit vûe plusieurs fois avec plaisir, & que ma fille paroissoit charmée de la bonne mine & de la valeur de ce jeune Heros, j'ai compté ne pouvoir mieux faire que d'unir deux cœurs si disposés à s'aimer, & je ne dou-

te pas qu'à l'heure que je vous parle, le brave Edris ne soit allé lui témoigner une partie des transports, qu'il n'a pas crû devoir laisser échaper devant moi lorsque je lui ai annoncé un bonheur si inesperé.

SiKobad qui se flattoit que mon Maître avoit reçu sa proposition avec beaucoup de plaisir, faisoit cette réponse à Zendehroud sans aucun artifice, cette Princesse eut besoin de toute la grandeur de son courage pour cacher le trait mortel que le Prince son oncle venoit de lui porter; mais quel fut l'excès de sa rage, lorsqu'en traversant la salle par où elle se retiroit à son appartement, elle apperçut Edrisqui paroissoit aux genoux de la Princesse ! Cette vûe ayant redoublé sa fureur, elle passa brusquement à sa chambre, sans jetter les yeux sur mon Maître, & s'y abandonnant à tout ce que le

plus vif ressentiment pouvoit produire en elle de plus violent : Quoi ! s'écria-t'elle, le perfide Edris m'abandonne pour Darejan, lui que j'ai préferé dans mon cœur à tant de grands Princes, & cet Edris, qui devoit mettre à mes pieds la Couronne de Kasgar, n'est qu'un ingrat qui me sacrifie à la premiere lueur d'une fortune brillante. Malheureuse Zendehroud ! voilà donc le fruit de ta sotte crédulité, & de la facilité avec laquelle tu t'es laissée séduire aux discours d'un imposteur. Ah ! monstre d'ingratitude, avec de tels sentimens tu n'es pas né Prince, & je sçaurai bien te punir de la lâcheté que tu viens de faire paroître à mes yeux.

Pendant que la Princesse de Samarcand étoit dans cette cruelle agitation, l'esclave qui avoit coutume, d'introduire quelquefois mon Maître dans son appartement, sans

même l'annoncer entra avec lui. Ce Prince étoit dans un desordre si touchant, que sans faire attention à la situation de la Princesse, il se jetta à ses pieds, & il alloit lui expliquer de quelle maniere il avoit été obligé de recevoir les propositions de Kobad, & que la Princesse Darejan s'étant trouvée mal dans la salle par où elle venoit de passer, il avoit été dans la nécessité de la soutenir, & de la reconduire jusqu'à son appartement. Mais Zendehroud sans lui en donner le tems, se levant avec des yeux étincelans de fureur : Traître, lui cria-t'elle, es-tu bien assez hardi pour te montrer encore devant moi ? Miserable Inconnu, sors de ma présence, vas porter ailleurs tes noires trahisons ; cherche une alliance plus convenable à un monstre tel que toi, & ne te présente jamais à mes yeux, si tu ne veux que je

lave dans ton ſang l'affront que tu viens de me faire. Après ces paroles prononcées avec toute la pétulance poſſible, la Princeſſe ſans vouloir permettre qu'Edris ouvrît la bouche pour ſe juſtifier, ſe retira dans un arriere cabinet, & en ferma buſquement la porte ſur elle.

Jamais étonnement ne fut égal à celui du Prince : il ignoroit que Kobad eût déja vû la Reine, & croyoit annoncer à la Princeſſe une nouvelle qui lui cauſeroit autant d'embarras qu'à lui-même ; mais pénetré d'une douleur mortelle à une reception auſſi peu attendue, il ſe retira ſans ſçavoir préciſément la cauſe de ſon malheur, & rentra chez lui dans un état ſi digne de pitié, que nous en fûmes dans une allarme inconcevable. Le Prince après s'être jetté ſur un ſopha, qu'il mouilla de ſes larmes, alloit m'expliquer

le sujet de son affliction, lorsque l'on heurta à la porte; j'y courus promptement, & lui ayant amené l'esclave qui étoit ordinairement chargé des ordres de la Princesse, il lui remit une Lettre dans laquelle il lut ces paroles.

N'entreprens point, perfide, de te justifier, sors dans le moment même de Samarcand, & ne me force point à me porter contre toi à des extrêmités que tu dois craindre, s'il te reste encore quelqu'ombre de vertu.

Mon maître fut si surpris de la dureté du stile de cette Lettre, qu'il en pensa sur le champ expirer de douleur. Dites à Zendehroud, répondit-il à l'esclave, que j'obéirai à ses ordres, quelqu'injustes qu'ils puissent être; alors succombant à son affliction, il se renversa sur son sopha, & fut sans connoissance pendant plus d'une

demie heure. Nous fondions en larmes, le seul homme qu'il avoit à son service & moi, & après lui avoir donné tous les secours nécessaires pour le faire revenir de l'état déplorable où il étoit, il n'eut pas plûtôt repris l'usage de ses sens, que ramassant la Lettre de la Princesse qu'il avoit laissé tomber, & que j'avois eu le tems de lire, il m'ordonna de lui préparer des chevaux pour partir à la pointe du jour. J'executai ses ordres avec ponctualité, & étant monté à cheval, nous sortîmes de Samarcand sans sçavoir quelle route nous allions prendre : cependant le Prince ayant fait réfléxion que le Sultan son pere pouvoit dans peu avoir besoin de lui, nous tournâmes nos pas du côté d eKasgar.

Si Zendehroud étoit accablée de douleur de sa cruelle situation, il y a lieu de croire que la prom-

pte obéiſſance du Prince la fit rentrer en elle-même, & que connoiſſant par-là combien elle pouvoit avoir eu tort de l'avoir traité ſi durement, elle ne fut pas longtems ſans ſe repentir de n'avoir pas ſuivi le conſeil du vieux Calender; mais il n'y avoit plus de remede; comme elle ſeule pouvoit pénetrer la cauſe de l'abſence d'Edris, elle n'avoit garde de la faire connoître à la Sultane ſa mere & à Kobad, qui l'un & l'autre étoient dans une inquiétude, d'autant plus grande de ſa diſparution, que les Princes qu'ils avoient engagé dans leur querelle, firent dire à la Reine que leurs Troupes marchoient vers la frontiere de Kaſgar.





XXXIII. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

FRaydoun averti que l'armée de la Reine & de ses Alliés s'avançoit vers son Pays, ne crut pas devoir se laisser surprendre ; comme il sçavoit les pratiques secretes qu'Al-Alma faisoit depuis long-tems pour lui susciter des ennemis, il avoit toujours entretenu sur sa frontiere une armée toute prête à lui opposer, & si quelque chose l'allarmoit, c'étoit l'absence du Prince Zem-Alzaman. L'éloignement d'un fils qui lui étoit si nécessaire, remplissoit son ame d'amertume ; & comme il étoit persuadé de la

bonté de son cœur, il craignoit que quelque triste accident ne le lui eût enlevé pour toujours : cependant s'étant campé d'une maniere à profiter de l'avantage du lieu, il attendit fierement l'arrivée des Troupes de la Reine de Samarcand. Il me seroit difficile de vous faire le détail d'une Bataille dont je ne sçais quelques particularités, que par le récit que j'en ai entendu faire ; qu'il vous suffise, Mesdames, de sçavoir que l'armée de la Reine, y compris les Troupes qu'avoient amené les Princes, étoit composée de près de cent mille hommes, que Fraydoun n'en avoit pas plus de soixante & dix mille, & que malgré cette inégalité, il n'hesita pas à lui livrer la Bataille. La plaine fut bientôt couverte de corps morts, la campagne ruisseloit de sang, l'air retentissoit des cris & des gemissemens des blessés &

des mourans, les Soldats de Fraydoun ployoient tantôt ſous l'effort des ennemis, un moment après ceux de la Reine lâchoient le pied, le déſordre & la confuſion commençoit à ſe mettre dans les deux armées ; il y avoit déja plus de ſix heures que l'on combattoit, ſans qu'on pût ſçavoir lequel des deux partis avoit l'avantage, & les Princes impatiens de ſe ſignaler aux yeux d'Al-Alma & de Zendehroud, faiſoient des efforts ſi extraordinaires, qu'ils alloient peut-être faire pancher la victoire de leur côté, quand Fraydoun tout couvert du ſang de ſes ennemis, s'étant attaché au Prince Karibſchak, il attira contre lui tous les autres Princes, qui ſe diſputoient l'avantage de le priver de la vie. Quelque valeur que ce Monarque témoignât, il étoit preſque impoſſible qu'il ne ſuccombât pas ſous tant d'en-

nemis, qui n'en vouloient qu'à lui seul, lorsque l'on vit tout d'un coup paroître dans son armée un gros de trois mille Cavaliers, conduits par un homme vêtu d'une robbe noire, & le visage couvert d'un voile; qui entrant dans le fort de la Bataille avec une extrême impétuosité, apporta beaucoup de désordre dans l'armée de la Reine. Les Princes & Karibschak, à l'envi l'un de l'autre, cherchoient à finir l'action par la mort du Sultan de Kasgar, & l'un d'eux qui avoit le bras levé, alloit lui fendre la tête par derriere, lorsque ce nouveau Guerrier qui venoit de faire changer l'état du combat, ayant poussé vers cet endroit avec une furie extraordinaire, abbatit le bras de ce Prince, en tua deux autres de deux coups de son cimeterre, & semblable à la foudre, ou du moins à quelque chose de plus terrible

terrible qu'à un mortel, renversa tout ce qui se trouva devant lui; alors le gros de Cavalerie qui le suivoit, ayant fait retentir le nom du Prince Zem-Alzaman, ce nom seul inspira tant de courage aux Soldats du Sultan de Kasgar, & une si grande terreur aux ennemis, que les derniers tournerent le dos dans le moment même.

Karib-Schak resté seul des Princes venus au secours de la Reine, étoit forcené de rage; il avoit beau faire ses efforts pour animer ses Troupes, Zem-Alzaman & les siens en firent un si grand carnage, que ce Prince fut obligé de suivre le torrent, & d'éviter par la fuite une mort certaine.

La nuit qui approchoit, empêcha de poursuivre les fuyards, qui auroient tous été taillés en pieces, & le combat auroit pû

durer quelques heures de plus; mais Zem-Alzaman ayant fait sonner la retraite, plûtôt par considération pour la Princesse, que par rapport à l'obscurité qui commençoit à regner, il alla rejoindre Fraydoun, qui ne sçavoit quelles caresses faire à un fils à qui il étoit redevable de la vie & du succès de cette journée.

L'on peut juger de la consternation qui regnoit dans l'armée de la Sultane de Samarcand. Retranchée dans son camp autant qu'elle le put, elle tint conseil à la pointe du jour, & elle avoit résolu de demander la paix à Fraydoun, lorsque Karibschak s'y opposa : Madame, lui dit-il, il n'y a encore rien de désesperé; nous étions prêts à remporter la victoire sur le Sultan de Kasgar, lorsque le Prince son fils, par son arrivée imprévûe, & par une valeur dont on ne peut parler sans

admiration, a fait changer l'état des choses : c'est donc, pour ainsi dire, en lui seul que réside aujourd'hui toute la force & toute la confiance du Sultan ; eh bien, Madame, c'est à lui à qui je veux m'attacher ; je vais lui envoyer un défi de se battre seul à seul avec moi ; quelque brave qu'il puisse être, je ne me sens pas moins de courage que lui ; je me flatte de vous délivrer par sa mort de l'ennemi le plus redoutable que vous ayiez, & de mériter la main de la Princesse Zendhéroud, par une victoire que je crois être seul capable d'obtenir.

Pendant que Karibschak parloit ainsi, & s'applaudissoit par avance de la réussite du combat, mille cris de joie firent retentir dans le camp de la Reine le nom d'Edris. La Reine à cette nouvelle, & sans répondre à Karibschak, court au-de-

vant de mon maître; & l'embrassant avec la derniere tendresse: Edris, lui dit-elle, en versant des larmes en abondance, si vous aviez été hier parmi nous, les troupes de Fraydoun n'auroient pas eu sur mon armée un avantage dont je ne puis me relever; mais puisque je vous retrouve, je vous avoue que je sens rénaître toutes mes esperances.

Madame, répondit Edris avec beaucoup de modestie, la nécessité indispensable de mes affaires, qui m'a fait éloigner de Samarcand lorsque j'ai cru vous être inutile, n'a pû m'empêcher de revenir auprès de vous si-tôt que j'ai pû en trouver l'occasion. J'agis pourtant en ce jour contre des ordres rigoureux, qui me défendoient de paroître en cette Cour encore si-tôt; mais comme j'ai cru pouvoir vous y être nécessaire, je viens vous y offrir;

quoiqu'un peu tard, tout ce qui peut dépendre de moi. Dans la ſituation préſente de nos affaires, reprit Al-Alma, je ne croyois pas qu'il y eût moyen de ſortir honorablement de cette entrepriſe, par la continuation d'une guerre, que je craignois que nous ne fuſſions pas en état de ſoutenir; mais votre préſence me releve le courage. Le Prince Karibſchak vient de me propoſer un expedient que j'approuve, à condition que vous partagerez avec lui la gloire de cette action, de laquelle dépend toute notre fortune. Je le crois trop raiſonnable pour s'y oppoſer, & je le prie de permettre que ſon nom & le vôtre ſoient jettés dans une urne: celui des deux qui en ſortira le premier, engagera celui qui le porte à un combat auſſi périlleux qu'il doit être honorable. Alors la Reine

prenant l'étonnement de Karib-ſchak, & le ſilence d'Edris pour un conſentement tacite, elle fit écrire leurs noms ſur deux morceaux de papier de pareille grandeur; & les ayant remués dans un vaſe, celui qui fut tiré ſe trouva être d'Edris: Seigneur, lui dit la Reine tranſportée de joie, je ſçais que la grandeur du péril ne vous étonne pas; c'eſt ſur cette confiance, & ſur la connoiſſance que j'ai de votre bravoure, que je crois que vous ne refuſerez pas de vous trouver en combat particulier contre Zem-Alzaman, & que vous ferez tous vos efforts pour vaincre un Prince qui nous eſt plus redoutable que toutes les troupes de Fraydoun.

Cette propoſition de faire combattre Edris contre Zem-Alzaman, étonna tellement mon maître, qu'il fut quelque tems

ſans répondre, & Karibſchak profitant de ce moment, pour témoigner à la Reine combien il étoit ſenſible à l'affront qu'elle venoit de lui faire : Madame, lui dit-il, lorſqu'en pareil cas, l'on héſite, c'eſt ſigne que l'on ne ſe ſent pas digne d'un choix pareil à celui que vous venez de faire à mon préjudice ; & il m'eſt bien dur de voir que vous me préferiez dans votre cœur un inconnu ſans naiſſance, & d'une valeur peut-être fort équivoque, puiſqu'il ne ſe préſente qu'après un combat, où il auroit pû donner des marques de ce courage ſi vanté par le Prince Kobad. Edris ne put ſouffrir un diſcours auſſi inſolent : Karibſchak, lui dit-il, ſi je ne me ſuis pas trouvé à l'action d'hier, tu dois croire que cela m'a été impoſſible ; s'il m'avoit été permis d'y être, j'y ſerois péri, ou la Reine ſeroit

demeurée victorieuse, & je n'aurois pas trahi ses interêts par une fuite honteuse ; je combattrai le fils de Fraydoun, & j'ose assurer la Sultane, que si le Prince peut être vaincu, je suis le seul qui dois remporter sur lui la victoire qu'elle désire ; & quand j'en serai venu à bout, je te ferai connoître les armes à la main, qu'Edris te sera toujours superieur en naissance & en courage.

La Princesse Zendheroud, qui étoit présente à cette querelle, & qui jusqu'alors n'avoit osé lever les yeux sur Edris, crut à son tour devoir prendre la parole : Ce n'est pas, leur dit-elle, Seigneurs, dans une situation pareille à la nôtre, que vous devez vous diviser par des discours outrageans ; unissez-vous plutôt l'un & l'autre, pour détruire un ennemi, dont la valeur augmente notre haine, &

cherchez

cherchez des moyens pour que nous puissions retourner avec honneur à Samarcand. Je vous demande pardon, Princesse, reprit Edris, de la vivacité que je viens de témoigner en votre présence & en celle de la Reine ; mais je puis vous assurer que j'accepte, avec d'autant plus de satisfaction, l'honneur que je reçois aujourd'hui, qu'il me donnera, peut-être, occasion de lui faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance qu'elle veut bien avoir en moi. Elle peut envoyer de ma part le cartel à Zem-Alzaman ; s'il accepte le combat, je ne manquerai pas demain, au lever du soleil, de me trouver dans le bois qui borde ce camp. J'y attendrai vos ordres & ceux de la Reine, & jusqu'à ce tems, trouvez bon que je donne le reste du jour à une affaire de la derniere importance, qui m'o-

blige indiſpenſablement de vous quitter. A peine le Prince eut-il fini ces paroles, que ſaluant reſpectueuſement la Reine, il ſortit de ſa tente ; & piquant ſon cheval, il s'éloigna à toute bride du camp de la Sultane de Samarcand.

XXXIV. SOIRE'E.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman Prince de Kaſgar, & de Zendehroud Princeſſe de Samarcand.

LE Prince de Kaſgar étant revenû au camp de ſon pere, ſe trouva dans un embarras extrême ; il ne ſçavoit comment en ſortir, & étoit prêt d'inſtruire le Sultan de ſon amour, de ſe démaſquer à la Reine de Samarcand, & de lui propoſer

la paix & une alliance entre la Princesse Zendheroud & lui, lorsqu'il se ressouvint qu'il y avoit parmi les gardes de Fraydoun un jeune homme fort bien fait, & qui avoit beaucoup de son air; cet homme même, par cette raison, étoit fort considéré de son Commandant, qui souvent en riant, le nommoit le Prince, à cause de sa ressemblance avec lui. Zem-Alzaman résolut de le substituer à sa place, & d'attendre qu'on lui vînt faire le défi de la part de la Reine de Samarcand. Il n'y avoit pas quatre heures qu'il étoit de retour, que le Herault arriva. Il fut conduit chez le Sultan, qui dans le premier mouvement, après avoir appris le sujet de sa mission, entra dans une si violente colere, qu'il alloit le faire pendre, lorsque Zem-Alzaman, informé de son arrivée,

envoya prier son pere de lui accorder sa demande, & lui fit représenter, que quelqu'inégalité qui parût être entre Edris & lui, ce seroit faire une tache à sa gloire que de le refuser.

Fraydoun plein de générosité, ne put desapprouver la volonté du Prince, & Zem-Alzaman ayant fait sçavoir à la Reine, qu'il se rendroit le lendemain entre les deux camps, une heure après le soleil levé, avec mille chevaux seulement, & qu'Edris en pouvoit amener autant avec assurance de sa personne, le Herault ne fut pas plutôt parti, que le Prince envoya chercher le jeune homme qui lui ressembloit : Togrul, lui dit-il, quand il fut seul avec lui, il s'agit de me rendre un service des plus essentiels, & dont le bonheur de ma vie dépend. Alors l'ayant instruit de sa passion

pour la Princeſſe, de la ſituation où il étoit avec elle, & de l'engagement qu'il avoit été obligé de prendre ſous le nom d'Edris, de ſe combattre lui-même : Toi ſeul, mon cher ami, continua-t'il, peut me tirer de cet embarras. Prends les habits ſous leſquels j'ai paru encore aujourd'hui dans l'Armée d'Al-Alma ; ils ſont aſſez reconnoiſſables, & ſur-tout par cette agraffe de Diamants, que j'ai reçue de la main de cette Reine. Tu partiras demain ſur mon cheval à la pointe du jour ; tu te rendras dans le bois qui eſt proche du Camp, & tu y attendras les ordres de cette Princeſſe. N'entre en converſation, s'il eſt poſſible, avec qui que ce ſoit ; rends-toi avec les perſonnes qu'elle envoyera au-devant de toi, à l'endroit que j'ai déſigné pour notre combat ; je m'y trouverai ſous l'habit noir que je

portai hier ; j'aurai le même voile qui me couvroit le visage, & des armes émoussées, dont je ne te porterai aucun coup que dans des endroits où je ne pourrai te blesser dangereusement ; tu es adroit ; sers-toi de toute ta capacité contre moi, je te le permets ; & lorsque notre combat aura duré assez de tems pour le faire croire des plus serieux, je te saisirai au corps, je te porterai par terre ; tu te rendras mon prisonnier ; je t'emmenerai dans notre camp, d'où après avoir repris tes habits, je retournerai chez la Reine sous le nom d'Edris, comme si le Prince Zem-Alzaman m'avoit renvoyé sur ma parole, pour y négocier la paix.

Togrul étoit trop honoré par la confidence du Prince, & par le personnage qu'il alloit représenter, pour ne pas accepter sans

hésiter, la proposition qu'il lui faisoit. Après avoir passé une partie du jour & de la nuit dans la tente de Zem-Alzaman, il en sortit, suivant ses ordres, avant le jour, & se rendit dans le bois qui lui avoit été indiqué. En attendant que la Reine eût envoyé au-devant de lui, il remercioit la fortune de lui avoir procuré une occasion aussi favorable de gagner les bonnes graces de son Prince, lorsqu'il se vit tout d'un coup investi par vingt Cavaliers, qui fondant sur lui, avant même qu'il eût eu le tems de se remettre en défense, le percerent de mille coups, & le jetterent à bas de son cheval dans un état si affreux, qu'il en étoit tout à fait défiguré. Ces malheureux assassins n'avoient pas encore assouvi toute leur rage, lorsqu'entendant dans le bois le pas de plusieurs chevaux, dans

l'appréhension d'être surpris, ils se sauverent à toutes jambes :

C'étoit un Officier des Gardes de la Reine, qui avec sa Compagnie, venoit au-devant d'Edris; il ne fut pas plutôt arrivé sur le lieu, où venoit de se passer cette cruelle execution, que jettant les yeux sur l'homme que l'on venoit de réduire dans un état si pitoyable, il crut à sa phisionomie, à sa taille & à ses habits, le reconnoître pour le brave Edris; & comme il étoit universellement aimé, ces Soldats remplirent bien-tôt le bois de leurs plaintes, & firent retentir de toute part le nom de ce Heros.

La Princesse Zendehroud, dont les premiers mouvemens de colere avoient été si nuisibles à son parti, en le privant du secours de cet intrepide Guerrier, n'étoit pas à se repentir de n'a-

voir pas voulu écouter sa justification; elle n'avoit pas vû sans peine de quelle maniere il avoit parlé la veille, quoique peu intelligiblement, sur l'obéissance qu'il avoit voulu lui marquer; elle auroit souhaité avoir une explication avec lui; & pour cet effet elle monta à cheval dès la pointe du jour, sous prétexte d'aller visiter les environs du Camp, & se rendit dans le bois, où elle ne doutoit pas que le Prince ne se dût trouver. Les cris qu'elle entendit, le nom d'Edris plusieurs fois repeté avec tristesse, lui firent pousser son cheval jusqu'à l'endroit où Togrul venoit d'être assassiné, & l'on peut croire qu'il s'en fallut bien peu qu'elle n'expirât de douleur, en voyant celui qu'elle prenoit pour son Amant, verser un torrent de sang par les playes que ses meurtriers venoient de lui

faire : elle lui essuya le visage qu'il avoit souillé de sang ; & trompée par la ressemblance que Togrul avoit avec le Prince, elle tomba évanouie entre les bras de cet Officier qui étoit cause que les lâches Assassins avoient pris la fuite. Elle ouvrit enfin les yeux quelque tems après ; & croyant voir encore dans Edris quelque signe de vie, elle lui prit la main : Seigneur, lui dit-elle en fondant en larmes, apprenez-nous du moins quels sont les monstres qui vous ont réduit dans cet état affreux, & soyez sûr que j'en ferai la vengeance la plus marquée . . . . . Togrul en ce moment ayant repris ses esprits pour quelques instans, fit un effort pour parler ; & s'imaginant peut-être que le Prince avoit usé de trahison à son égard, Zem-Alzaman, lui dit-il, d'une voix foible & en-

trecoupée, Zem-Alzaman.... Il ne put en dire davantage, & la mort en ce moment lui coupant la parole avec la vie, la Princesse fut penetrée d'une si vive douleur, qu'elle pensa expirer avec lui. Quoi! s'écria-t'elle, c'est le barbare Prince de Kasgar qui a fait assassiner Edris? Ah! monstre plus cruel que les Tigres, tu te fais bien connoître pour le digne fils du meurtrier de mon pere. Eh! crois-tu que je laisse impunie ta cruauté execrable? Non, cher Edris, je te vengerai, ou j'y perdrai la vie. Tu m'as appris toi-même le nom de ton bourreau, & Zendehroud ne se contentera pas de te pleurer comme feroit une femme du commun; ce bras, qui plus d'une fois a attaqué sans crainte les bêtes les plus farouches, s'armera d'un fer vengeur pour exterminer le scé-

lerat qui t'a fait ôter la vie : je t'ai aimé, Edris, je ne crains plus que ce ſecret devienne public, & je te donnerai après ta mort des preuves de cette paſſion : mais pourquoi differer ma vengeance d'un ſeul moment ? Ma réſolution en eſt priſe, & qu'aucun de vous ne ſonge à m'en détourner : Edris alloit combattre le perfide Prince de Kaſgar ; je veux ſous ſes mêmes habits lui arracher la vie, ou périr glorieuſement en le vengeant : je vous défends donc à tous tant que vous êtes, & je vous le défends, ſous peine de mon indignation, de vous oppoſer à mes deſſeins, ni de les traverſer de quelque maniere que ce ſoit ; que ſix de vous reſtent ſeulement en ces lieux pour y garder ce corps précieux, juſqu'à ce que je l'envoye enlever pour lui faire rendre les honneurs de

la sepulture ; que le reste me suive à l'endroit désigné pour le combat, & que qui que ce puisse être, ne soit assez hardi pour faire connoître que la Princesse de Samarcand va combattre le cruel Zem-Alzaman sous les habits d'Edris.

Zendehroud en ce moment fit voir dans ses yeux quelque chose de si redoutable, que l'on fut contraint de lui obéir ; on dépouilla celui qu'elle croyoit Edris, de sa veste, de sa robe & de son turban, & la Princesse ayant pris dans ses habits & dans ses armes tout ce qui pouvoit lui convenir, elle monta sur le cheval du Prince ; & partant de ce bois la fureur peinte sur le visage, elle arriva au lieu du combat où Zem-Alzaman attendoit déja avec inquietude le faux Edris.

La violence des mouvemens

qui agitoient la Princeſſe, la rendoient tellement défigurée, qu'elle en étoit entierement méconnoiſſable, &. Zendehroud appercevant de loin Zem-Alzaman le viſage couvert de ſon voile: le perfide, s'écria-t'elle, n'oſe faire voir dans ſes yeux ce qui ſe paſſe dans ſon cœur; mais je vais bien-tôt venger l'outrage qu'il m'a fait. Alors animée de fureur, elle pouſſa ſon cheval à toute bride, & fondit ſur le Prince avec tant de rage, que Zem-Alzaman, qui ne s'attendoit pas à une pareille attaque, penſa en être renverſé: il ſe mit en défenſe, paroit avec beaucoup d'adreſſe les coups qui lui étoient portés, & ne frappant jamais que du plat de ſon épée, il étoit, pour ainſi dire, honteux de témoigner en cette occaſion moins de valeur que dans tant d'autres où il s'étoit trouvé.

Pendant que le Prince ménageoit son ennemi, Zendehroud aveuglée de fureur, ayant porté un coup terrible à mon maître, il l'évita avec tant de bonheur que son sabre tombant sur la tête du cheval de la Princesse, il lui fit une playe, dont le sang lui réjaillit jusques sur le visage. Comme elle craignoit que cet animal blessé dangereusement ne se cabrât, elle se jetta promptement à terre, & le Prince charmé de voir celui qu'il prenoit pour Togrul dans une situation à pouvoir terminer le combat, ainsi qu'il en étoit convenu avec lui, il sauta legerement en bas de son cheval; & s'approchant pour le saisir au corps, la Princesse se précipita sur lui avec tant de furie, qu'il ne put éviter d'être blessé à la main gauche. Zem-Alzaman supris de l'impétuosité du faux Edris, ne sça-

voit que penser de l'opiniâtreté avec laquelle il se défendoit, lorsque Zendehroud lui ayant fait connoître par des reproches outrageans, que ce n'étoit pas contre Togrul qu'il combattoit: Qui que tu sois, lui dit-il, tu as eu tort de me tirer d'une erreur qui pouvoit te conserver la vie: Alors l'ayant saisie au corps avec une force extrême, il la renversa par terre, & lui alloit couper la tête, lorsque son turban étant tombé à terre, une touffe de longs cheveux qui se répandirent sur ses épaules, lui ayant essuyé le sang dont elle avoit le visage souillé, lui firent reconnoître dans son ennemi la Princesse de Samarcand.

A cette surprise si peu attendue, & qui augmenta encore en voyant que Zendehroud qui n'avoit pas quitté son épée, faisoit tous ses efforts pour lui en percer

percer le cœur, il crut en ce moment avoir été reconnu de la Princeſſe ; & lui tenant le bras : Ah ! Madame, lui dit-il, quelle haine ſi cruelle vous porte à de ſi étranges extrêmités contre Zem-Alzaman ? Si Edris s'attira votre colere, n'en eſt-il pas aſſez puni. Au lieu de ce coupable Edris qui n'eſt plus, recevez pour époux le Prince de Kaſgar, qui vous adore ; vous trouverez en lui tous les avantages que vous ne deviez pas eſperer de rencontrer dans un inconnu.



XXXV. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

IL sembloit que le mauvais Génie de Zem-Alzaman lui dictât des paroles dont l'équivoque portoit la rage dans le cœur de la Princesse : Traître, lui cria-t-elle, puisque par ta noire trahison j'ai perdu Edris pour toujours ; arrache donc la vie à l'infortunée Zendheroud.

A peine la Princesse achevoit ces paroles, que les principaux Officiers de la Reine s'étant approchés du lieu du combat pour demander au Prince la vie de celui qu'ils prenoient pour Edris, ils furent dans un si grand éton-

nement de reconnoître la Princesse, que cette nouvelle courant de bouche en bouche, les Soldats de la Reine mirent tous le sabre à la main pour sa défense.

Pendant que Zem-Alzaman courut à son cheval, sur lequel il remonta promptement, on enleva Zendheroud, & les Troupes commises à la garde du Camp, échauffées de part & d'autre, s'étant attaquées avec beaucoup de fureur, mon Maître se mit à la tête des siennes, & animé par la plus vive douleur & la plus violente colere, il en fit sentir les effets de telle sorte à ceux qui furent assez malheureux pour se trouver devant lui, que l'on ne pouvoit pas s'imaginer que ses coups partissent de la main d'un simple mortel.

Il faut vous expliquer ici, Mesdames, quel étoit l'auteur du meurtre du faux Edris, & je crois

même que vous aurez pû le soupçonner aisément, quand vous vous rappellerez ce qui s'étoit passé entre mon Maître & le Prince Karibschak ; ce dernier outré de la conduite que la Reine avoit tenue à son égard, de la fierté outrageante avec laquelle Edris avoit repoussé ses discours méprisans, & par-dessus tout cela passionément amoureux de Zendehroud, crut qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'obtenir la Princesse, que celui de se défaire d'un rival aussi redoutable, & persuadé qu'il n'en viendroit pas aisément à bout par les voyes d'honneur, il n'hésita pas à prendre la résolution de le faire assassiner ; dans l'idée d'occuper sa place pour combattre le Prince de Kasgar. Comme malgré des sentimens aussi bas, il étoit brave de sa personne, il ne doutoit pas qu'il ne sortît vainqueur d'un combat qu'il avoit,

pour ainsi dire, provoqué pour lui-même, & il comptoit ensuite que la Reine ne pourroit lui refuser la main de la Princesse.

Karibschak donc avoit donné ses ordres pour se défaire d'Edris, & ils n'avoient été que trop cruellement executés contre le malheureux Togrul. Le Chef de cette infâme entreprise étoit même venu lui en rendre compte si-tôt qu'elle eut été executée, & il en ressentoit une joie extrême, lorsque voyant arriver la Princesse qu'il ne reconnut pas, sous les habits du faux Edris, il jetta un regard furieux sur celui qui venoit de lui apporter la nouvelle de la mort de ce redoutable rival : le dénoüement du Combat entre mon Maître & Zendheroud, lui ayant fait connoître la verité de l'execution de ses ordres, il en eut tant de joie, que sans faire attention aux conventions que les mille

Cavaliers, qui de part & d'autre devoient accompagner leurs Maîtres, n'en feroient que les Spectateurs, ce fut lui qui anima les Troupes de la Reine à rompre cet engagement; il croyoit que le Prince de Kasgar fatigué du combat qu'il venoit de soutenir, n'auroit plus toute la vigueur necessaire pour se défendre de ses coups; mais Zem-Alzaman outré de la plus violente colere, & reconnoissant dans ce Prince un rival insolent, lui fit bien-tôt ressentir les effets de sa fureur: après un combat assez & même trop opiniâtre pour un Prince dont l'ame étoit soüillée d'un crime aussi noir, Zem-Alzaman lui fendit la tête d'un coup de sabre; & ce scelerat en rendant son ame impure avec son sang, n'eut pas le tems de joüir long-tems du fruit de sa trahison.

La mort de Karibschak ayant

tout-à-fait découragé les Soldats de la Reine, ils ne jugerent pas à propos d'essuyer toute la fureur de ceux du Prince de Kasgar qui en avoient déja massacré une bonne partie : ils prirent la fuite, & regagnerent leur camp, où l'on venoit de conduire la Princesse Zendheroud.

Si mon Maître avoit voulu profiter de ses avantages, il auroit pû en faire un carnage horrible ; mais la generosité accompagnant toutes ses actions, il défendit qu'on les poursuivît, & retourna avec ses gens au camp du Sultan son pere, le cœur penetré de la plus vive douleur.

Agité des reflexions les plus cruelles, il ne pouvoit comprendre les raisons qui avoient déterminé la Princesse à le combattre avec tant de haine, comment elle pouvoit être couverte des habits de Togrul, & ce que ce jeune

homme étoit devenu, & m'ayant donné des ordres secrets pour m'en informer, il se renferma dans sa tente sans vouloir parler à personne, & sans permettre que l'on visitât les blessures qu'il pouvoit avoir reçues dans les combats qu'il avoit soutenu dans cette journée.

Fraydoun averti du chagrin du Prince, & croyant qu'il ne provenoit que de la honte d'avoir deshonoré ses armes en combattant contre la Princesse, se rendit à sa tente, & y étant entré malgré ses défenses, il le força à laisser examiner ses blessures, qui se trouverent si legeres qu'il se retira sans inquiétude, après avoir fait tout ce qu'il avoit pû pour consoler mon Maître de l'affliction qu'il voyoit peinte sur son visage.

Zem-Alzaman cependant passa une nuit si mauvaise, que le lendemain il se trouva avoir une fiévre

vre des plus violentes, & cette nouvelle ayant encore allarmé le Sultan, il accourut au chevet du lit du Prince : Mon fils, lui dit ce bon pere, je suis sensible à l'état où je vous vois, ouvrez-moi votre cœur ; la Reine de Samarcand m'envoye demander une tréve pour donner la sepulture aux braves gens de son armée, qui ont péri dans ces derniers combats ; votre valeur a tellement affoibli son parti, que je pourrois en lui refusant cette grace, achever de détruire entierement ses esperances, mais malgré l'injustice de son procedé, je veux avoir pour elle tous les égards que l'on doit à son sexe ; & plût au Ciel que mes soupçons pussent être vrais, je tenterois d'établir entre elle & moi une paix solide. La Princesse Zendehroud passe pour avoir autant de beauté que de courage ; si j'étois sûr que son alliance vous

fût agréable, je lui ferois faire des propositions qu'elle ne pourroit refuser sans être fort mal conseillée ; puisque si j'écoutois aujourd'hui tout mon ressentiment, je pourrois m'emparer de ses Etats, sans presqu'aucune ressource de sa part. Seigneur, reprit Zem-Alzaman, je ne vous nierai point que j'aime la Princesse de Samarcand, & que tout mon bonheur dépend entierement de la posseder ; mais je doute que l'injuste Zendehroud veuille écouter vos propositions ; elle a conçu pour moi une haine si violente, que je ne dois pas me flatter qu'elle change si-tôt de sentimens à mon égard : cependant, Seigneur, offrez-lui, je vous supplie, la paix sans aucune condition, demandez la Princesse pour être mon Epouse ; mais de grace que la Reine sa mere n'interpose point son autorité dans cette negocia-

tion, je ne veux devoir Zendheroud qu'à elle-même, & je m'estimerois le plus malheureux de tous les hommes, si en me donnant la main, l'on faisoit violence à son inclination.

Pendant que tout ceci se passoit chez le Sultan de Kasgar, la Reine de Samarcand, surprise au dernier point du combat de la Princesse sa fille, l'avoit fait desarmer. Elle ne s'étoit trouvée avoir aucune blessure; la mort d'Edris à la sepulture duquel elle avoit donné ses soins, lui avoient causé un si violent desespoir, qu'elle ne cessoit de verser un torrent de larmes, & la Reine voyoit dans toutes ses paroles tant de marques de rage & de fureur, qu'elle en ressentoit une tristesse mortelle.

Al-Alma & Zendehroud étoient dans cette cruelle situation, lorsque le Visir que Fraydoun avoit choisi pour envoyer à la Reine,

arriva dans son Camp. Il lui presenta ses Lettres, & sçut lui faire voir tant de generosité dans le procedé du Sultan, & tant d'avantages dans l'alliance de son Prince, que cette mere ébranlée par les considerations que ce Monarque paroissoit avoir eu pour elle, courut au lit de Zendheroud : Ma chere fille, lui dit-elle, je viens vous apporter la paix que nous ne devons pas esperer dans une conjoncture pareille à celle où nous sommes; le Sultan de Kasgar nous l'offre, & demande qu'elle soit scellée par votre union avec le Prince son fils. Sa Lettre est si touchante, qu'elle a éteint en un moment dans mon cœur toute la haine que je lui portois & que je vous ai inspirée contre lui. Je n'ai cependant rien voulu promettre à son Visir, sans vous avoir auparavant consultée : tous les Princes nos alliés ont péri sous le sabre de

Zem-Alzaman, & nous ne devons plus esperer de secours, que du Ciel & de vôtre complaisance.

Ah Madame! s'écria Zendehroud, jamais le meurtrier d'Edris ne sera mon époux; il n'est plus tems de vous dissimuler ma passion pour ce Heros, & l'extrême douleur que je ressens de sa perte; je l'ai vû hier expirant dans le bois qui est proche de ce Camp; il est mort entre mes bras, & ses dernieres paroles m'ont fait connoître que le cruel Prince de Kasgar est son assassin; j'ai voulu sous les habits d'Edris venger sa mort, je n'ai pas été assez heureuse pour y reussir; ainsi loin de devenir son épouse, je jure par notre souverain Prophete, de faire ressentir à ce barbare tout ce qu'un juste ressentiment me pourra inspirer de plus conforme à la haine que j'ai pour lui.

La Sultane de Samarcand fut

autant ſurpriſe qu'affligée d'un pareil diſcours ; elle fit ce qu'elle put pour remettre l'eſprit de la Princeſſe dans ſa ſituation naturelle, & n'en ayant pû rien obtenir, elle ſe retira dans l'eſperance que la nuit, en apportant quelque ſoulagement à ſa douleur, lui feroit faire de ſages réflexions, qui la rendroient plus diſpoſée à ſuivre ſes volontés.

Pendant le reſte du jour, les Troupes de la Reine de Samarcand informées de l'arrivée du Viſir de Fraydoun, & du motif de ſon ambaſſade, en témoignerent toute leur joie, & donnerent mille bénédictions au Sultan de Kaſgar ſur ſa moderation. La Princeſſe informée de la ſituation des eſprits, en ſentit redoubler ſa fureur ; & ne doutant pas que la Reine ne lui fît de vives remontrances, pour l'engager à donner la main à Zeïn-Alzaman, elle ſe

fit seller un cheval, & suivie seulement d'un esclave, elle prit le parti de s'éloigner du Camp.

XXXVI. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

QUelle fut la surprise de la Reine à son reveil, d'apprendre l'absence de la Princesse! Il est impossible de bien representer l'excès de sa douleur; elle redoubla à la vûë du Visir de Fraydoun, sans lui expliquer les motifs odieux de l'aversion de Zendehroud pour Zem-Alzaman: Vous voyez, lui dit-elle, en fondant en larmes, jusqu'à quel point la fortune me persecute; rendez, je vous prie, témoignage au Sul-

tan votre Maître, de toute l'estime que j'ai pour lui, & assurez le Prince de Kasgar, qu'il ne tient point à moi que son union avec Zendehroud, n'affermisse pour toujours la paix, qu'il m'a offert avec tant de générosité : la Princesse a craint apparemment que je n'usasse avec elle, de mon autorité, elle s'est absentée du Camp, & j'ai perdu avec elle toute la consolation de ma vie; j'en suis au désespoir; mais j'espere que Fraydoun ne voudra point m'accabler dans mon malheur, ni profiter des avantages que la fortune lui a donné sur moi. Non, Madame, reprit le Visir, qui avant que de venir dans ce Camp, avoit reçû ses instructions du Prince, ce ne sont point les intentions de mon Maître; il vous offre la paix sans aucune condition, & ne veut point violenter les inclinations de la Princesse; Zem-Alzaman a trop

de respect pour ses volontés, & il l'aime d'une passion trop pure, pour ne vouloir pas l'obtenir d'elle-même.

Après le départ du Visir, la Reine, le cœur pénétré d'une affliction sincere, ayant donné ordre que l'on cherchât la Princesse de toutes parts, reprit la route de Samarcand à la tête des Troupes qui lui étoient restées en petit nombre, & dans un état déplorable.

Si le Sultan fut étonné de l'absence de Zendehroud, & de la haine qu'elle marquoit pour le Prince, ce dernier n'en fut pas surpris; mais il ne put recevoir sans une extrême douleur une Lettre de cette Princesse, qui l'assuroit, que loin d'être jamais à lui, elle ne donneroit sa main qu'à celui qui lui apporteroit sa tête.

Il se perdoit dans ses reflexions, & ne pouvoit comprendre com-

ment Zendehroud qui lui avoit témoigné tant de bonté sous le nom d'Edris, lui portoit une haine si violente si-tôt qu'elle l'avoit reconnu pour le Prince de Kasgar; il ne pouvoit accuser de cette aversion que Togrul, qu'il soupçonnoit de l'avoir trahi, puisque la Princesse l'avoit combattu sous ses habits & avec son même cheval; mais ayant appris du Visir qui revenoit du Camp de la Reine, que ce malheureux avoit été trouvé percé de mille coups dans le bois où il l'avoit envoyé, il ne sçavoit plus à quoi attribuer l'aversion extrême que la Princesse avoit conçuë pour lui, & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour ne pas succomber à sa douleur. La seule crainte d'affliger le Sultan, qui l'aimoit avec la derniere tendresse, fut le seul motif qui l'empêcha de s'ôter une vie qui lui devenoit à charge; mais ne

pouvant vaincre le chagrin qui le dévoroit, il se livra à une mélancolie si profonde, que Fraydoun en fut veritablement allarmé : ce Monarque avoit aussi repris la route de Kasgar; il y rentra aux acclamations du peuple, qui par mille vœux qu'il fit pour le Prince, lui fit connoître à quel point il lui étoit cher.

Le Sultan croyant devoir célebrer ses victoires, & la paix qu'il venoit de donner à la Reine de Samarcand, ordonna une fête magnifique, & s'imaginant par-là, dissiper l'humeur sombre du Prince, il l'engagea à s'y trouver, quoiqu'il eût témoigné beaucoup de repugnance pour être present à ce spectacle public, dont je ne vous ferai pas le détail. Il venoit de finir par une course de chevaux, que l'on avoit faite dans une plaine hors de Kasgar, & le Prince qui étoit à côté du Sultan,

étoit prêt à rentrer avec lui dans la Ville, lorsque sa tristesse ordinaire l'ayant fait écarter de quelques pas du gros de sa garde, un Cavalier poussant son cheval à toute bride vers le Prince, lui passa son épée à travers le corps, & l'y laissa enfoncée jusqu'à la garde. Mille cris s'éleverent à un accident si étrange & si peu prévû; l'on accourut promptement au secours du Prince chancelant, & son assassin alloit perdre la vie par les mains de ceux de la suite du Sultan, si ce Monarque lui-même n'avoit donné ordre qu'on le prît en vie, résolu de le faire périr dans les supplices les plus affreux.

Comme ce Cavalier étoit désarmé, il fût bien-tôt couvert de chaînes, & pendant qu'on le conduisoit dans un cachot, l'on reportoit Zem-Alzanian dans le Palais, au milieu des gémissemens & des cris lugubres, dont

toute la Ville retentiſſoit.

La quantité de ſang que le Prince avoit perdu, & le peu d'eſperance que les Chirurgiens donnerent d'abord de ſa bleſſure, mit le Sultan au deſeſpoir; & voulant connoître le meurtrier de ſon fils, il ordonna qu'on l'amenât en ſa preſence. Les habits de ce criminel étoient ſouillés de bouë & déchirés, & il étoit chargé de fers ſi peſans, qu'à peine avoit-il la force de les porter; mais à travers de l'état déplorable dans lequel il étoit, on voyoit briller ſur ſon viſage, une ſi grande beauté, que le Roi, tout préocupé qu'il étoit de ſa douleur, ne put s'empêcher de le regarder avec une eſpece d'admiration, qui augmenta encore par les diſcours que lui tint ce jeune homme: Sultan de Kaſgar, lui dit-il fierement, connois toute l'étendue de ma joie; en ôtant la vie à ton fils, j'ai vengé la mort

de mon pere, & d'un Heros à qui j'avois les dernieres obligations; à ces traits, reconnois la Princesse de Samarcand; j'ai fait mon devoir, c'est à toi à remplir le tien; j'ai versé ton sang, repands le mien, tu ne me verras pas implorer ta clemence; la seule grace qu'il me convient de te demander, c'est de ne me pas laisser languir dans les fers, & de conserver dans le genre de supplice auquel tu me destineras, la pudeur & la dignité dûes à mon sexe & à ma naissance. Cruelle Zendehroud, s'écria Fraydoun! si j'ôtai la vie à ton pere, ce fut dans un combat où il attaquoit la mienne, & sa mort n'a dû m'attirer aucun reproche de gens qui ont quelqu'égard pour la justice; mais, inhumaine Princesse! quelle fureur a poussé ta main barbare contre le sein de mon fils? Quelle offense particuliere as-tu reçûe d'un Prince genereux qui

t'adore ? Je te l'avois offert pour époux, ce malheureux fils que ta cruauté m'enleve pour toujours, & avec lui je te rendois maîtresse de mon Royaume dans un tems où je pouvois t'accabler. Zem-Alzaman n'étoit-il pas assez recommandable par ses grandes actions, par sa naissance & par sa propre personne, pour devenir l'époux de la Princesse de Samarcand ? Son procedé genereux auroit dû trouver de la reconnoissance dans un cœur moins cruel que le tien; mais il ne te suffisoit pas de tourner toute ta fureur contre moi seul, la perte de ma vie n'étoit pas capable de te satisfaire, & tu as cru avec juste raison m'outrager davantage dans la personne de mon fils que dans la mienne.

Le Sultan ne put achever ces reproches, sans répandre des larmes en abondance; Zendheroud

en fut émue : Sultan, lui dit-elle, quoique je ne veuille point chercher d'excuſe à l'action que j'ai commiſe envers ton fils, je te proteſte, que c'eſt moins pour me venger de Fraydoun que j'ai ainſi traité Zem-Alzaman, que pour le punir de ſon propre crime ; je n'aurois jamais attaqué ſa vie, ſi lui-même par une cruauté digne du plus barbare de tous les hommes, ne l'eût fait lâchement ôter à tout ce que je pouvois aimer ; c'eſt cette perte que je ne puis trop regretter, qui m'a portée à commettre une action auſſi déſeſperée, & qui doit te faire connoître combien la vie m'eſt odieuſe.



XXXVII. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

LA beauté est si recommandable par elle-même, que quelqu'outré que fût le Sultan, il commanda qu'on ôtât les fers à la Princesse ; il lui fit donner des habits conformes à son sexe, & au lieu de la faire reconduire dans son cachot, il la fit garder à vûe dans un appartement du Palais, avec tout le respect qui lui étoit dû, & sans lui donner d'autre déplaisir que celui de lui ôter la liberté.

Zem-Alzaman avoit été jusqu'à ce moment entre la mort & la vie, & sa playe étoit si consi-

dérable, que les Chirurgiens, qui ne pouvoient encore décider de son sort, avoient défendu qu'on le fît parler à qui que ce fût. Quoique dans une extrême foiblesse, il avoit toujours eu l'esprit très-présent; & comme il ne pouvoit se persuader que sa blessure vînt d'un autre endroit que d'un homme envoyé par Zendehroud, il se ressouvint que l'épée dont il avoit été blessé lui étoit restée dans le corps, & en avoit été tirée par les Chirurgiens; il crut qu'il pourroit peut-être par son moyen, s'éclaircir d'une partie de ses soupçons, & ayant commanmandé qu'on la lui apportât, il n'eut pas plûtôt jetté les yeux dessus, que la reconnoissant pour celle qu'il avoit portée sous le nom d'Edris, qu'il avoit ensuite confiée à Togrul, & qu'il avoit vû entre les mains de Zendehroud dans son dernier combat; il ne

douta plus que ce ne fût elle-même qui eût attenté à sa vie. Ah Ciel ! dit-il en ce moment, je meurs donc par les mains de la Princesse de Samarcand. Et bien, il faut executer ses intentions. En disant ces mots, il porta ses mains sur l'appareil que l'on avoit mis à sa blessure, & vouloit le déchirer, lorsqu'il en fut heureusement empêché par l'arrivée du Sultan.

Ce bon pere, sensiblement affligé de l'état où étoit le Prince, & qui venoit d'être témoin de son désespoir, ne l'aborda qu'en lui faisant les reproches les plus tendres, & en l'assurant qu'il ne pouvoit négliger sa vie, sans attenter à celle de son pere.

Zem-Alzaman, qui avoit un respect infini pour le Sultan, fut très-sensible à ses reproches ; tout foible qu'il étoit, il vouloit se jetter en bas de son lit, & pour

lui en demander pardon, & pour lui parler en faveur de Zendehroud; il en fut empêché par le Sultan: Seigneur, lui dit-il, la Princesse de Samarcand est entre vos mains, je n'en puis douter en voyant cette épée; au nom de notre grand Prophete, ne me la cachez pas plus long-tems; elle m'a voulu donner la mort, elle seule est capable de me rendre la vie, que je perdrois de douleur, si lon avoit manqué aux moindres égards que l'on doit à son sexe & à son rang; au lieu de prisons & de chaînes, offrez-lui, Seigneur, un Trône & des Couronnes; si elle les refuse, je vous demande en grace, qu'on ne la retienne pas plus long-tems dans une captivité qui ne peut que me rendre encore plus odieux à ses yeux; faites-la reconduire à Samarcand avec tous les respects que mérite une grande Princesse telle qu'elle

eſt ; & pour le prix d'une inviolable tendreſſe, que je conſerverai pour elle juſqu'à la mort, obtenez, s'il eſt poſſible, qu'avant ſon départ je puiſſe la voir un moment ; cette vûe me rendra la mort plus douce, ou me donnera des forces pour ſoutenir une vie que je ſens bien qui me deviendra inſuportable, ſans la bienveillance de Zendehroud.

Le Sultan, pour tranquilliſer le Prince, lui avoua que la Princeſſe étoit en ſon pouvoir ; qu'après l'avoir fait tirer du cachot, il l'avoit fait enfermer dans un des appartemens du Palais ; & ayant accordé à mon Maître tout ce qu'il lui demandoit, ſous condition qu'il feroit ſon poſſible pour contribuer à ſa guériſon, il paſſa dans la chambre de Zendehroud, à laquelle il ne put refuſer l'admiration que ſa beauté exigeoit de tous ceux qui la voyoient dans les habits de ſon ſexe.

Princesse, lui dit-il, Zem-Alzaman meurt, ainsi que vous le souhaitez ; mais comme il perdroit la vie avec regret, si elle lui étoit ravie avant que vous fussiez libre ; qu'il souhaite que l'on vous reconduise à Samarcand dans un état conforme à votre naissance, & que ce sont peut-être les dernieres volontés d'un Prince digne d'une meilleure destinée, je vous apprends que vous sortiez de cette terre odieuse quand il vous plaira ; je vous prie seulement, si les prieres d'un Monarque que vous rendez le plus malheureux Prince de la terre, vous peuvent toucher, de permettre que l'infortuné Zem-Alzaman vous puisse dire le dernier adieu : vous ne sçauriez refuser cette grace à un Prince qui reçoit la mort de vos mains avec autant de respect que de résignation.

Zendehroud extrêmement surprise des discours du Sultan, fut quelque tems sans parler, & les yeux baissés vers la terre ; ensuite les levant au Ciel : Puissant Mahomet ! s'écria-t'elle, est-il possible qu'un homme qui a pu commettre un crime si noir, témoigne tant de grandeur d'ame dans ses autres actions ? Et faut-il qu'il ne paroisse vertueux & magnanime, que pour me rendre plus coupable aux yeux des hommes ? Eh bien ! Seigneur, dit-elle à Fraydoun, je verrai Zem-Alzaman, puisqu'il le souhaite, non pas pour le prix de la vie & de la liberté que vous m'offrez, ni pour lui témoigner du repentir de l'avoir mis en l'état où il est, mais pour lui faire avouer en votre présence, comme il en est convenu dans le tems de notre combat, que la cruelle trahison dont il a usé envers un Heros, dont la memoire sera tou-

jours précieuse à mon cœur, méritoit un sort moins glorieux que celui de mourir par les mains de Zendehroud.

Madame, reprit le Sultan, j'ignore de quel crime vous accusez le Prince, mais je suis sûr qu'il n'est pas coupable des excès que vous lui reprochez; le tems dévoilera peut-être l'obscurité qui est répandue sur ce mystere: en attendant ce moment, & que mon fils soit en état de soutenir votre vûe, vous pouvez vous assurer que vous êtes libre.

Le Sultan étant ensuite sorti, la Princesse voulut connoître si effectivement elle jouissoit de la liberté qu'on venoit de lui rendre: pour cet effet elle descendit dans les jardins du Palais, & après s'y être promenée quelque tems avec les femmes esclaves qu'on lui avoit donné pour la servir, elle témoigna à l'Eunuque

que, à la garde duquel jufqu'alors elle avoit été commife, qu'elle fouhaitoit voir la Ville de Kafgar, & le pria de l'y accompagner. Elle fe couvrit d'un voile, & cet homme lui ayant donné la main, elle parcourût une partie de la Ville. En rentrant dans la grande place, qui étoit vis-à-vis le Palais, elle y trouva beaucoup de monde affemblé, elle y porta fes pas, & voyant un homme percé de deux coups de poignard, que l'on portoit chez un Chirurgien, elle s'imagina le reconnoître, & l'ayant effectivement remis pour l'avoir vû attaché au Prince Karibfchak, elle crut devoir en prendre foin, & l'ayant fait porter dans la maifon la plus prochaine, elle donna en fa préfence de l'argent pour lui procurer les fecours les plus preffans. Le Chirurgien arriva, & ayant devant elle fondé les playes du blef-

sé, il les trouva si dangereuses, que cet homme ayant lû sur son visage le danger où il étoit, & se sentant pénetré des bontés de la Princesse de Samarcand, pria ceux qui étoient présens de se retirer, & lui dit qu'il avoit un secret de la plus grande importance à lui reveler. Quand tout le monde, hors le Chirurgien, l'Eunuque & la Princesse fut sorti : Madame, lui dit-il, vous voyez devant vous un homme qui vous a cruellement offensée ; livré à l'ambition & à l'interêt dont je suis aujourd'hui la victime, le Prince Karibschak qui connoissoit mon foible, en a profité ; l'argent qu'il m'a donné, & les faveurs qu'il me promettoit, m'ont fait commettre le plus noir de tous les crimes ; il sçavoit bien que tant que le brave Edris vivroit, il ne pourroit aspirer à votre conquête ; c'est moi qui par

ſon ordre l'ai aſſaſſiné dans le bois proche de votre camp, au moment que pour vos interêts, il alloit combattre le Prince de Kaſgar.

Oh Ciel! s'écria la Princeſſe; quoi Karibſchak eſt auteur du meurtre d'Edris, ce n'eſt point le Prince Zem-Alzaman qui l'a fait maſſacrer? Non, Madame, reprit le bleſſé d'une voix foible & mourante; ce Prince n'a aucune part à la mort d'Edris, & loin d'avoir fait commettre ce crime, il en eſt le vengeur, puiſqu'il a tué de ſa propre main Karibſchak. Avec vingt Soldats des plus déterminés, je ſurpris celui dont j'avois charge de me défaire, nous le perçâmes de mille coups, & ayant rejoint notre maître par differens chemins, nous combattîmes ſous lui juſqu'au moment de ſa mort. Tous mes aſſociés dans ce crime ne jouirent pas long-tems.

des promesses que je leur avois faites ; ils perirent dans le combat, à l'exception du seul homme qui m'a mis dans l'état où je suis. Devenus inséparables, nous avions passé dans cette Ville où nous comptionsprendre parti dans les Troupes du Sultan, lorsqu'aujourd'hui étant pris de vin, il a eu la témerité de me reprocher cet assassinat ; je n'ai pas crû devoir laisser vivre plus long-tems un homme si dangereux, je lui ai passé mon épée à travers le corps, & je croyois en être défait, lorsque ce malheureux se relevant, m'a percé de deux coups de poignard, qui m'ont mis en état d'aller bientôt rendre compte à Dieu de mes actions. Puisse-t'il me pardonner le meurtre du brave Edris, dont j'ai toujours eu depuis un extrême regret au fond de mon cœur ! Si un repentir sincere peut effacer ce crime, je vous jure,

Madame, indépendamment de la situation où je me trouve, qu'on n'en peut être plus touché que je le suis. A peine cet homme eut-il prononcé ces dernieres paroles, que tombant dans des convulsions, il tourna à la mort, & expira entre les bras du Chirurgien.

XXXVIII. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

ON doit juger de l'affliction de la Princesse Zendheroud en ce moment; elle rentra dans le Palais, se renferma dans son appartement, & après s'être rappellée la prédiction du Calender, dont elle avoit si-tôt oublié le salutaire conseil, elle se livra à la

plus amere douleur, & passa une nuit aussi cruelle que l'on puisse l'imaginer. Elle ne pouvoit comprendre comment il étoit possible que Zem-Alzaman n'ayant aucune part à l'assassinat d'Edris, il eût pû pendant le combat lui tenir des discours qui y avoient tant de rapport, & par quelle raison Edris lui-même, en mourant, lui avoit nommé le Prince de Kasgar, comme devant être son meurtrier.

Enfin le jour étant revenu, & la Princesse ayant fait prier le Sultan de passer chez elle, Fraydoun entra dans son appartement avec un air extrêmement content : les Chirurgiens venoient de l'assurer que la playe du Prince n'étoit pas mortelle, & qu'ayant très-bien passé la nuit, selon toutes apparences il n'y avoit aucun danger à apprehender : Seigneur, lui dit Zendheroud, vous voyez devant vous une Princesse dans la der-

niere confusion ; Zem-Alzaman n'est point coupable du meurtre dont je l'accusois, je ne veux plus vous en faire de mystere.

Le brave Edris à qui nous avions tant d'obligation, & qui devoit combattre le Prince de Kasgar, avoit merité toute mon attention ; ce jeune Heros n'avoit personne au monde qui l'égalât en merite & en bravoure. Il étoit, si je devois l'en croire, d'une naissance illustre ; & dans le vif ressentiment que j'avois contre Votre Majesté, comme il m'avoit juré de me mettre sur la tête la Couronne de Kasgar, ses belles actions me faisoient croire qu'il n'y avoit rien dont sa valeur ne pût venir à bout : Je l'aimai, je lui donnai la préference sur tous ses Rivaux, pourvû qu'il me tînt parole, & j'avois lieu de croire qu'il alloit satisfaire ma vengeance, lorsqu'un lâche assassin le fit massacrer, le

jour même qu'il devoit combattre le Prince votre fils. Je trouvai Edris expirant : excusez, Seigneur, les larmes que je donnerai éternellement à sa perte. Ses dernieres paroles me firent comprendre que c'étoit le Prince votre fils qui étoit l'auteur de sa mort : voilà l'origine de ma fureur contre lui ; voilà, Seigneur, les raisons qui m'ont portées à un desespoir si violent, que m'abandonnant à la rage, & n'ayant pû vaincre le Prince sous les habits d'Edris, j'ai cherché à lui arracher la vie de quelque maniere que ce pût être. J'ai été hier détrompée ; celui qui fut l'instrument de la mort d'Edris, m'a appris en mourant qu'il avoit commis cet assassinat par ordre du Prince Karibschak, & que loin que Zem-Alzaman ait eû aucune part à cette infâme action, le Ciel au contraire s'est servi de son bras pour punir

le monſtre qui m'a enlevé mon cher Edris. Pardonnez donc, Seigneur, à une Princeſſe aveuglée par ſa fureur, le meurtre du Prince votre fils, & prenez-en toute la vengeance qui vous eſt dûe, auſſi-bien la vie m'eſt-elle odieuſe, après avoir perdu pour jamais le ſeul objet qui pouvoit me faire trouver quelqu'agrément ſur la terre.

Fraydoun reſſentit une joie extrême de voir que la Princeſſe rendoit juſtice à Zem-Alzaman : Madame, lui dit-il, je ſuis charmé que vous ayez été éclaircie d'une verité qui rend du moins votre eſtime à mon fils : heureux, ſi revenue d'une auſſi cruelle prévention, il vous trouvoit diſpoſée à monter ſur un Trône que je lui abandonnerai volontiers ſi vous voulez le partager avec lui. Ah ! Seigneur, reprit Zendheroud fondant en larmes, ne me parlez

point de prendre un engagement, j'ai perdu le ſeul homme qui pouvoit m'y déterminer, & je vous jure, que ſi j'étois capable de changer de ſentimens, ce ne ſeroit jamais qu'en faveur du Prince de Kaſgar, à qui je veux demander pardon de mon erreur, ſi-tôt qu'il pourra ſoutenir ma vûë. Madame, repliqua le Sultan, ſa playe va ſi bien aujourd'hui, que l'on m'aſſure qu'il n'y a plus de danger, & je ſuis perſuadé que la preſence de la Princeſſe de Samarcand eſt le meilleur remede dont on puiſſe ſe ſervir pour ſa guériſon. Si cela eſt, Seigneur, dit Zendehroud, je la ſouhaite avec autant d'impatience, qu'hier encore je déſirois ſa mort; allons de ce pas lui rendre la juſtice qui lui eſt dûë. Alors preſentant la main à Fraydoun, elle paſſa avec lui dans la chambre de Zem-Alzaman, que le Sultan avoit envoyé ſur le champ prépa-

rer à la visite de la Princesse. L'état où étoit le Prince, & la crainte qu'il avoit d'être reconnu, fit qu'il m'ordonna de rendre sa chambre la plus obscure qu'il se pourroit.

La Princesse étant arrivée au chevet du lit du Prince, s'assit sur une pille de carreaux: Seigneur, lui dit-elle, je viens vous prier d'excuser la fureur que je vous ai fait paroître, & dans le combat que j'ai soutenu contre vous, & dans la derniere action qui vous réduit dans l'état où vous êtes. Séduite par des apparences trompeuses, je vous croyois meurtrier d'un homme que j'aimois passionnément, d'un Heros dont la mémoire me sera toujours presente, d'Edris enfin, qui me fit entendre en mourant, que c'étoit vous qui l'aviez fait assassiner: La Princesse n'ayant pu achever ces paroles sans verser un torrent de larmes, jamais on n'a passé plus subite-

ment de la plus vive douleur à une joie exceſſive, que Zem-Alzaman le fit en apprenant que les violentes démonſtrations de la haine de Zendehroud pour le Prince de Kaſgar, étoient les preuves de la tendreſſe la plus marquée qu'elle reſſentoit pour Edris.

Quoi, Madame, dit-il à cette Princeſſe, d'une voix très-foible, & qu'il contrefit encore ? vous ne haiſſiez Zem-Alzaman que parce que vous le croyiez auteur de la mort d'Edris ? c'eſt pour la venger que vous avez combattu contre lui avec tant d'animoſité? & c'eſt pour punir ce Prince de l'infâme trahiſon que vous lui imputiez, que vous avez voulu lui arracher la vie? Ah! Princeſſe, loin de vous ſçavoir mauvais gré de cette fureur, je ne puis m'empêcher de l'approuver; Edris vous étoit cher par les larmes que vous lui don-

nez, je vois que ſa mémoire vous eſt précieuſe; je vais vous témoigner la part que je prends à votre juſte douleur. Alors m'ayant ordonné tout bas de faire rendre la clarté dans ſa chambre, & de relever ſon pavillon, le grand jour n'eut pas plutôt paru, que Zendehroud jettant les yeux ſur Zem-Alzaman: Juſte Ciel! s'écria-t'elle, avec un tranſport de joie inexprimable, c'eſt Edris lui-même!

XXXIX. SOIRE'E.

Suite de l'Hiſtoire de Zem-Alzaman Prince de Kaſgar, & de Zendheroud Princeſſe de Samarcand.

FRaydoun qui avoit écouté avec attention la converſation du Prince & de la Princeſſe,

fut d'autant plus surpris de ce dénouëment imprévû, que Zendehroud eut à peine prononcé ces dernieres paroles qu'elle perdit connoissance ; il lui fit donner un prompt secours, & regardant son fils avec étonnement, il alloit lui demander l'explication de cette espece d'énigme, lorsque la Princesse revenant à elle : Zem-Alzaman lui baisa la main avec un transport extrême. Oui, belle Zendehroud, lui dit-il, Edris & le Prince de Kasgar ne sont qu'une même personne : la seule curiosité me conduisit dans vos Etats ; je voulois voir par moi-même si vos charmes étoient aussi puissans qu'on les vantoit. Sous le nom d'Edris je rendis service à la Reine contre quelques Sultans de ses voisins, tout cela vous est connu ; mais ce que vous ignorez, c'est de quelle maniere je crus sortir de l'embarras où je me trouvai

quand je me vis obligé de combattre contre moi-même ; ne sçachant comment trop accorder une chose qui me paroissoit impossible, je jettai les yeux sur un des Gardes du Sultan qui me ressembloit assez ; je lui donnai mes habits, je l'instruisis de mes intentions ; il partit pour se rendre dans le bois où je devois me trouver, & ce n'est que depuis quelques jours que j'ai appris que ce malheureux avoit été cruellement assassiné : Ah belle Zendehroud ! je l'ignorois quand je combattis contre vous, & si dans ce moment je vous ai parlé d'une maniere équivoque, c'est que je croyois adresser la parole à l'infortuné Togrul qui representoit Edris, ou que vous m'aviez reconnu pour le Prince Zem-Alzaman ; mais si cet Edris vous promit la Couronne de Kasgar, il vous tient aujourd'hui sa promesse ; acceptez donc

les offres que la bonté du Sultan lui permet de vous faire, & vous le rendez aussi heureux qu'il s'estimoit miserable il y a quelques momens.

La Princesse étoit si étonnée de revoir son cher Edris, & de me trouver à ses côtés, qu'elle ne pouvoit presque ajouter foi à ses propres yeux. Quoi ! il est bien possible, dit-elle, en continuant de verser des larmes en abondance, que ce soit Edris qui me parle? Cet Edris que j'ai cru voir mort entre mes bras, & que je retrouve dans la personne du Prince de Kasgar? sans doute, tout ce qui se passe en ce moment n'est que l'effet d'une illusion : Ah ! cher Prince, si vous êtes ce brave Inconnu, vivez pour Zendehroud, il n'est plus tems de vous dissimuler tout ce que je ressens pour vous, mes actions vous ont suffisamment instruit d'une passion dont

dont je vous cachois la meilleure partie ; si vous mourez, je ne prétends point vous survivre, & je sçaurai bien me punir d'une cruauté que ma main a commise, sans que mon cœur y ait la moindre part. Il n'y a point de termes assez forts, pour exprimer en ce moment la joie du Prince de Kasgar : Adorable Zendehroud, s'écria-t'il, il n'est point sous le Ciel un mortel plus heureux que moi ; vous acceptez donc la main de Zem-Alzaman ? C'est celle d'Edris que je reçois, dit alors tendrement la Princesse, & puisque la Reine ma mere approuve notre union, je ne dois point faire difficulté de vous assurer de ma tendresse ; mais comme vous avez besoin de repos, & qu'il est juste que j'instruise la Reine ma mere d'évenemens aussi singuliers, je vais lui apprendre par une Lettre qu'Edris vit, qu'Edris m'adore, & qu'Edris &

le Prince de Kasgar ne sont que la même personne.

La Princesse en achevant ces mots, se leva pour passer dans son appartement, malgré Zem-Alzaman qui faisoit ses efforts pour la retenir plus long-tems; mais Fraydoun ayant fait entendre au Prince que sa santé pouvoit y être interessée, il la laissa sortir avec promesse qu'elle viendroit passer auprès de son lit tous les momens, que la bienséance pourroit lui permettre, & me chargea de porter à la Reine la Lettre que la Princesse alloit écrire.

Si-tôt que la Princesse me l'eut remise, je pris la route de Samarcand, où étant arrivé avec toute la diligence possible, je trouvai toute la Cour dans la consternation. La Reine accablée de douleur de n'avoir point de nouvelles de la Princesse, étoit tombée dangereusement malade, & chacun

envisageoit sa perte avec une extrême douleur lorsque j'arrivai au Palais ; comme j'y étois connu ; il ne me fut pas difficile de me faire introduire dans son appartement, sur-tout lorsque je fis sçavoir que j'apportois des Lettres de la Princesse : je fus donc conduit à la Reine, je lui remis mes dépêches, & elle n'eut pas plutôt été informée des differens évenemens arrivés à Kasgar, que faisant éclater à mes yeux la joie la plus vive, elle en instruisit toute sa Cour ; mais comme elle étoit extrêmement foible, & qu'elle ne pouvoit si-tôt sortir de son lit, elle me chargea d'une Lettre fort tendre pour la Princesse, & par cette même Lettre, elle l'autorisoit à épouser le Prince Zem-Alzaman. L'on peut croire que je ne perdis point de tems à retourner à Kasgar, & que mon arrivée y causa beaucoup de satisfaction au Prince.

Mais Zendehroud n'eut pas plutôt appris la maladie de la Sultane sa mere, qu'allarmée de la sçavoir dans cet état, elle n'eut point de repos qu'elle ne se mît en chemin pour se rendre auprès d'elle. A peine Zem-Alzaman commençoit-il à marcher dans son appartement, lorsqu'il apprit cette résolution : je vais donc vous perdre encore, belle Princesse, lui dit-il tendrement? Seigneur, répondit Zendehroud, la nature doit reprendre ses droits. La maladie de la Reine que j'ai occasionnée par ma fuite, m'appelle indispensablement à Samarcand; je vous quitte avec un extrême regret, mais ce ne sera qu'avec la qualité de votre épouse; Al-Alma non-seulement me le permet, mais elle me l'ordonne, & jamais je ne lui obéirai si volontiers. Faites tout préparer pour cette cérémonie, je vous donne

ma main dans une heure, mais je pars le moment d'après pour me rendre à Samarcand, & je reviendrai dans vos Etats si-tôt que la bienséance pourra me le permettre.

Quelqu'affligé que Zem-Alzaman fût du départ de la Princesse, il executa ses volontés sur le champ, & ayant fait partir differens Couriers pour donner ordre sur la route qu'on lui fournît toutes les choses nécessaires pour le voyage, & qu'elle y fût traitée selon sa nouvelle qualité, ils s'épouserent dans l'appartement du Prince, & après l'avoir tendrement embrassé, elle prit congé de lui, & partit avec douze Cavaliers seulement, dont je fus du nombre. Il ne nous arriva aucun accident en chemin, & nous trouvâmes qu'Al-Alma étoit encore malade; mais la vûë de la Princesse de Kasgar ayant achevé

de lui rendre la ſanté, elle crut après trois ſemaines de ſéjour à Samarcand, devoir la renvoyer à ſon Epoux avec toute la décence convenable à ſa dignité, & par-là, ſatisfaire l'impatience de rejoindre ſon Epoux que la pudeur de Zendehroud l'empêchoit de lui témoigner. Pour cet effet elle lui donna une eſcorte de trois cens hommes commandés par un de ſes Viſirs, & l'ayant embraſſée avec une extrême tendreſſe, elle ne put la voir partir ſans répandre beaucoup de larmes.

Quelqu'empreſſement que la Princeſſe eût de ſe rendre auprès de Zem-Alzaman, ſuivant les ordres de la Reine, nous ne marchions qu'à petites journées, & nous n'étions plus qu'à huit lieuës des Frontieres du Turqueſtan, lorſque campant une nuit dans une Plaine aſſez aride, nous fûmes tout d'un coup enve-

loppés par plus de huit cens Arabes, qui avoient à leur tête un Chef appellé Agem (a). Cet homme d'une figure effroyable, & qui de la plus basse condition, s'étoit par sa bravoure, & par sa férocité élevé jusqu'à ce poste, faisoit trembler tous les Princes, sur les Terres desquels il entroit, & ce, avec d'autant plus de raison, que ses Soldats avoient coutume de combattre jusqu'au dernier soupir sans jamais reculer, à moins qu'Agem ne le leur commandât. Voilà les gens par lesquels nous fûmes attaqués, pendant que nous jouissions d'un sommeil tranquille, & que nous étions tous dans une securité parfaite. La Princesse de Kasgar qui étoit avec ses femmes dans sa tente placée au milieu de son camp, n'entendit pas plutôt l'al-

(a) *Agem*, signifie Rustique.

larme, que prenant un habit d'homme qu'elle avoit toujours par précaution dans sa garde-robbe, elle monta à cheval, & encourageant les siens à se défendre, elle fit des prodiges de valeur, dont je fus témoin, la nuit étant assez claire pour cela ; mais voyant qu'elle alloit être accablée par le nombre, elle prit le parti de se sauver, & profitant de la vigeur de son cheval, elle s'éloigna du camp à toutes jambes sans que je pusse la suivre, le chemin m'ayant été coupé par quatre Arabes, contre lesquels j'eus toutes les peines du monde à défendre ma vie. Le Soldat Arabe ne trouvant plus de resistance dans toute notre escorte qui avoit été massacrée, ou qui avoit évité sa fureur par la fuite, ainsi que j'avois fait, ne s'attacha plus qu'au pillage ; ce n'étoit pas ce qu'Agem cherchoit dans cette

occasion,

occasion, il avoit oüi parler de la beauté de Zendehroud, & apprenant par ses Coureurs qu'elle alloit rejoindre son Epoux, il ne s'étoit mis en campagne que pour la lui enlever, & la faire la Sultane favorite de son Serail ambulant. Pour cet effet il avoit donné ordre que l'on entourât la tente de la Princesse, & qu'on la respectât non-seulement, mais même que l'on eût tous les égards possibles pour les personnes qui s'y trouveroient être de son sexe.

On avoit fidelement executé ses ordres, mais on s'y étoit pris trop tard, puisque Zendehroud étoit échappée à sa brutalité. Pour moi je ressentois une extrême douleur de n'avoir pû suivre la Princesse; & comme je croyois que s'il lui étoit possible, elle prendroit la route du Turquestan, je tournai mes pas en toute diligence de ce côté, & ayant averti

le plus prochain Gouverneur de l'accident arrivé à notre Escorte, il mit promptement quatre mille Cavaliers en marche pour aller attaquer Agem, & tirer la Princesse de ses mains, si elle avoit eu le malheur d'y tomber.

Je me joignis à ces Troupes pour les conduire vers le lieu de notre combat, mais quand nous y arrivâmes, les Arabes en étoient déja partis, & nous n'y trouvâmes que des morts ou des mourans presque nuds, & qui ne pûrent même nous dire de quel côté ces voleurs avoient tourné leurs pas; tout ce que nous apprîmes de plus douloureux pour le Prince de Kasgar, c'est qu'un des nôtres nous dit que le bruit couroit que la Princesse étoit tombée au pouvoir de l'infâme Agem; je compris en ce moment toute la douleur que ressentiroit mon Maître à une nouvelle aussi cruelle; &

ſans vouloir en être le porteur, je ne ſongeai qu'à le venger s'il étoit poſſible : pour cet effet ayant envoyé des Coureurs de toute part, nous apprîmes que les Arabes avoient pris le chemin de la Plaine de Fargana (*a*), nous les ſuivîmes avec une extrême diligence ; les ayant joint nous les entourâmes, & après un combat des plus opiniâtres, nous les taillâmes tous en pieces.

Notre Chef avoit ſur-tout recommandé qu'on tâchât de prendre Agem en vie s'il étoit poſſible, c'étoit à quoi on s'étoit attaché, mais nous ne pûmes executer ſes ordres ; & ce Monſtre qui ſe voyoit preſſé de toute part, ayant trouvé le moyen de regagner ſa Tente, en reſſortit un moment après, tenant en main une tête

(*a*) Ville du Mavaralnahar proche des Frontieres du Royaume de Kaſgar.

de femme défigurée par plusieurs coups de sabre, & la jettant à nos pieds : voilà ce que vous cherchez, nous cria-t'il, portez à votre Maître la tête de Zendehroud, & dites-lui qu'Agem n'est pas né pour mourir son esclave. A ces mots ce scelerat se laissa tomber sur la pointe de son épée, qui lui sortant par le dos, lui fit vomir son ame impure avec son sang.

XL. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

NOus fîmes un grand cri à un évenement aussi triste, & entrant avec précipitation dans la tente de ce Barbare, nous la trou-

vâmes ruiſſelante du ſang de ſix femmes, à qui il avoit fendu la tête à coups de ſabre, afin qu'elles ne tombaſſent pas entre nos mains ; parmi ces femmes je reconnus avec une douleur ſans pareille le corps de Zendehroud, dont l'habit étoit remarquable par les pierreries que j'avois vû plusieurs fois ſur elle, & je crus retrouver dans cette tête défigurée tous les traits de cette adorable Princeſſe. Quand j'aurois pû douter de ce que je voyois, j'aurois été bientôt confirmé dans cette vérité, par les diſcours d'une des femmes d'Agem : cette malheureuſe n'étoit pas encore morte, & avant que de rendre les derniers ſoupirs, elle nous apprit que la Princeſſe de Kaſgar, dont nous voyions le corps ſanglant, étoit prête d'eſſuyer les dernieres violences de la part de ce monſtre, lorſque nous avions enve-

loppé ses Troupes ; que dans sa fureur qui l'aveugloit, & voyant qu'il ne pouvoit nous échaper, il avoit mis toutes ses femmes dans l'état où je les voyois, & qu'après avoir porté plusieurs coups de sabre à Zendehroud, il lui avoit coupé la tête.

Je fis faire en cet endroit un cercueil pour mettre le corps de la Princesse, & l'ayant fait conduire à Chojandah, (a) je lui fis rendre les derniers devoirs avec le plus de magnificence qu'il me fut possible. Cette triste cérémonie achevée, je pris le chemin de Kasgar, & je n'avois pas fait quatre lieues, lorsque j'apperçus un gros de Cavalerie, à la tête duquel je distinguai Zem-Alzaman ; j'allai à lui, je me jettai en bas de mon cheval, & vou-

(a) *Chojandah*, Ville du Mavaralnahar au pied des Montagnes qui en entourent une partie.

lant ouvrir la bouche pour lui apprendre le cruel évenement de la Princeſſe, je fus ſi ſaiſi que je n'eus jamais la force de parler; le [illegible]e allarmé de la profonde [illegible]ſe qu'il voyoit ſur mon viſage, & encore plus de mon ſilence, m'ordonna de lui en expliquer la cauſe, & n'eut pas plûtôt été inſtruit de ſon malheur, qu'il ſeroit tombé en bas de ſon cheval, s'il n'avoit été ſoutenu par deux de ſes Officiers qui étoient à ſes côtés; il fut plus d'une heure ſans connoiſſance, & enſuite étant revenu à lui, il fit des plaintes ſi touchantes, qu'il arracha des larmes de tous ceux qui l'accompagnoient. A cette douleur ſucceda une fureur ſi terrible, qu'il ſe ſeroit mille fois donné la mort, ſi on ne lui avoit ôté ſes armes. J'ai donc perdu pour jamais ma chere Zendehroud, s'écria-t'il, & je la perds

par la rage d'un barbare, dont je ne puis me venger, puisqu'il n'existe plus : Oh Ciel ! que vous ai-je fait, pour m'accabler ainsi de votre courroux ? sans cesse en butte à vos coups, je les ai reçus sans murmurer, dans l'esperance de fléchir un jour votre rigueur ; je comptois enfin en être venu à bout, puisque la Princesse de Samarcand avoit reconnu mon innocence, & je touchois à l'heureux moment où j'allois posseder cette incomparable Princesse, lorsqu'elle m'est ravie par l'avanture la plus cruelle. O souverain Prophete ! quelque résignation que nous devions avoir pour les volontés du Ciel, je ne puis m'empêcher de murmurer contre ses decrets ; ils me terrassent ; Zendehroud est morte ! continua-t'il, fondant en larmes, elle n'est plus rien ! Cruel Agem ! monstre execrable, que t'avoit fait cette ado-

rable Princeſſe, pour la traiter avec tant d'inhumanité ? ah ! je ne veux point lui ſurvivre. Enſuite ayant ordonné que l'on continuât de ſuivre le chemin de Chojandah, nous y arrivâmes après deux heures de marche : Ce fut-là où ſon affliction prit de nouvelles forces ; il penſa mourir en voyant la robbe enſanglantée de ſon épouſe, qu'il voulut abſolument qu'on lui apportât, & verſant ſur elle un ruiſſeau de larmes, il ordonna que l'on dreſſât un tombeau ſuperbe à cette incomparable Princeſſe ; & ayant dès le jour même renvoyé toute ſa ſuite, il ne choiſit que moi pour l'accompagner dans les voyages qu'il entreprit pour étourdir ſa douleur. Après avoir, pour ainſi dire, erré pendant un tems aſſez conſiderable, nous arrivâmes proche de Candahar. Il y avoit à un quart de

lieuë de cette Ville une petite Mosquée, & un Cimetiere à côté; il commençoit à se faire tard, & le Prince sentant renouveller sa douleur à la vûe de plusieurs tombeaux, résolut d'y passer la nuit; comme je n'osois m'opposer à sa résolution, je cherchai à mettre nos chevaux en quelqu'endroit où ils pussent paître, & ayant apperçu à un jet de pierre une petite maison qui me parut être celle de l'Iman de la Mosquée, j'y allai sans hésiter; je ne me trompois pas, c'étoit effectivement la demeure de l'Iman; il étoit allé à Candahar pour quelque affaire, & ayant prié un bon vieillard qui demeuroit avec lui, de souffrir que nos chevaux entrassent dans sa cour, non-seulement il voulut bien le permettre, mais encore il leur donna de l'orge, sans vouloir recevoir aucun argent pour cette nourriture.

Après quoi lui ayant dit que j'étois obligé d'aller retrouver mon maître qui vouloit rester pendant la nuit entiere dans le Cimetiere, je sortis de la maison, & fus rejoindre le Prince, que je trouvai dans une situation qui m'effraya. Il étoit comme hors de lui-même : Roud-Bari, me dit-il, si j'étois capable de m'épouvanter, ce que je viens de voir m'auroit donné de la crainte : pendant que tu étois allé chercher à placer nos chevaux, j'ai vû sortir de ce tombeau un vieillard venerable : Tu pleures la Princesse de Samarcand, m'a-t'il dit, & tu demandes tous les jours au Prophete qu'il finisse les douleurs qui t'accablent ; tes prieres sont exaucées ; vas à Cambaye, c'est dans cette Ville qu'elles finiront, & tu seras rejoint bientôt après avec Zendehroud. En même tems le vieillard a disparu, & a laissé après

lui les traces d'une lumiere très-brillante. Je n'ai pû d'abord me défendre des premiers mouvemens que m'a causé cette vision; mais faisant ensuite réflexion que la Ville de Cambaye est le terme où doivent finir toutes mes afflictions, par une mort que je désire avec ardeur, je ne puis m'empêcher de ressentir toute la joye possible de cet évenement. Portons donc nos pas vers le Guzarate, a continué le Prince, & quand cette prédiction sera accomplie, retourne à Kasgar l'apprendre à Fraydoun. Je fus si étonné & si affligé, poursuivit Roudbari de ces discours, que n'ayant pû retenir mes larmes : Ah ! mon ami, me dit-il, si tu m'aimes, ne pleure pas le destin qui m'attend à Cambaye, puisqu'il doit mettre fin à des douleurs mille fois plus cruelles que la mort même. Le Prince reposa peu cet-

te nuit, pour moi je ne dormis presque pas, & si-tôt que le jour eut commencé à paroître, nous remontâmes à cheval, & après avoir traversé les Royaumes de Hajacan, de Buckar, de Tata & de Soret, nous entrâmes dans celui de Guzarate, & arrivâmes hier à Cambaye : nous y allâmes loger dans le Karavanserail, nous en avons été transportés dans ces lieux, sans sçavoir par quel pouvoir cela a pû se faire ; & loin que le Prince mon Maître y trouve le soulagement qu'il y espéroit, il me paroît que ce Palais délicieux augmente ses chagrins, puisqu'il n'a pas lieu de croire qu'il puisse être son tombeau.

Pendant tout le récit de Roud-Bari, Zem-Alzaman avoit été plongé dans une si noire mélancolie, qu'il excitoit une exrrême pitié dans le cœur des Sultanes :

& l'Iman Cothrob voyant qu'elles étoient prêtes à répandre des larmes, il adressa ainsi la parole au Prince de Kasgar : Seigneur, lui dit-il, vous avez assez long-tems éprouvé toutes les amertumes de la vie la plus infortunée, le Prophete vous tiendra la parole qu'il vous a fait donner de les faire cesser, & ce jour ne se passera pas sans que vous sentiez les effets de sa prédiction.

A peine l'Iman avoit fini son discours que deux esclaves ayant relevé les portieres qui étoient au sallon, l'on vit paroître un jeune homme d'environ vingt ans, d'une figure charmante : Comme il sortoit du profond sommeil qu'on lui avoit procuré, on le soutenoit encore sous les bras ; il ne put s'empêcher d'abord de regarder avec étonnement, & même avec admiration le Palais superbe dans lequel il étoit ; & le

profond silence que l'on y gardoit ayant augmenté son respect, il ne le rompit qu'avec une espece de crainte : Est-ce dans ces lieux enchantés, dit-il, d'une voix des plus touchantes, que je dois trouver la fin de mes peines? Est-ce dans ce séjour magnifique que je pourrai rencontrer tout ce que j'aime ? Grand Prophete ! continua-t'il, ne racourcissez pas davantage votre bras sur une personne qui reconnoît amerement ses fautes ; pardonnez - moi des fureurs que je n'ai que trop expiées par les maux que j'ai souffert, & rendez-moi enfin la tranquillité & la paix dont mon cœur a si grand besoin, ou privez-moi d'une vie qui m'est tout-à-fait à charge.

Le jeune homme n'avoit pas achevé cette priere à Mahomet, que le Prince de Kasgar frappé du son de sa voix, & ayant jetté

les yeux ſur ſa perſonne, ſe laiſſa tomber entre les bras de Roud-Bari : Ah! mon cher ami, lui dit-il, voilà l'accompliſſement de la viſion que j'eus à Candahar, je me meurs!

Si toute l'aſſemblée fut étonnée d'un évenement ſi peu attendu, elle le fut encore bien davantage en voyant ce jeune homme quitter les eſclaves qui le ſoutenoient, ſe jetter au col de Zem-Alzaman, & l'embraſſer avec une extrême tendreſſe : Mon cher Prince, lui dit-il, en fondant en larmes, je vous retrouve donc enfin?



XLI. SOIRE'E.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman Prince de Kasgar, & de Zendehroud Princesse de Samarcand.

DEs caresses aussi vives, & une voix qui alloit jusqu'au cœur, firent bientôt revenir le Prince de Kasgar de l'état où il étoit; il resta d'abord immobile, il regardoit ce qui se passoit comme l'effet d'un songe; mais après quelque tems, ayant entierement repris l'usage de ses sens: Oh Ciel! s'écria-t'il, est-il possible que ce soit la Princesse de Samarcand que je tiens entre mes bras? est-ce Zendehroud? est-ce ma chere épouse que j'embrasse: Grand Prophete! si tout ceci n'est qu'un rêve, fais que je ne me reveille

jamais, & laiſſe-moi goûter avec cette adorable Princeſſe des plaiſirs que j'oſe dire devoir être au-deſſus de ceux que tu nous promets avec tes Houris. Mon cher Seigneur, dit Zendehroud en verſant un torrent de larmes, ce n'eſt point une illuſion; lorſque le perfide Agem ſurprit mon eſcorte, je me traveſtis promptement en homme pour avoir le moyen de me ſauver, & j'ordonnai à une Georgienne qui étoit de ma taille, & que j'avois auprès de moi, de prendre mes habits, & de faire croire qu'elle étoit la Princeſſe de Samarcand; apparemment que quelqu'accident arrivé à cette malheureuſe perſonne, vous aura perſuadé ou de ma captivité, ou de ma mort. Ah, s'écria Zem-Alzaman! vos préjugés ne ſont que trop vrais, cette infortunée Georgienne eſt tombée au pouvoir du brutal Agem, & ayant

trouvé en elle toute la resistance imaginable à ses infâmes désirs, il a massacté cette pauvre fille qu'il prenoit pour vous, lui a coupé la tête, & s'est ensuite donné la mort qu'il ne pouvoit éviter de trouver dans les tourmens les plus horribles, s'il fût tombé tombé vif entre les mains des Soldats que Roud-Bari amenoit à votre secours; trompé par les apparences les plus vrai-semblables, ce fidele confident de mes peines, vous a cru la victime des fureurs d'Agem; vos habits, votre taille & la tête défigurée de la Georgienne, lui ont fait croire que vous aviez été arrêtée par ses Soldats, qu'on vous avoit conduit à ce scelerat, qu'il vous avoit obligé de reprendre les ornemens de votre sexe, & que dans la fureur de ne pouvoir échaper à ma vengeance, il vous avoit sacrifié avec ses autres femmes à sa brutale jalousie : il est inutile,

belle Princesse, de vous faire le récit de la cruelle situation où je me suis trouvé en apprenant cette nouvelle ; depuis ce moment, livré à la plus amere douleur, j'ai cherché à abreger une vie qui m'étoit devenue insupportable, & j'étois prêt à succomber à la violence de mes maux, lorsque j'appris à Candahar, dans une espece de vision, que je devois vous rejoindre à Cambaye. Je n'avois garde de donner une interpretation aussi favorable à cet oracle ; j'étois persuadé que c'étoit dans cette Ville, que par quelqu'évenement qui me conduiroit à la mort, je trouverois la fin de mes peines, & que c'étoit de cette maniere que je serois réuni à ma chere Zendehroud. Oublions tous ces maux, mon cher Epoux, reprit tendrement la Princesse ; puisque le grand Prophete nous rejoint en ces lieux d'une maniere

si singuliere, c'est une marque visible que sa protection sera durable. Je n'ai pû vous donner plutôt de mes nouvelles; seule, errante, & fuyant l'execrable Agem, dont je connoissois les mœurs infâmes, j'avois une telle crainte de le rencontrer, qu'après avoir donné la mort à quelques-uns de ses Arabes, qui s'opposoient à mon passage, j'ai profité de la vîtesse de mon cheval, & fuyant à toutes jambes, je n'ai point été tranquille que je ne me sois vûë hors de danger de tomber entre ses mains.

J'étois enfin arrivée près d'Adercand (*a*), & j'avois intention en y entrant de me faire connoître au Gouverneur, & de lui demander une escorte, pour rentrer dans le Turquestan, & vous aller re-

(*a*) Ville du Mavaralnahar du côté de Thibet.

joindre à Kasgar, lorsque près de la porte d'Adercand, je rencontrai le même Calender, que vous pouvez sçavoir que j'avois consulté à Samarcand. Je crus qu'il ne me reconnoîtroit pas sous ce déguisement; mais m'ayant abordée : Madame, me dit-il, vous avez éprouvé l'effet de mes prédictions, & tous les chagrins ausquels une trop boüillante colere vous a exposée ; remerciez le Prophete de vous avoir sauvé l'honneur & la vie, & rendez-vous à Cambaye si vous voulez voir bien-tôt finir tous vos malheurs.

Je m'étois trop mal trouvée de n'avoir pas suivi à Samarcand les conseils de ce bon Vieillard, pour tomber une seconde fois dans la même faute : je pris donc la route de Cambaye, & je suis arrivée cet après midi au Karavanserail de cette Ville : celui qui en a

l'inſpection m'y a reçu de la maniere du monde la plus honnête. Il eſt venu dans ma chambre me voir ſouper, enſuite, comme j'ai ſenti que j'avois beſoin de repos, je me ſuis livrée au ſommeil ; depuis ce moment je ne ſçais ce que je ſuis devenue, ni par quel enchantement je me trouve tranſportée dans des lieux ſi magnifiques ; mais il m'importe peu de quelle maniere cela peut s'être fait. Puiſque l'oracle du Calender eſt accompli, & que j'ai retrouvé le Prince mon Epoux, je n'en demande pas davantage.

Les Sultanes furent très-attendries du dénoüement de ces avantures, & le Prince de Kaſgar & Zendehroud les ayant remercié dans les termes les plus reconnoiſſans de l'interêt qu'elles avoient paru y prendre, cette ſoirée ſe paſſa dans une extrême ſatisfaction.

Tous les Princes & Princesses transportés dans le Serail, y jouissoient des plaisirs les plus purs, à l'exception du Sultan d'Ormuz. Ce Monarque flatté par les promesses de Cothrob, en attendoit l'effet avec une extrême impatience, & ne pouvoit s'empêcher de témoigner à Cothbedin l'agitation où il étoit. Que ma situation est differente de la vôtre, mon cher ami, lui disoit-il ! vous possedez tranquillement tout ce que vous aimez, & moi j'entrevois tous les jours ce que j'adore sans oser l'assurer de mon amour que par mes regards ; l'on me fait croire, il est vrai, que cette divine personne répond à ma tendresse, mais si le moment heureux, auquel on me promet que je serai bien-tôt son Epoux, est differé encore long-tems, je sens bien que je succomberai dans peu à la violence de mes maux : Seigneur, reprit

reprit le Prince de Visapour, nous avons assez éprouvé la protection du sage Cothrob, pour que vous deviez être persuadé qu'il ne vous a rien promis qui ne doive vous arriver; n'alterez donc point le plaisir que vous devez ressentir à l'attente d'un bonheur si prochain, par des inquiétudes mal fondées, & resignez-vous aux ordres de la Providence qui jusqu'à ce moment ne vous a point manqué.

Les discours de Cothbedin ayant un peu remis Cazan-Can, il passa la nuit avec assez de tranquillité, & l'heure de se rendre dans le Sallon étant venuë, il s'y trouva avec toute la compagnie ordinaire. A peine les Sultanes eurent-elles pris leurs places, que les portieres ayant été relevées, on apperçut sur le Sofa un homme d'environ trente ans, dont la phisionomie étoit fort avantageuse; l'on voyoit sur son visage

un air de tristesse qui se dissipa peu à peu par l'étonnement qu'il témoigna d'être dans un lieu qui lui étoit inconnu, & dont rien n'égaloit la magnificence. Quand il eut repris tout-à-fait l'usage de ses sens : Mesdames, dit-il aux Sultanes, pardonnez ma curiosité ; arrivé d'hier fort tard à Cambaye, j'y logeai dans le Karavanserail ; mon intention étoit de faire aujourd'hui dans le Port & dans la Ville des perquisitions qui m'intéressent d'autant plus, que séparé depuis quelques jours par un accident cruel, d'une personne qui m'est infiniment chere, je ne puis vivre un moment tranquille ; & que chaque instant que je perds dans sa recherche, augmente mon désespoir ; daignez donc m'apprendre si je veille ; & par quel hazard surprenant je me trouve dans ces lieux enchantés ; où si vous êtes de ces fantômes gra-

cieux, qui pendant la nuit se presentent à l'imagination des hommes : en ce cas instruisez-moi de grace, si ma chere Margeon (*a*) est encore en vie, & dans quels lieux je pourrai la retrouver ? Les Sultanes s'étant mises à rire de l'idée de cet homme, Cothrob lui parla ainsi : La personne dont tu es en peine, souffre autant que toi de votre séparation ; elle parcourt les Ports de ces mers pour apprendre de tes nouvelles, mais c'est dans ces lieux que vous vous reverrez bientôt ; tu dois concevoir par ce que je te dis, que ceci n'est pas l'effet d'un songe ; & que les personnes que tu y vois sont de cette belle espece de génies créés pour faire plaisir aux malheureux ; comme tu parois être de ce nombre, ne differe pas à nous raconter les évenemens de ta vie ; quoique

(*a*) C'est-à-dire, Globe de Lumiere.

nous ne les ignorions pas, nous voulons toujours les apprendre de la bouche même des personnes interessées; & suivant la sincerité qu'elles employent dans leurs récits, nous nous trouvons disposés plus ou moins à leur rendre service.

Puissant génie, reprit cet hommes, les flatteuses esperances que vous venez de me donner m'engageroient à n'avoir pour vous aucune reserve; quand bien même quelque puissant motif m'obligeroit à vouloir vous cacher une partie de mes avantures : je vais donc vous en faire le récit dans la plus exacte verité.



AVANTURES

De Katifé & de Margeon.

L'On m'appelle Katifé : mon pere qui est mort il y a douze ans, étoit Officier du Roi d'Aden (*a*) ; de cinq enfans que nous étions, trois de mes freres moururent ; une sœur unique que j'avois, fut enlevée avec sa nourrice à l'âge de quatre ans, & je restai seule la consolation de ma mere, dont la sagesse, la vertu & le bon esprit contribuerent beaucoup à me former le cœur. A vingt ans je pris le parti des armes, & je puis dire sans trop me flatter, que j'acquis quelque réputation dans les dernieres guerres que notre Monarque eut à soutenir contre

(*a*) *Aden*, Ville située sur l'entrée de la Mer Rouge.

quelques-uns de ses ennemis.

Nous avions pour voisine une jeune veuve très-jolie, à ce que j'entendois dire tous les jours à ma mere qui avoit avec elle quelque liaison, & ces récits m'ayant rendu amoureux de cette charmante personne sur la seule réputation de sa beauté, je cherchai tous les moyens imaginables de m'introduire chez elle ; mais comme elle étoit extrêmement fiere & d'un très-difficile accès, mes tentatives ne réussirent pas, & je commençois à désesperer de pouvoir jamais parvenir à voir cette beauté si farouche, lorsqu'il s'en presenta une occasion que je ne laissai pas échapper.



XLII. SOIRÉE.

Suite des Avantures de Kavisé & de Margeon.

JE passois un jour devant un grand Cimetiere qui étoit hors des portes d'Aden, lorsque je rencontrai un de mes camarades de jeunesse, appellé Masch-Moun (a). Comme il y avoit long-tems que nous ne nous étions vûs, nous nous embrassâmes avec beaucoup de cordialité, & je voulois lier avec lui une conversation qui m'instruisît de sa situation presente, lorsqu'il se couvrit le visage avec le bas de sa robbe, & me prenant par la main : passons vîte, me dit-il en riant, j'ai des raisons essentielles

(a) C'est-à-dire, Trésor odoriferant.

d'en agir ainsi. Surpris de cette action je le suivis, & nous n'eûmes pas fait deux cens pas, que rabattant sa robbe : vous me demandiez tout à l'heure, continua-t'il, de quelle profession j'étois, ne le connoissez-vous pas bien à present ? Nullement lui dis-je. Je suis Médecin, poursuivit-il, & si vous m'avez vû il n'y a qu'un moment me cacher le visage, en passant devant ce lieu de mauvais augure, c'est que comme il y a ici beaucoup de morts de ma façon, je crains toujours que quelqu'un d'eux ne me prenne au collet pour se venger de mon ignorance; c'est la raison pour laquelle j'évite souvent de prendre ce chemin; ou quand je suis obligé d'y passer, que j'en agis ainsi que vous m'avez vû faire, afin de n'être pas reconnu de ces Messieurs.

Je ne pus m'empêcher de rire de la plaisanterie du Médecin, &

ayant renouvellé connoiſſance avec lui, je l'engageai à venir dîner avec moi : nous allâmes chez une bonne femme âgée, qui nous donnoit quelquefois à manger fort proprement ; là après avoir fort bien dîné, & nous être rappellés pendant le repas les plaiſirs de notre jeuneſſe, nous parlâmes des belles perſonnes d'Aden; & en lui nommant pluſieurs filles ou veuves, dont la réputation faiſoit du bruit, je ne manquai pas de parler de Margeon, & de lui vanter beaucoup tous les charmes dont on la diſoit pourvûe. A qui dites-vous cela, reprit Maſch-Moun ? & qui la connoît mieux que moi ? Je ſuis ſon Médecin, & de plus ſon beau-frere ; il y a ſix mois que j'ai épouſé une de ſes ſœurs qui demeuroit avec elle, & qui ne lui cede guéres en beauté; elle s'appelle Darana, & je puis dire qu'en poſſedant le cœur de

cette femme adorable, & qui me donne les marques les plus sensibles d'une veritable tendresse, je suis le plus heureux de tous les hommes.

Je fus transporté de joie à cette nouvelle : ah ! mon cher ami, lui dis-je en l'embrassant, est-il vrai que cette jeune veuve soit aussi charmante qu'on le dit. Oüi certainement, reprit Masch-Moun, il ne se peut rien voir de plus parfait; & ce qu'il y a de singulier, c'est que quoique Margeon soit veuve, son mari qui n'a vêcu que trois mois après son mariage, n'a pas pendant ce tems usé avec elle de ses droits, par rapport à une maladie qu'elle avoit, & qu'elle a encore, quoique j'aye employé tous les remedes imaginables pour la guérir, & que j'aye consulté à son sujet les plus vieux & les plus habiles Médecins d'Aden.

Et quel est ce mal si opiniâtre

demandai-je à mon ami? C'eſt, me dit-il, un ulcere des plus malins au bras droit. Un ulcere, m'écriai-je, tranſporté de joie, un ulcere? Ah! mon cher Maſch-Moun, je l'en guérirai radicalement; mais il faut que je voye ſon mal. Vous ſeriez bien habile, reprit le Médecin, ſi vous ſçaviez faire une auſſi belle cure: Mehemed Ben-Zekeria (*a*) quand il feroit

(*a*) Mehemed, fils de Zekeria, eſt le fameux Médecin Arabe connu ſous le nom de Razis qui n'eſt pas ſon propre nom, mais le nom appellatif de la Ville de Reï, dans le Royaume de Perſe d'où il étoit; & ce ſuivant les regles de la Grammaire Arabe, de meme que de Paris on fait Pariſien, ainſi Razis n'étoit pas Arabe, mais Perſan, & s'il doit être appellé Médecin Arabe, c'eſt parce qu'il a écrit en Arabe, & qu'il a pratiqué & enſeigné la Médecine des Arabes. On raconte de lui un trait aſſez ſingulier; un jour qu'il étoit accompagné de pluſieurs de ſes Diſciples, il rencontra un fou, qui après l'avoir regardé fixement, ſe prit à rire de toutes ſes forces: Razis en rentrant chez lui, fit d'abord préparer une Médecine avec de l'Epithim qui croît ſur le Thim par filamens, & dont les Médecins ſe ſervent encore aujourd'hui

encore en vie ne parleroit pas si hardiment que vous, & malgré toute sa capacité, il craindroit de n'en pas venir à son honneur, dans une pareille entreprise. Sans me mettre en parallele avec ce grand homme, puisque je ne sçai pas les premiers élemens de la Médecine, je vous assure, lui dis-je, que je guérirai Margeon, mais je ne prétends pas le faire gratuitement; je veux être aimé d'elle; & de plus, il faut qu'elle m'épouse, c'est le prix que je mets à sa gué-

---

pour purger la bile, & avala cette potion. Ses Ecoliers surpris de ce qu'il prenoit ce remede dans un tems où il paroissoit n'en avoir pas besoin : Cela vous étonne, leur dit il, j'ai obligation à ce fou que je viens de trouver en mon chemin de ce que je viens de faire ; il a ri beaucoup en me voyant, & il ne l'auroit pas fait, s'il n'avoit apperçû en moi quelque chose de la bile noire qui m'accable; chaque oiseau vole avec les oiseaux de son espece. Cette particularité de la vie de Razis est tirée de l'instruction en Persan : d'*Emir enzor el maali kikinous*, Roi du Mazanderan pour son fils *Ghilan schah* sous le titre de *Kabous-Nameh*.

rison. Oh ! pour ce dernier article, repartit mon ami, je ne sçais si vous pourrez en venir à bout : Cette belle veuve a une étrange aversion pour le mariage. Je le crois bien, repris-je ; suivant ce que je sçais de ma mere, elle avoit épousé un homme âgé, laid, infirme, cela ne ragoute pas une jeune personne ; & je jurerois presque qu'elle n'a point été fâchée que l'ulcere ait servi de prétexte, pour ne se pas livrer entre les bras d'un vieillard, pour lequel elle avoit sans doute beaucoup de répugnance ; mais je suis jeune ; la nature m'a favorisé d'une figure qui n'est pas desagréable, & je puis dire que nous autres gens de guerre, nous avons en amour un jargon séducteur, qui ordinairement ne déplaît pas aux belles ; par-dessus tout cela je me flatte, que les rigueurs de Margeon ne tiendront pas contre mon remede,

dont les effets sont indubitables ; & qu'à quelque prix que ce puisse être, elle voudra être guérie : Pour vous convaincre, continuai-je, que je ne suis pas un Charlatan, & que je ne promets rien que je ne puisse effectuer : Ecoutez ce que je vais vous dire.

XLIII. SOIRE'E.

Suite des Avantures de Katifé & de Margeon.

UN Officier de mes amis a un petit bien à quelques lieuës d'ici ; il aime la chasse, & il a trois chiens des mieux dressés. Je passai l'année derniere six mois avec lui à sa campagne, & je le vis en y arrivant, fort chagrin de ce que le meilleur de ces trois animaux étoit couvert d'une galle qui s'étoit trouvée rebelle à tous les reme-

des que l'on avoit pû y employer; l'humeur étoit devenue si mordicante, qu'elle rongeoit ce miserable jusqu'aux os, & l'ulcere étoit parvenu au point que ne pouvant presque se soutenir, il étoit mourant de langueur. Touché de pitié, je pris un jour ce chien par sa lesse, & je le menai promener dans la campagne; les animaux, me dis-je à moi-même, connoissent presque tous les remedes à leurs maux, celui-ci trouvera peut-être quelqu'herbe qui lui sera salutaire : essayons s'il n'y en auroit pas qui pût aider à sa guerison; je le conduisis dans les prez, sans qu'il touchât à rien, & le hazard m'ayant fait approcher d'une fontaine, qui en sortant abondamment d'une roche, formoit un assez grand bassin, dont l'eau qui se perdoit ensuite par plusieurs rigoles, arrosoit les prairies voisines, je jugeai

à propos d'y faire boire ce chien qui me paroiſſoit très-alteré. Il entra dans le baſſin de la fontaine, & après avoir bû de l'eau à pluſieurs repriſes, il s'y plongea juſqu'au col, & y prit une eſpece de bain pendant plus d'une heure. Je ne fus pas ſurpris de voir que ce pauvre animal dont le ſang devoit être d'une extrême acreté, eût cherché à ſe rafraichir de cette maniere ; mais je le fus des careſſes extraordinaires qu'il me fit après être ſorti de l'eau, de lui trouver alors beaucoup plus de vigueur qu'auparavant ; & je fus encore plus étonné le lendemain, de voir qu'il me tiroit par ma robbe, & de ce qu'il me montroit, pour ainſi dire, le chemin de la fontaine ; je m'y laiſſai conduire, il fit la même choſe que la veille, & le repeta pendant près de trois ſemaines, au bout deſquelles il ſe trouva ſi parfaitement guéri que ſon

son maître en fut dans un étonnement extrême. Voilà mon remede, mon cher Masch-Moun; je sçai seul la vertu de l'eau de cette fontaine; & quand avec son secours, j'aurai entierement guéri la belle Margeon, je vous déclarerai où elle est située, pour lors vous en ferez votre profit; mais voici ce que j'exige de vous jusqu'à ce moment: Vantez mon remede, & faites-moi passer pour un celebre Médecin, conduisez-moi chez cette adorable veuve, & laissez-moi le soin du reste.

Quelque peu de foi que Masch-Moun ajoutât à l'efficacité de l'eau que j'estimois tant, il ne voulut pas negliger cette experience; la chose fut executée, ainsi que je l'avois proposé; & après avoir fait beaucoup souhaiter ma presence à sa belle-sœur, il me presenta à elle, comme le seul qui pouvoit adoucir ses maux.

Quoique Margeon souffrît extraordinairement, & que cela dût causer beaucoup de changement sur son visage, j'avoue que j'en fus ébloüi, & que je n'avois jamais rien vû de si parfait. J'examinai son bras, qui étoit dans un état déplorable, je raisonnai sur sa maladie; je lui fis esperer une prompte guérison, & après lui avoir fait prendre quelques purgatifs doux, pour mettre les humeurs en mouvement, je lui fis boire pendant quinze jours, soir & matin, une bouteille d'eau que je lui apportois, & que de tems en tems j'allois moi-même chercher pendant la nuit à cette fontaine; au bout d'un terme si court, Margeon se trouva si differente de ce qu'elle étoit auparavant, que m'en témoignant la plus vive satisfaction, j'en conçus une joie extrême; votre entiere guérison est prochaine, belle Margeon, lui dis-je, &

je ne doute point quand elle sera parfaite, que vous ne changiez bien-tôt d'état; celui dans lequel vous vous trouvez est trop triste, & vous n'êtes pas faite pour passer ainsi vos plus beaux jours : Daignez pour en avoir de plus heureux, agréer les offres d'un cœur qui vous adore, & dans votre Médecin, reconnoissez un amant qui fera toujours son principal bonheur d'être aimé de vous.

Margeon à ce discours si peu attendu, fut dans un étonnement incomprehensible; elle fut quelque tems à observer le silence, & me regarda avec des yeux si irrités, que je tremblai comme un coupable que l'on conduit à la mort. Penetré de la plus vive douleur, je me jettai à ses pieds! Madame, lui dis-je, avant que de faire éclater toute votre colere, daignez m'entendre, & permettez-moi de justifier une audace dont je ne

puis me repentir, puisqu'elle vous a été si salutaire ; je ne suis pas Médecin, quoique je possede seul le secret qui peut souverainement vous guérir : vous voyez à vos genoux un Cavalier qui a acquis quelqu'honneur dans les armes, & j'ai l'avantage d'être fils d'une de vos meilleures amies, puisque je dois le jour à Serag notre proche voisine : instruit par elle de vos perfections, je vous ai aimé sans vous connoître, je vous adore depuis que je vous ai vûe, & de quelque rigueur dont vous puissiez vous armer contre moi, je vous jure, par la tête de notre illustre Sultan, que je ne cesserai jamais de vous aimer avec la soumission la plus parfaite ; je ferai tous mes efforts pour vaincre en vous l'aversion mal fondée que vous avez pour tout notre Sexe ; & je me flatte, que lorsque le tendre Katifé vous rend, pour ainsi

dre, à la vie, vous n'aurez pas la cruauté de lui donner la mort.

Ces dernieres paroles que je ne prononçai pas sans répandre des larmes, parurent toucher Margeon: Seigneur, me dit-elle un peu émue, le service que vous m'avez rendu, exige que je vous pardonne la liberté que vous avez prise de vous introduire chez moi sous ce déguisement; mais en commençant à me procurer quelque soulagement, vous me faites connoître combien votre amour est mercenaire; il falloit attendre à me faire cette déclaration, que je fusse entierement guérie, & il semble que je ne doive esperer le rétablissement total de ma santé, qu'après vous avoir assuré de ma main; si ce sont là vos prétentions, & que vous vous soyiez persuadé de me mettre par-là dans la necessité de vous épouser, vous vous trompez très-fort; je resterai

dans l'état où je me trouve, plutôt que de vous rien promettre, ma fierté en ſouffriroit trop ; vous me connoiſſez mal : je vous dirai pourtant, pour votre conſolation, que jusqu'à preſent, je n'ai rien aimé, pas même mon défunt mari, ſi je puis ainſi appeller un homme qui n'a jamais uſé avec moi des droits que mes parens, ſans conſulter mon cœur, lui avoient donné ſur ma perſonne : je vous parle de bonne foi, comme vous voyez, & je vous avoüerai de plus, que ſi j'avois à m'attacher à quelqu'un, ce ſeroit peut-être à vous, puiſque je ne vois rien dans Katifé qui me déplaiſe, ſi ce n'eſt l'envie qu'il a paru avoir de me contraindre à n'être point ingrate envers lui des ſervices qu'il a commencé à me rendre.

XLIV. SOIRÉE.

Suite des Avantures de Katifé & de Margeon.

JE fus si étonné de la réponse de Margeon, & de sa maniere de penser, que j'en restai quelque tems immobile; mais ensuite prenant sur le champ mon parti: Hé bien, Madame, lui dis-je, je vous prouverai mon désinteressement en vous délivrant entierement d'un mal qui a paru incurable aux plus célebres Médecins d'Aden, & en ne vous en demandant jamais aucune récompense; il me suffit de vous avoir fait connoître mon amour & un dévoüement entier à vos volontés, je me flatte que ma perséverance adoucira enfin vos rigueurs. Cela pourroit bien être, me dit la belle

veuve, mais je ne vous promets rien, afin que vous ne puissiez pas être en droit de rien exiger de moi.

Je continuai de faire boire de l'eau à Margeon ; je lui en fis ensuite apporter assez tous les jours, pour qu'elle pût s'y baigner, & cette charmante personne recouvrant ensuite la santé de jour en jour, & l'ulcere ayant entierement disparu, je laissai à Masch-Moun tout l'honneur de cette cure.

La joie que Margeon ressentoit d'une guérison si prompte, après avoir souffert les plus cuisantes douleurs pendant plus de trois ans, brilloit dans ses yeux qu'elle avoit les plus beaux du monde ; & je ne pouvois en soutenir les regards sans en être touché de plus en plus. Madame, lui dis-je alors, vous n'avez plus besoin de mon secours ; & je serai trop payé du

du succès de mon remede, si ma presence ne vous devient pas importune. Seigneur, me répondit cette aimable personne, je vous verrois toujours sans répugnance (c'est le moins que je puisse faire pour un si grand bienfait que je tiens de vous,) mais comme vos visites pourroient nuire à ma réputation, je vous crois assez prudent pour les cesser; vous m'êtes venu voir avec mon beau-frere, vous avez depuis ce tems toujours passé chez moi pour un Médecin; aujourd'hui que toute la Ville est informée que je suis guérie, mes esclaves soupçonneroient ma conduite, s'ils vous voyoient trop frequemment dans ma maison.... Qu'ils sont heureux, m'écriai-je, ces esclaves! Ils vous verront à tous momens, Madame, votre seule presence les ranime, & moi je vais languir loin de vous, que j'envie leur

fort ! L'avantage qu'ils ont d'être auprès de moi leur coûte un peu cher, reprit Margeon en riant, & je ne crois pas, Seigneur, que vous voulussiez être à leur place : Je ne le souhaiterois peut-être pas non plus, je pourrois un jour avoir des vûës sur vous..... Ah ! Madame, dis-je alors, en interrompant cette belle personne, quelles flatteuses paroles venez-vous de prononcer ! Vous auriez des vûës sur moi ? Que je m'estimerois heureux, si cela pouvoit être ! Non, Madame, il n'est rien que je ne fisse pour meriter ce bonheur. Et bien, continua Margeon, voyons si vous me dites la verité ; vous sentez-vous capable de soutenir deux épreuves des plus rudes ? elles seront longues & difficiles ; si vous en venez à bout, je vous promets de vous épouser. Il n'est aucune condition, telle qu'elle puisse être, repris-je

précipitamment, à laquelle je ne me soumette avec vous, pourvû que l'espérance de vous plaire me soutienne. C'est ainsi que l'on m'a appris que parloient tous les amans, me dit alors la charmante Margeon ; ils ne tiennent pas d'autre langage, mais sont-ils devenus nos maris ? que leurs manieres de penser & d'agir sont differentes ! Ce sont presque toujours des tyrans qui nous traitent en esclaves ; & peu contens de n'avoir plus pour nous ces empressemens si vantés, & qui devoient durer éternellement, les parjures & les infideles nous accablent souvent d'un souverain mépris, nous sacrifient à la premiere passion qu'ils ressentent, & nous retiennent encore dans la plus severe captivité : Voilà, Seigneur, ce que j'ai sçû de toutes les jolies femmes d'Aden, & leurs plaintes générales me font connoître le

mauvais cœur de tous les hommes; pour moi élevée avec des ſentimens au-deſſus des perſonnes de mon ſexe, & aujourd'hui maîtreſſe abſolue de mon ſort, je ne me livrerai jamais à un homme, pour être mon Epoux, que je ne le connoiſſe à fond, & je ne puis le bien connoître, qu'en l'expoſant aux épreuves les plus fortes, & que je ne crois pas, malgré tous vos empreſſemens devoir vous déclarer. Ah! Madame, m'écriai-je alors, en me jettant à ſes pieds, je vous le répete encore, expliquez-moi, quelles ſont ces choſes ſi difficiles à executer, & je vous jure, à moins qu'elles ne ſoient au-deſſus des forces humaines, que je me ſoumets à les entreprendre. Et bien, me dit alors Margeon, les voici, puiſque vous ſouhaitez abſolument les ſçavoir, & peut-être vont-elles en un moment éteindre toute votre

passion ; mais après avoir eu la complaisance de m'expliquer avec vous, & de vous paroître peut-être ridicule par des sentimens si particuliers, soumettez-vous y, ou renoncez pour toute votre vie à me voir; il est encore tems de ne point me presser sur cet article. Ah ! Madame, repris-je, après m'avoir laissé l'esperance de vous toucher par ma soumission, pourriez-vous m'ôter la satisfaction de vous prouver que je n'ai pas le cœur fait comme les autres hommes ? Vous le voulez donc ? me dit alors Margeon, voici les conditions que je vous impose : Premierement, il faut que vous deveniez mon esclave dans toutes les formes, c'est-à-dire, que vous vous fassiez presenter à moi par un Courtier, qu'il vous vende réellement, qu'il en recoive le prix, & que vous cessiez tellement d'être libre dès ce moment, que je

puisse même vous revendre, si je ne suis pas contente de vos services; n'attendez pas, au reste, que je vous employe dans l'interieur de mon appartement; des hommes faits comme vous, n'y doivent jamais entrer; vous ne m'y verrez qu'en presence de mes femmes esclaves, & sous peine de la vie, il vous sera défendu ni de faire connoître qui vous êtes, ni de me dire jamais un seul mot qui ait du rapport à votre amour: cet esclavage durera un an entier; la seule grace que je veux bien vous faire, c'est de ne vous donner aucune commission dans la Ville; mais attendez-vous, dans la maison, à être humilié à tous les instans du jour, & à être traité avec la derniere hauteur, sans qu'il vous échappe le moindre murmure; cette premiere épreuve ne vous effraye-t'elle pas? Non, Madame, repris-je avec précipitation, je

l'accepte sans hésiter ; je vous verrai quelquefois, mes services tels qu'ils puissent être, vous exprimeront sans cesse la vive tendresse que je ressens pour vous ; cela me suffit.

Margeon parut surprise de la vivacité de ma réponse : Ce n'est pas encore tout ce que je demande de vous, me dit-elle : cette année expirée à mon service, en cas que je sois contente de votre docilité, il faut me prouver votre complaisance & votre soumission par quelque chose de plus difficile ; je vous rendrai la liberté, mais je veux dès ce moment que vous perdiez l'usage de la parole, & que vous deveniez volontairement muet pendant une autre année ; il ne vous sera pas permis de proferer un seul mot à qui que ce soit, pas même à moi, quand je vous l'ordonnerois dans le particulier, en quelqu'occasion, &

ſous quelque prétexte que ce puiſſe être ; je vous défends auſſi de rendre compte à perſonne, ni par écrit, ni par aucun geſte, des raiſons que vous aurez de garder un ſilence auſſi obſtiné ; faites ſurtout une extrême attention à ces derniers ordres ; je mettrai tout en uſage pour vous faire tomber en défaut, & ſi j'en puis venir à bout, comptez que, dès ce moment, vous perdrez le fruit de toutes vos peines & de vos ſoumiſſions.

Quoique ce commandement me paroiſſe d'une execution plus pénible que le premier, je m'obſerverai, Madame, dis-je à Margeon, avec tant de précautions, que j'eſpere ne point encourir votre diſgrace ; je reçois donc encore ces conditions avec un extrême plaiſir, quelqu'onereuſes qu'elles puiſſent être ; & je vous prouverai par une obéiſſance ſans bornes, que je merite toute votre

tendresse : mais, Madame, que pourra penser Masch-Moun de ce silence ? il vient souvent chez vous, il me reconnoîtra sans doute sous un habit d'esclave ; mon obstination à ne point parler, lui deviendra suspecte ; il s'en expliquera dans Aden, & ces conséquences peuvent nuire à votre réputation qui m'est aussi chere que la vie. Je vous remercie de cette attention, me dit ma belle veuve ; j'y pourvoirai ; écrivez dans ce moment à Masch-Moun, & découvrez-lui le secret avec lequel vous m'avez guérie, je me charge de lui remettre votre Lettre, & je l'engagerai bien au silence, en lui faisant craindre que la moindre indiscretion de sa part ne vous force à rendre public un remede qui seul peut faire sa fortune.

J'écrivis au Médecin, & lui marquai simplement le lieu où

étoit située cette fontaine si salutaire; & après avoir remis mon billet à Margeon, je l'assurai de la parfaite disposition que j'avois à lui obéïr dans ces deux points si essentiels.

La surprise de ma veuve redoubla en voyant que je me soumettois à tout ce qu'elle vouloit exiger de moi. Vous le voulez donc, Seigneur, me dit-elle, & vous n'êtes pas effrayé des obstacles extraordinaires que j'oppose à votre amour : Et bien, il faut se rendre à votre obstination, je vous donne pourtant encore huit jours pour y penser murement, après quoi je vous attends pour mon esclave; tremblez en vous imaginant tout ce que vous aurez à souffrir de mes caprices pendant deux ans entiers, & faites réfléxion qu'un seul instant peut vous ravir le fruit de toutes vos peines. Ma résolution est prise,

Madame, repartis-je avec fermeté, mon amour eſt plus fort que tous les obſtacles que vous pourrez y oppoſer; dès demain je prétends l'executer. Suivez donc votre deſſein, me dit Margeon, & ſoyez ſûr, ſi vous m'obéiſſez exactement dans tout ce que j'exige de vous, d'en obtenir la récompenſe que je vous ai promiſe ; je ne craindrai plus de prendre pour Epoux un homme que j'aurai vû auſſi ſoumis à mes volontés, & qui aura ſoutenu des épreuves auſſi pénibles.

XLV. SOIRE'E.

Suite des Avantures de Katifé & de Margeon.

JE quittai Margeon tranſporté de joie, après avoir embraſſé ſes genoux, continua Katifé, &

je courus sur le champ, me renfermer chez moi pour rêver de quelle maniere je pourrois executer mes projets. Le lendemain j'allai chez un Marchand d'esclaves de ma connoissance, & lui ayant communiqué mes intentions, il en frémit: Ah! Seigneur, me dit-il, que demandez-vous de moi? si notre Sultan sçavoit que j'eusse vendu un homme libre, que deviendrois-je? & à quoi ne vous allez-vous pas exposer vous-même? si j'ai assez de foiblesse pour me prêter à vos volontés, n'avez-vous pas tout à craindre des caprices d'une femme; maîtresse absolue de votre liberté, ne peut-elle pas vous réduire pour toujours dans un dur esclavage, en vous revendant à un maître qui vous transportera peut-être hors de ce Royaume? Non, Seigneur, je ne sçaurois me résoudre à vous obéir dans cette occasion.

En vain le Marchand s'opposa à mes desirs, je le forçai pour sa sûreté à prendre une reconnoissance par laquelle c'étoit à ma seule sollicitation qu'il disposoit de ma personne, & que quelqu'accident qui pût m'en arriver, je ne prétendois pas qu'il en fût inquieté; j'exigeai seulement de lui, que par quelque raison que ce pût être, il ne parlât jamais de cette avanture, & je le menaçai de lui arracher la vie, s'il osoit par ses discours indiscrets commettre la reputation de ma belle veuve. Je me fis ensuite raser entierement la barbe, je m'habillai d'une maniere convenable au rôle que j'allois jouer; mon Marchand m'alla annoncer à Margeon, & lui fit entendre qu'informé qu'elle avoit besoin d'un esclave, il venoit lui en presenter un qu'il esperoit pouvoir lui convenir.

Mon adorable veuve qui s'étoit

imaginée que les réfléxions me détourneroient de mon dessein, fut d'abord surprise de la proposition ; mais ayant dit à cet homme qu'il pouvoit me produire, il vint me prendre chez lui, me conduisit chez Margeon, me vendit pour cinquante pieces d'or qu'il emporta suivant mes ordres, & dont je voulus qu'il profitât, & me laissa dans un esclavage que je m'imaginai devoir être d'autant plus doux, que je croyois avoir souvent le plaisir de voir ma chere maîtresse ; mais que j'eus bientôt lieu de connoître que je m'étois lourdement trompé dans mes projets !

A peine fus-je entré dans cette maison, que Margeon me regardant d'un œil severe ; Mani, me dit-elle, (car c'étoit le nom que le Marchand d'esclaves m'avoit donné) je compte avoir fait une bonne acquisition dans l'emplette

que je viens de faire de votre personne, & que vous me servirez fidelement; allez à ma maison de campagne, rendez cette lettre au Concierge, je lui ordonne de vous établir Inspecteur des ouvrages que je fais faire dans mes jardins: j'irai dans quelque tems voir de quelle maniere vous vous serez acquitté de cet emploi. Quoique je me sentisse pénétré de douleur en recevant un ordre qui m'éloignoit de ma Maîtresse, je me ressouvins des conditions qu'elle m'avoit imposées; je baisai le bas de sa robbe, je reçûs sa lettre sans pouvoir m'empêcher de verser des larmes, dont elle s'apperçut fort bien, & je partis pour me rendre au lieu de ma destination. Comme toute ma vie j'ai eu beaucoup de goût pour la culture des jardins, je ne fus pas plutôt admis dans mon poste, que cherchant à y plaire à Margeon, je fis travailler

avec application les esclaves qui m'étoient soumis, & sur des desseins que je leur donnai, dans l'espace de quinze jours, je mis le jardin dans un état que je me persuadai que j'en recevrois sûrement des complimens de ma Maîtresse la premiere fois qu'elle viendroit voir mon ouvrage: mais quelle fut ma surprise, lorsqu'elle eut examiné ce que j'avois fait faire, de voir que loin de l'approuver elle le blâma dans toutes ses parties par les plus mauvaises raisons du monde, & qu'elle me commanda d'en changer toute l'ordonnance! quelque mortification que je ressentisse de cette bizarrerie, je n'eus garde de la lui témoigner. Si je pouvois deviner votre goût, lui dis-je, Madame, je m'efforcerois de le satisfaire. Tâchez de le découvrir en faisant mieux, me répondit-elle assez séchement, je n'ai point d'ordres particuliers

particuliers à vous donner là-dessus, je reviendrai dans dix jours ; faites vos efforts pour que je sois contente de votre ouvrage.

Margeon m'ayant tourné le dos en ce moment, je restai plongé dans le plus violent chagrin : mais peu de tems après, étant rentré en moi-même, tout ce-ci n'est fait que pour m'éprouver, me dis-je à moi-même, & pour exercer ma patience : ma belle veuve a trop de bon sens pour ne pas sentir la difference de ce jardin à ce qu'il étoit auparavant, mais elle n'en veut pas convenir; n'importe, tâchons de la mettre dans la néceſſité de ne pouvoir trouver à redire à mon ouvrage : alors je composai un nouveau deſſein ; & ayant entierement changé mon parterre, j'en fis un dans les compartimens duquel on voyoit le chiffre de ma Maîtreſſe, & des cœurs enflammés ; mais il

n'eut pas le bonheur de lui plaire davantage, & après m'en avoir fait recommencer & détruire cinq ou six avec aussi peu de raison : vous n'entendez rien à l'économie des jardins, me dit-elle, vous n'avez qu'à revenir à Aden, je vous y donnerai d'autres occupations. Quoique je fusse outré des caprices de cette belle, l'ordre que je venois de recevoir de revenir auprès d'elle me consola de plus de quatre mois que j'avois passé à la campagne sans la voir que par intervalles. Je retournai donc à la Ville, mais mon sort n'en fut pas plus doux ; j'y fus employé aux ouvrages les plus pénibles de la maison, & quand j'avois le bonheur une fois en quinze jours de voir Margeon, ce n'étoit que pour en recevoir des discours toujours desagréables. Je me livrois quelquefois au plus violent désespoir, de voir

avec quelle apparence de mépris j'étois traité ; & si je n'avois pas été soutenu par l'espérance, & par un amour aussi vif que celui que je ressentois pour elle, je crois que je me serois cent fois donné la mort. Que vous dirai-je, puissans Genies ? je passai mon année entiere dans la douleur & dans l'amertume, & sans avoir pû jamais m'attirer un seul regard favorable de la cruelle Margeon. Enfin l'année expirée, elle me fit appeller dans son cabinet.

XLVI. SOIRÉE.

Suite des Avantures de Katifé & de Margeon.

VOus êtes libre, Mani, me dit ma belle veuve, que je trouvai seule sur son sopha ; voilà un écrit par lequel je vous rends à

vous-même ; je vous avoue que je n'attendois pas de vous un ſacrifice auſſi complet, & une obéiſſance auſſi aveugle ; cette année de probation m'oblige avec juſtice à vous accorder mon eſtime ; mais chez moi, il y a encore bien du chemin de l'eſtime à l'amour : vous avez une autre année à ſouffrir, & peut-être qu'elle vous ſera plus rude à paſſer que celle dont vous ſortez : ſouvenez-vous bien, qu'en quittant cet habit d'eſclave, que vous êtes muet, que vous l'êtes de maniere qu'il ne vous ſera pas permis, ni par l'écriture, ni par aucun ſigne de faire connoître le ſujet pour lequel vous aurez perdu la parole, & que je ſuis l'objet de vos déſirs. Je vous le répete encore, je vous mettrai à l'épreuve de toutes les façons, j'employerai toutes les ruſes poſſibles pour vous faire tomber dans la déſo-

béiſſance ; s'il vous échappe un ſeul mot, vous pouvez compter dès ce moment que vous perdrez l'eſperance d'être mon époux, qui ni larmes, ni prieres ne repareront jamais votre faute, & que je ſerai infléxible à votre égard. Au reſte ne croyez pas que, quoique hors de ma préſence, j'ignore ce que vous ferez, le détail de votre conduite, ni vos moindres démarches, je n'épargnerai rien pour les éclairer, & vous ſerez inceſſamment environné d'eſpions à mes gages, qui me rapporteront juſqu'à vos penſées ; ſi vous reſiſtez à tout ce que je vais faire, pour vous faire tomber dans les piéges que l'on vous tendra de toutes parts, je vous rends, d'aujourd'hui en un an, maître de ma perſonne ; mais juſqu'à ce tems, je vous défends de m'écrire, ni de vous préſenter devant moi, pour quelque raiſon

que ce puiſſe être, à moins que je ne vous mande.

J'écoutai avec une extrême attention tout ce que me dit Margeon, & n'oſant y répondre, je crus qu'il ſuffiſoit par mes actions de lui faire comprendre que je me ſoumettrois volontiers à ce qu'elle exigeoit de moi; je me jettai à ſes genoux, & je les embraſſois avec ardeur, lorſqu'elle me releva avec bonté, & approchant ſa joue de la mienne, elle me donna un baiſer qui me rendit ſi interdit, & me combla d'une joie ſi ſenſible, que peu s'en fallut que dès l'abord, je n'oubliaſſe ce à quoi je venois dans le moment même de me ſoumettre: j'ouvris la bouche, j'allois parler, mais heureuſement la réfléxion venant à mon ſecours, je n'articulai que des ſons qui ne ſignifioient rien, & j'imitai ſi parfaitement le langage d'un muet, qu'elle ne put

s'empêcher d'en éclater de rire ; allez, me dit-elle, aimable Mani, c'est fort bien commencer, il ne vous sera peut-être pas si difficile que je le pensois, d'executer mes ordres avec de pareilles dispositions ; je ne conseillerois pas à une personne de mon sexe de s'exposer à une telle épreuve ; je craindrois trop qu'elle n'y succombât ; mais après la conduite que vous avez tenue auprès de moi dans votre esclavage, je dois tout attendre de vous ; & je ne puis vous exprimer combien je vous sçaurai de gré de la victoire que j'espere que vous remporterez sur vous-même.

Margeon en me disant ces dernieres paroles, me tendit une main, qui pour la blancheur, auroit fait honte à l'albâtre ; je regardai ce geste favorable comme une permission tacite de la baiser, & je ne me trompai pas, puisque

loin de la retirer, elle souffrit que j'y imprimasse mes levres avec des transports si extraordinaires, qu'elle m'en parut très-émue ; adieu mon cher Mani, me dit-elle, c'est la derniere fois que je vous donnerai ce nom, vous devez être aujourd'hui bien content de moi ; vous êtes suffisamment payé de ce que vous avez pû souffrir dans votre année d'esclavage. Conservez les bons sentimens dans lesquels vous êtes à mon égard, vous aurez de mes nouvelles plus souvent que vous ne pensez ; mais tenez-vous bien sur vos gardes ; je ne puis trop vous en faire souvenir, & craignez de vous laisser surprendre par tous les artifices dont je me servirai contre vous.

Je quittai Margeon penetré de la joie la plus vive : cette belle veuve m'aime, me dis-je à moi-même, je n'en sçaurois douter, elle

elle vient de m'en donner des marques trop essentielles ; j'ai vû dans ce moment toute sa fierté dissipée ; elle a souffert mes caresses, elle a même été au-devant ; est-il un mortel plus heureux que moi ? Il est vrai que mon esclavage a été humiliant, mais grace à notre Souverain Prophete qui m'a soutenu dans mon affliction, voilà ces momens fâcheux passés, & je ne dois pas m'en plaindre, puisqu'ils ont fait connoître àcette adorable personne à quel point je lui suis dévoué; que l'on ne blâme pas cette humeur fiere & imperieuse, elle n'a pas tout à fait tort ; les hommes sont si trompeurs, qu'une femme raisonnable ne doit pas s'y fier ; d'ailleurs, l'empire tyrannique qu'ils prennent sur leur sexe, n'est pas un bon moyen pour s'en faire aimer ; comment donc connoître si notre amour est sincere ? Ah ! ce n'est

que par des épreuves aussi singulieres que l'on y peut parvenir ; & loin d'en vouloir du mal à Margeon, je ne puis m'empêcher de la louer de cette prudence ; je dois lui rendre la justice que tous ses caprices que j'ai essuyé pendant mon esclavage, étoient feints, & qu'elle en a souffert autant que moi ; heureux Katifé, ne vient-elle pas de te donner des preuves bien sensibles de sa tendresse ? Sois donc aussi soumis à ses ordres pendant le tems qui te reste à les executer, que tu l'as été jusqu'à ce jour, & force-la à convenir que tu es seul digne d'être aimé d'elle.

XLVII. SOIRÉE.

Suite des Avantures de Katifé & de Margeon.

AVec ces diſpoſitions interieures je me rendis chez le Marchand d'eſclaves, qui m'avoit vendu à Margeon; je lui montrai l'écrit par lequel elle m'avoit rendu la liberté, & lui ayant fait ſigne de me chercher des habits convenables à mon état preſent, il fut dans une extrême ſurpriſe de voir que je ne répondois pas à tous ſes diſcours, & que j'avois perdu l'uſage de la parole. Comme il avoit encore chez lui les hardes que j'avois quitté en entrant chez ma veuve, il me les préſenta: Voilà Seigneur, me dit-il, vos mêmes robbes que je vous ai gardées, ainſi que le ſecret que vous

m'aviez recommandé sur votre esclavage ; mais par quel funeste accident êtes-vous devenu muet? Je ne jugeai pas à propos de répondre à sa demande, & je me contentai de lui faire entendre par mes gestes, que je ne pouvois là-dessus lui rendre aucun compte, après quoi m'étant habillé, je retournai chez moi.

Depuis un an que ma mere n'avoit eu de mes nouvelles, elle étoit plongée dans la douleur la plus amere ; comme elle s'imaginoit que j'avois été assassiné dans quelque galanterie où je pouvois avoir été surpris par un mari jaloux, vous pouvez croire qu'elle pensa mourir de joie en me revoyant au moment qu'elle y pensoit le moins ; elle me sauta au col avec les marques de la tendresse la plus sincere : eh, par quelle avanture, mon cher enfant, me dit-elle, en versant des larmes

en abondance, ai-je été plus d'un an sans entendre parler de vous ? Qu'êtes-vous devenu pendant tout le tems que j'ai passé dans l'amertume ? & quelles raisons assez fortes avez-vous eues pour ne m'avoir pas fait sçavoir où vous étiez ? Je reçus les caresses de ma mére avec toute la tendresse imaginable ; mais comme je ne répondis rien à toutes ses demandes, elle en fut dans une surprise inconcevable : oh Ciel ! s'écria-t'elle ! vous ne me dites mot ? auriez-vous par quelque cruel évenement perdu l'usage de la langue ? Je lui fis signe qu'elle me feroit plaisir de ne me pas interroger sur ce sujet, & comme elle ne comprit pas tout-à-fait ce que je lui voulois dire, elle me fit apporter de quoi écrire ; je lui fis connoître que je ne pouvois par ce moyen l'instruire de ce qu'elle souhaitoit sçavoir : Son étonne-

ment augmenta ; mais comme elle n'apperçut rien de triste sur mon visage, elle fut un peu moins allarmée qu'auparavant. Cette nouvelle si singuliere s'étant répandue dans ma famille, mes parens & mes esclaves accoururent pour me voir, & me firent mille questions plus embarrassantes les unes que les autres ; je fus sourd à toutes leurs demandes ; & comme j'avois intention de jouer très-exactement le personnage de muet, je ne leur répondis jamais que par signes ; ils n'en furent pas moins étonnés que ma mere ; & cet évenement ayant fait grand bruit dans Aden, je devins le sujet de toutes les conversations de cette Ville ; je ne pouvois m'empêcher de rire de tous les raisonnemens que l'on faisoit sur mon compte ; chacun pensoit à sa maniere, & personne ne touchoit au but ; enfin cette nouvelle, au bout d'un mois,

étant parvenue jusqu'aux oreilles du Sultan dont j'étois connu, il m'envoya chercher pour sçavoir par lui-même, quelle étoit la raison de mon silence.

J'avoue que je fus très-embarrassé en ce moment; si je ne pouvois pas parler, j'étois censé avoir la liberté d'écrire, ou il m'étoit facile de répondre par signes aux demandes que me faisoit ce Monarque; cependant je ne balançai pas long-tems sur le parti que j'avois à prendre; je resistai courageusement aux prieres, aux ordres & aux menaces mêmes de ce Prince, & je feignis de ne le point entendre. Heureusement pour moi, il ne regarda pas mon obstination à observer le silence comme un crime; & après avoir encore essayé les promesses les plus flatteuses, sans pouvoir rien obtenir de moi, il me fit signe de me retirer.

Comme je ne doutois pas que cet évenement ne fût fçû de Margeon, je m'imaginai que je recevrois bien-tôt de fes nouvelles. Je ne me trompai pas; fon efclave favorite vint dès le lendemain m'apporter une lettre de fa part; elle m'y félicitoit de la fcéne que j'avois effuyée avec le Sultan, & m'ordonnoit de remettre fa lettre après l'avoir lûe à celle qu'elle en avoit chargée; j'obéis exactement à fes ordre, & je rendois la lettre à cette fille, lorfque je fus furpris de voir couler fes larmes: Seigneur, me dit-elle, en s'appercevant de mon étonnement, ce n'eft pas d'aujourd'hui que j'ai conçû de l'eftime pour vous; je n'ai pû voir le brave Katifé fous le nom de Mani, fans reffentir pour lui la plus vive tendreffe; inftruite du fecret de ma maîtreffe, à force de l'étudier, & fans qu'elle m'ait fait aucune confidence de fes projets;

j'admirois votre parfaite soumission pour une personne dont les caprices sont au-dessus de toutes expressions ; je vous plaignois de voir que vos services étoient rebutés sans aucune apparence de raison, & j'étois sur le point de vous déclarer mes tendres sentimens, lorsque Margeon vous a rendu la liberté ; je croyois avec quelque beauté, dont le Ciel m'a pourvûe, pouvoir aspirer à votre cœur ; mais par la maniere insensible dont vous me recevez, que je connois bien que je me suis abusée ! je ne vois que trop, qu'un homme tel que vous, n'a pas été esclave chez Margeon sans des raisons bien essentielles ; & je ne puis m'empêcher de soupçonner que les motifs qui vous ont fait agir ainsi, & ceux qui vous obligent encore aujourd'hui à garder un silence si singulier, ne la deshonorassent s'ils étoient connus du

Public : Un Cavalier de votre espece est bien dangereux auprès d'une si belle Dame ; notre sexe est fragile, & si je n'ai pû me défendre de vous aimer, lors même que vous étiez sous l'habit d'un esclave, pourquoi ma maîtresse qui vous connoissoit, auroit-elle eu plus de force & de vertu que moi, sur-tout ayant eu la liberté entiere de vous voir seul à toutes les heures du jour & de la nuit?

XLVIII. SOIRE'E.

Suite des Avantures de Katifé & de Margeon.

JE fus si étonné du discours de l'esclave & des soupçons injurieux qu'elle avoit sur la conduite de Margeon, qu'il fallut me rendre maître de toute ma raison

pour ne pas rompre le silence dans le premier mouvement de ma colere ; mais ensuite me persuadant que tout ce qui se passoit pouvoit bien n'être qu'une adresse de ma maîtresse, je regardai l'esclave d'un air moqueur ; elle crut comprendre que je la soupçonnois de supercherie : non Seigneur, me dit-elle, je ne cherche pas à vous tromper, je vous aime véritablement ; j'ai combattu dans les commencemens l'inclination que j'avois pour Mani, parce que je le croyois un esclave d'une naissance des plus communes ; mais depuis que je me suis apperçû que ce Mani étoit un Cavalier digne de toute ma tendresse, je n'ai pû resister à l'envie de la lui faire connoître ; la Mingrelie m'a vû naître, Seigneur ; mon pere qui y avoit un Commandement distingué dans les Troupes de notre Monarque, y donna le jour

à l'infortunée Aboulaïna, pour laquelle vous témoignez tant de froideur ; il y fut tué, il y a environ huit ans, dans un combat qui se donna contre le Sultan de Georgie ; ma mere qui l'aimoit tendrement, frapée d'une si cruelle nouvelle, en expira de douleur, & pour récompense du sang que mon pere venoit de répandre, on nous mit deux de mes sœurs & moi au nombre de cinq cens esclaves, que l'on devoit livrer au Roi notre ennemi, & qui ne donna la paix à notre Païs qu'à cette condition. J'ignore ce que mes malheureuses sœurs sont devenues, elles étoient encore dans la plus tendre enfance ; pour moi, qui pouvois avoir dix ans, je fus livrée à des Marchands d'esclaves, qui me transporterent avec beaucoup d'autres à Aden, & j'y fus achetée heureusement par Margeon, auprès de laquelle je

n'ai senti mon malheur que depuis que j'ai perdu l'esperance de toucher votre cœur. Moins traitée en esclave qu'en amie, je ne puis m'empêcher de vous avoüer que cette aimable veuve a d'excellentes qualités, mais elles sont effacées par une bizarrerie outrée qui regne dans toutes ses actions, & je ne puis disconvenir que par son ordre, je venois ici pour vous séduire; Margeon à qui j'ai toujours caché l'inclination violente que j'avois pour Mani, ne s'est pas apparemment imaginée que je le reconnoîtrois dans Katifé; mais l'amour ne m'a pas laissé long-tems dans l'erreur; je ne veux point ici travailler pour le compte de ma maîtresse; je ne vous prétends entretenir que de moi. Parlez, Seigneur, faites-moi connoître que la possession de mon cœur ne vous est pas indifférente; Margeon m'a promis la liberté si je

puis vous engager à rompre les engagemens que vous avez pris avec elle ; devenue libre par ce moyen, je puis aspirer à votre main si vous ne dédaignez pas ma personne. Vous ne me dites rien, Seigneur, ah ! pousserez-vous la cruauté jusqu'à ce point ? faites-vous réfléxion qu'un seul mot de ma bouche peut détruire toutes vos esperances ; je n'ai qu'à rapporter à Margeon que vous avez parlé, vous êtes perdu sans ressource auprès d'elle ; mais ne craignez rien, je ne sçais pas acheter mon repos, par un mensonge qui m'attireroit bientôt toute votre haine, & quand même en ce point, vous auriez desobéi à ma maîtresse, quoique ce soit le seul endroit par lequel je puisse la détacher de vous, je le lui cacherois encore pour ne vous pas nuire auprès d'elle ; tenez-moi donc compte, Seigneur, de ces sentimens, &

voyez jusqu'à quel point je pousse avec vous la générosité.

Quelque franchise qu'il parût y avoir dans les discours d'Aboulaïna, je ne crus pas devoir y ajouter foi; je sentis aussi qu'il m'étoit d'une extrême consequence de ne la pas irriter : mais, malgré toutes ces raisons que la prudence me dictoit, je me persuadai que je ne devois pas hésiter à lui ôter toute esperance; je lui fis entendre du mieux qu'il me fut possible, que j'aimois Margeon avec trop d'ardeur, pour lui devenir jamais infidele, & qu'il m'étoit impossible de répondre à sa tendresse; mais qu'engagé par ses bonnes manieres à avoir pour elle tous les égards possibles, je ne la laisserois pas long-tems dans la captivité.

Ces réponses que je lui fis par signes, & qu'elle comprit à merveille, loin de la contenter, ex-

citerent ses larmes en abondance; ensuite passant tout d'un coup dans une fureur qui m'effraya; eh bien cruel, me dit-elle, puisque tu méprises mes offres, vois de quelle maniere je veux me venger de mon amour outragé: alors tirant un poignard elle alloit s'en frapper, lorsque je lui saisis heureusement le bras, & lui arrachai le fer dont elle témoignoit vouloir se percer le cœur. Je fus si émû de cet évenement auquel je n'avois pas lieu de m'attendre, que mon premier mouvement fut d'appeller quelqu'une des esclaves de ma mere; mais par un bonheur extrême je fus assez maître de moi-même pour qu'il ne me fût échapé aucune parole, & je tâchois par les signes les plus flatteurs d'adoucir cet esprit irrité, lorsque je m'apperçus qu'à la fureur avoit succedé l'évanouissement le plus profond,

fond, & qu'en s'agitant pendant que je voulois lui faire prendre quelques eaux cordiales, elle me laissa entrevoir une gorge d'une si rare beauté, qu'il ne falloit pas moins qu'un amour aussi constant que le mien pour Margeon, pour ne pas succomber à la tentation d'aspirer à la possession d'une si charmante personne.

XLIX. SOIRE'E.

Suite des Avantures de Katiffé & de Margeon.

GRand Prophete ! me dis-je alors en moi-même, soutiens un vrai Musulman dans le plus rude combat auquel il se soit jamais trouvé, & fais, s'il est possible, qu'il en sorte victorieux. A peine eus-je achevé cette priere mentale, que soit que le Pro-

phete m'eût regardé en pitié, ou que l'évanouissement d'Aboulaïna dût prendre fin, elle revint à elle ; & rentrant dans des sentimens plus moderés : Je vous demande excuse de ce qui vient de se passer, Seigneur, me dit elle ; je sens combien cela dégrade mon sexe ; je connois toute l'étendue de votre probité, je vous en tiendrai compte aux dépens de ma vie même, & loin de trahir vos interêts auprès de ma maîtresse, je vais lui faire un recit fidele de toutes vos vertus ; vivez heureux avec elle, elle est digne de toutes vos affections, malgré ses bizarreries affectées : Pour moi je ne mérite que votre pitié ; adieu, Seigneur, souvenez-vous quelquefois d'une fille infortunée, dont vous causez involontairement tous les malheurs.

A peine Aboulaïna eut-elle achevé, que reprenant son voile

elle se leva, & sortit malgré les efforts que je fis pour la retenir encore quelque tems, dans l'appréhension où j'étois qu'elle n'eût pas la force de retourner chez elle, quoiqu'il n'y eût que trois maisons entre la mienne & celle de Margeon.

Je ne crois pas qu'après ma belle veuve, l'on pût rien voir de plus parfait que cette Mingrelienne, encore falloit-il avoir l'esprit & le cœur aussi préoccupés que je les avois pour ne pas donner la préférence à la derniere; & si je n'avois pas fait attention à elle, pendant que nous avions demeuré dans la même maison, c'est que dans toute mon année d'esclavage, n'ayant été introduit que sept ou huit fois au plus, dans l'interieur de l'appartement de ma maîtresse, tous mes regards avoient toujours été fixés sur cette adorable personne,

& que les autres objets m'étoient absolument indifférens.

Je fus plus de quinze jours sans entendre parler de ma veuve, ni d'Aboulaïna; & je commençois à être inquiet d'un si long silence, lorsque je reçûs une lettre qui m'ordonnoit de me rendre chez Margeon sans perdre un seul moment. J'y courus promptement, & je fus consterné en arrivant, de la voir livrée à l'affliction la plus marquée; elle étoit au chevet du lit de la belle esclave que j'apperçûs dans un état déplorable: ses beaux yeux d'où j'avois vû sortir les feux les plus vifs, étoient presqu'éteints, & l'on ne voyoit plus sur son visage aucuns de ces traits qui m'avoient frappé dans la visite qu'elle m'avoit rendue: Venez voir votre ouvrage, me dit tristement Margeon, & regardez la cruelle situation où vous avez réduit cette fille infor-

tunée; je l'aime avec la derniere tendresse, je ne veux pas la perdre, s'il est possible, & vous seul êtes capable de lui rendre la vie; je n'ignore rien de ce qui s'est passé entr'elle & vous; & si j'ai lieu de me louer de votre fidélité & de votre obéissance, votre dureté pour l'aimable Aboulaïna en ôte tout le mérite. Mais comme il peut être encore tems de réparer tout le mal que vous lui avez fait, je veux que dans ce moment même vous lui juriez, non-seulement que vous en êtes au desespoir, mais encore que vous êtes prêt à la prendre pour votre épouse.

Je restai si étourdi de la proposition de Margeon, poursuivit Katifé, que j'en devins immobile. Vous croyez peut-être, me dit-elle, que tout ceci n'est que pour vous éprouver, non, je vous le répéte, je veux absolument

que vous executiez ce que je vous ordonne : ce sont les combats que cette fille a soutenu depuis votre derniere entrevûe qui la réduisent dans un état aussi cruel ; & comme il n'y a que le don de votre main qui puisse y apporter du remede, c'est un sacrifice que je veux bien lui faire : je l'aime au point de consentir à partager votre cœur avec elle ; dites-lui donc que vous l'aimez, & dites-le lui d'une maniere à l'en bien persuader ; je vous dispense du commandement que je vous ai fait de garder pendant cette année, un silence inviolable, & je vous déclare que je veux être obéïe sur le champ, sous peine d'encourir ma disgrace.

La maniere dont je parus recevoir ces ordres, fit connoître à Margeon que je ne me sentois pas bien disposé à lui obéir : elle pouvoit lire dans mes yeux l'ex-

trême pitié que j'avois du malheureux sort de son esclave ; mais elle n'y voyoit pas que je fusse prêt à l'épouser, ni encore moins que je voulusse l'assurer de bouche, d'avoir la moindre disposition à faire là-dessus ses volontés ; & quelque chose qu'elle pût faire, elle ne put jamais tirer de moi une seule parole. Mon obstination la revolta, elle entra alors dans une si violente colere, que j'en fus effrayé : perfide, me dit-elle, est-ce ainsi que tu fais paroître de la docilité pour mes commandemens ? par un excès d'obéissance mal placée, tu veux donc laisser périr une fille aussi aimable ? Va, misérable, sors de ma présence, ne te montre jamais devant mes yeux, je revoque tout ce que je t'ai jamais promis : au lieu de cette tendresse dont je t'avois flatté, sois désormais sûr de toute ma haine.

L. SOIRÉE.

Suite des Avantures de Katifé & de Margeon.

JE ne pus souffrir sans frayeur les regards de Margeon ; & j'étois en ce moment dans la plus violente agitation que l'on puisse imaginer : cependant, prenant mon parti, je me jettai à ses pieds, & je lui fis comprendre que, quelque menace qu'elle pût employer, je ne romperois pas le silence ; mais que j'étois prêt à lui obéir en toute autre chose, si elle me l'ordonnoit absolument. Et bien, dit-elle d'un ton radouci, je veux bien te pardonner ton obstination sur ce premier article, puisque tu n'apportes plus de résistance à mes intentions sur le second ; que l'on aille chercher l'Iman.

l'Iman. Ses ordres furent éxécutés sur le champ : l'Iman arriva peu de momens après, elle lui expliqua de quoi il s'agissoit, je parus consentir à ses volontés, & nous fûmes Aboulaïna & moi mariés dans l'instant même.

L'extrême tristesse qui regnoit sur mon visage paroissoit d'une nature assez équivoque, & si Margeon pouvoit croire qu'elle procedoit de la violence que je venois de me faire pour lui obéir, Aboulaïna de son côté, avoit lieu de s'imaginer qu'elle provenoit de ce que je la voyois dans un état si digne de compassion : après s'être épuisée en remercimens envers sa maîtresse, dont elle baignoit les mains de ses larmes ; je vous sçai bon gré, Seigneur, me dit-elle, de votre extrême complaisance pour une infortunée qui n'a plus que quelques jours à vivre ; mais je sens bien que vos bontés me

deviennent inutiles ; connoissant combien ma Maîtresse vous aime, je ne voulois pas l'instruire de ma passion pour vous, je l'ai combattue autant qu'il m'a été possible, j'en suis la victime, je me suis expliquée trop tard avec elle, & je n'ai pas lieu d'esperer que je profite entierement de la soumission que vous venez de marquer pour ses volontés : mais, Seigneur, j'emporterai dans le tombeau le nom de votre épouse, cela me suffit ; daignez achever votre ouvrage, ne me quittez point, je vous en conjure, & permettez du moins que j'aye la consolation de mourir entre les bras de mon époux, & de me flatter qu'il regrettera la perte de la trop tendre Aboulaïna.

Tâchez plutôt d'y retrouver la vie, s'écria Margeon en fondant en larmes ; c'est une obligation que je veux avoir, s'il est possible,

à Katifé ; & loin de voir d'un œil de jalousie toutes les caresses qui vous sont dûës si légitimement, je vous jure à l'un & à l'autre par notre grand Prophete, que rien ne me fera plus de plaisir, persuadée que Katifé ne m'en aimera pas moins. Alors Margeon étant sortie de la chambre où nous étions, je restai seul auprès de ma nouvelle épouse : Seigneur, me dit-elle tendrement, donnez-moi du moins la consolation de me dire que votre cœur n'a pas senti de repugnance à prendre les engagemens qui nous unissent, & que si vous n'aviez jamais vû ma chere Maîtresse, vous n'auriez pas été insensible à tout l'amour que je ressens pour vous.

Je crus en cette occasion ne devoir pas désesperer cette aimable personne ; je pris sa main, je la portai sur mon cœur, & la lui ayant arrosée de mes larmes, je

lui fis comprendre que puisque Margeon autorisoit notre union, elle pouvoit s'assurer de partager avec elle toutes mes affections, & je scellai ces promesses par un baiser qui pensa la faire mourir de joie : mais que devins-je ! lorsque je m'apperçus que cette joie fut suivie d'un évanouissement si considerable, que je crus qu'elle venoit d'expirer. Je courus à l'appartement de Margeon, je lui rendis compte par signes de ce qui venoit de se passer entre son esclave & moi ; nous rentrâmes promptement dans sa chambre, & nous la fîmes revenir à force de remedes ; mais malgré tous nos soins elles retomboit dans de pareilles syncopes de momens en momens : Il y a apparence que la révolution qui venoit de se faire dans le cœur de cette infortunée Mingrelienne, avoit causé une violente alteration dans son tem-

perament, puiſque malgré tous nos ſoins, nos attentions, & les médicamens confortatifs que nous lui fîmes prendre, elle tomba dans une langueur qui la priva de la vie le cinquiéme jour de notre mariage. Je ne l'abandonnai pas un ſeul moment pendant tout ce tems, elle expira, comme elle l'avoit ſouhaité entre mes bras; & je ſentis redoubler infiniment ma douleur de ne pouvoir du moins lui exprimer par mes paroles combien j'étois ſenſible à ſa perte. Margeon témoin de tout ce qui s'étoit paſſé entre Aboulaïna & moi dans ces derniers momens, ne put s'empêcher d'approuver la conduite que j'avois tenue en cette occaſion. Je vous ſçais un gré infini, me dit-elle, de la maniere dont vous vous êtes comporté dans une occurrence auſſi délicate; continuez, ne vous rebutez pas; mais comme votre préſence

n'eſt plus néceſſaire en cés lieux ; & que votre douleur ne feroit qu'augmenter à la vûe des triſtes cérémonies, auſquelles nous allons nous employer, il eſt à propos que vous retourniez chez vous.

J'obéis aux ordres de Margeon, d'autant plus volontiers que le ſpectacle d'Aboulaïna morte, & morte par rapport à moi, m'avoit touché à un point que j'avois toutes les peines du monde à ne pas faire éclater ma douleur. Je me retirai donc chez moi, & je m'y livrai à la plus profonde triſteſſe, bien perſuadé que je ne pouvois trop regretter une perſonne d'un ſi rare mérite, & qui perdoit la vie par un excès d'amour pour moi. Je donnois ſans ceſſe des larmes à ſa mémoire ; & quoique le tems efface les plus grandes douleurs, il y avoit plus de deux mois que j'avois perdu Aboulaïna, & que je la pleurois encore, lorſqu'un ſoir

que, renfermé dans ma chambre, je lisois l'Alcoran; un esclave noir y entra brusquement, & me perça le cœur par la nouvelle la plus cruelle & la moins attendue : Seigneur, me dit-il, Margeon expire en ce moment, elle veut vous parler avant que de rendre les derniers soupirs, suivez-moi, il n'y a pas un moment à perdre.

Fin du Tome second.



